



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1

1

HISTOIRE
DE LA GÉOGRAPHIE
DU NOUVEAU CONTINENT.

V.

A. PIHAN DE LA FOREST ,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION ,
Rue des Noyers , n° 37.



EXAMEN CRITIQUE
DE L'HISTOIRE
DE LA GÉOGRAPHIE
DU NOUVEAU CONTINENT
ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE
AUX QUINZIÈME ET SEIZIÈME SIÈCLES.
PAR
ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

TOME CINQUIÈME.



PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE DE SEINE SAINT-GERMAIN, n° 6 bis.
1839.

EXAMEN CRITIQUE
DE
L'HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE
DU NOUVEAU CONTINENT
ET DES PROGRÈS DE L'ASTRONOMIE NAUTIQUE
DANS LES XV^e ET XVI^e SIÈCLES.

CONTINUATION
DE LA SECTION DEUXIÈME.

DE QUELQUES FAITS RELATIFS À CHRISTOPHE COLOMB
ET À AMÉRIC VESPUCE.

III. TROISIÈME VOYAGE DE VESPUCE

Pour réunir tout ce qui a rapport au troisième voyage, je commence par donner sans commentaire les extraits de trois lettres de Vespuce, l'une au roi René et à Soderini, d'après les textes de Hy-lacomylus et de Baccio Valori; les deux autres à

Médicis, datées de Lisbonne et du Cap Vert. C'est, comme je l'ai fait remarquer plus haut, la première de ces deux lettres adressées à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, qui a été imprimée le plus souvent, et la première de toutes les lettres de Vespuce. J'ai consulté avec soin les traductions de Madrigano, de Ruchamer, de Grynæus et de Ramusio. Une traduction allemande de sept feuillets diffère des *Unbekante landte*, de Ruchamer, 1508 (cap. CXV) : je l'ai trouvée récemment dans la bibliothèque royale de Dresde¹. Elle a été ré-

¹ Le titre de cet opusculé (sans indication du lieu d'impression) présente la figure d'un roi armé tenant un sceptre dans sa main droite. On lit au-dessus de la gravure : *Von der neu gefunden Region die wol ein welt genent mag werden, durch den Christenlichen König von Portigal wunderbarlich erfunden*, in-8°. (« De la région nouvellement découverte, qui mérite bien le nom d'un monde, trouvée miraculeusement par le roi chrétien de Portugal. ») L'expression de *neue weldte* (nouveau monde, *neue welt*) est omise, et je ne puis décider si c'est la traduction du *Mundus novus* de l'édition d'Otmar d'Augsbourg, 1504, ou le livret *De ora antarctica per regem Portugallie pridem inventa*, imprimé à Strasbourg, chez Hupfuff, et orné d'une gravure en bois représentant des sauvages nus, de même que l'arrivée d'une flotte en Amérique. (Voyez TERNAUX, *Bibl.oth. amér.*, 1837, p. 2, et plus haut, t. IV, p. 74, 163.) L'opusculé de la bibliothèque de Dresde ne doit

digée « sur un exemplaire latin qui est venu de Paris au mois de mai, en 1505. » J'ai tiré de cette

pas être confondu avec deux autres traductions allemandes de la lettre à Médicis, dont l'une, imprimée à Strasbourg en 1505, et examinée par M. Roulin, commence par les mots : *Alberic Vesputius sagt vil heils und gruts Laurentio Petri de Medicis* (le texte de Dresde a : *Albericus Vespuccius Laurentio Petri Francisci de Medicis vil gruss !*) ; l'autre traduction a pour titre : *Von den Newen Insulen und landen so itz kurzilichen erfunden sind durch den Kunig von Portugal* (Leipzig, 1506). Le texte de Dresde termine par ces mots : *Auss ytalischer sprach in latein und auss latein ist dass mis-sive in Teusch gezogen auss dem Exemplar das von Paryss kam in meyen monat Nach Christi geburt XV undert und funff jar*. Il n'est par conséquent pas question dans cet opuscule d'un original espagnol ou portugais, comme dans Ruchamer et dans l'*Itinerarium Portugallensium*. Je viens aussi de voir très récemment, dans la bibliothèque de Göttingue, une autre impression de la même lettre à Médicis (Relation du troisième voyage de Vespuce) en quatre feuillets in-8°, portant le titre de *Mundus Novus de natura et moribus et ceteris id generis gentium in novo mundo opera et impensis sereniss. Portugalliae Regis superioribus annis invento*. Ce petit livre n'a ni date ni indication du lieu d'impression. La dernière page est ornée d'une aigle à deux têtes, ayant un écusson avec trois tours sur la poitrine, ce qui me paraît annoncer le règne de Philippe II, fils de l'empereur Maximilien (1505), ou de Charles V

traduction celles des *variantes* qui sont d'un grand intérêt géographique. La lettre que Vespuce a écrite en relâchant au Cap Vert, 25 jours après son départ de Lisbonne, est d'une haute importance, parce qu'en la comparant aux notions que le roi Emanuel de Portugal donne aux monarques espagnols, sur les résultats de l'expédition de Cabral dans une lettre datée du 29 juillet 1501, on reconnaît la candeur et la véracité du navigateur florentin. Cette comparaison avait été négligée jusqu'ici. C'est le savant commentateur de Marco Polo, le comte Baldelli Boni, qui a le premier fait connaître, en 1827, la lettre écrite au Cap Vert. Il l'a trouvée dans un manuscrit de Pier Voglienti, conservé dans

(depuis 1516). En jetant les yeux sur ces premières éditions du troisième voyage de Vespuce, dont la bibliographie n'est point encore suffisamment éclaircie, ou sur la lettre de Christophe Colomb au trésorier Sanchez, imprimée trois fois dans la même année 1493, on est frappé du contraste qu'on observe entre la prolixité de tant de relations des voyages modernes les plus insignifiants, et le laconisme désespérant des navigateurs illustres du 15^e siècle. Leurs journaux de route seuls étaient quelquefois très étendus. Celui du premier voyage de Colomb, par exemple, doit avoir rempli, à en juger par l'extrait que nous en a donné Las Casas, plus de 300 pages ; mais les imprimés qui circulaient en Espagne et dans les grandes villes de commerce de l'Italie, n'avaient le plus souvent que de 4 à 6 feuillets.

la bibliothèque Riccardienne. La lettre du roi Emanuel a été extraite, par M. Traggia, des archives de la *Députation d'Aragon* à Saragosse, archives qui, comme tant d'autres documents précieux, ont été détruites pendant la guerre contre la France, en 1812.

A. EXTRAIT DES LETTRES DATÉES DE LISBONNE. 1) — « Séjournant à Séville pour me reposer des fatigues endurées dans les (deux) navigations antérieures que je viens de décrire, et formant de nouveau le projet de retourner au *Pays des Perles*, le roi Emanuel de Portugal, j'ignore pour quel motif, eut l'idée de m'envoyer un messenger et de m'inviter à venir en toute hâte à Lisbonne, où je serais accueilli avec la plus grande faveur. Je ne pus me résoudre, et je préférai de répondre par le même messenger que, me trouvant indisposé pour le moment (de quelques accès de fièvre quarte), je ne serais aux ordres du roi qu'après avoir recouvré la santé. Le roi insista de nouveau en m'envoyant à Séville Julien Bartolomé Jocondo, qui, à cette époque, était établi à Lisbonne, et devait m'amener à toute force (*à todo tronce*). Je cédai à la fin à ses instances, et, quoique ma résolution fût généralement désapprouvée par mes amis, je me mis en route pour le Portugal. Je quittai donc la Castille, où j'avais joui de tant de distinction, et où le roi même m'honorait de son estime. Le pire

est que je partis sans prendre congé de personne. » (Ce qui précède est tiré des *Quatuor Navigationes*, et entièrement conforme à la lettre écrite au Cap Vert, tandis que la lettre à Médicis, datée de Lisbonne, ne parle ni du message du roi Emanuel, ni des motifs qu'avait Vespuce de se rendre à Lisbonne: elle commence par un fastueux éloge de l'étendue des terres découvertes dans ce troisième voyage, terres « fertiles et bien peuplées, qui méritent le nom de *Monde Nouveau*, parce que les anciens ont fausement admis qu'au-delà de l'équateur, il n'y avait que de l'eau ou quelques îles éparses, stériles et inhabitables.) » Il ne faut pas oublier qu'une lettre antérieure, également adressée de Lisbonne à Médicis, n'a pas été retrouvée. Son existence est prouvée par ces mots: « Ai giorni passati pienamense diedi avviso alla V. S. del mio ritorno e, si ben mi ricordo, le raccontai di tutte queste parti del mondo nuovo, alle quali io era andato con le caravelle del Ser. Re di Portogallo ¹. »

2) — « Le roi Emanuel montra beaucoup de satisfaction de mon arrivée, et voulut que je fusse dans un convoi de trois navires qu'on armait pour la découverte de nouvelles terres. Comme les vœux des rois sont des ordres, je consentis à tout. Nous

¹ BAND., p. 101. RAMUSIO, t. I, p. 130. CANOVAI (1817), p. 82.

sortîmes par conséquent de Lisbonne, le 10 mai 1501 (le 13, Ricc., l'*Itin. Port.* et, ce qui est très remarquable aussi, la lettre du Cap Vert ; le 14, Ruchamer et le livret de la bibliothèque de Dresde), avec trois navires (Ruchamer seul, cap. CXV, dit : *Mit 4 neuen oder grossen schyffen*) pour chercher « le Nouveau Monde, » selon le texte Riccardi et l'*Itinerarium Portugalsium* ; « de nouvelles terres au sud, » selon Ruchamer et le texte de Dresde.

3) — « Nous fîmes route vers les Iles de la Gran Canaria sans y toucher, et vers la côte occidentale d'Afrique, sur laquelle nous nous arrêtâmes trois jours pour y pêcher une immense quantité de *Par-gos*¹. De là nous abordâmes, par les 14° nord, à cette position de la côte d'Éthiopie, qui porte le nom de *Basilica*. » (Les textes diffèrent singulièrement : *Beseneghe* et *Bisaneghe*, Riccardi et Ramusio ; *Besehicca*, Band. ; *Bisechere*, *Itin. Port.* ; *Basilica*, Hylacom. ; *Byseghier*, Ruchamer.) La lettre à Médicis désigne le lieu de l'atterrage avec plus de clarté que celle qui est adressée au roi René. « Nous longeâmes la côte d'Afrique et le pays des Nègres jusqu'au promontoire que Ptolémée appelle l'Éthiopique : les nôtres le nomment le Cap

¹ Transposition si commune des consonnes ! Des Pagnes de la famille des Sparoïdes.

Vert, les Nègres Biseneghe ¹, les indigènes Madangan (Mandinglia, selon le texte de Dresde), région

¹ Le texte de Dresde ajoute : « Le Cap Vert, qui a été *conquis* (*überwunden*) par les Noirs, » et la cause qui a donné lieu à cette étrange scolie, serait facilement devinée par ceux qui connaissent ma langue, si la traduction allemande de Ruchamer n'était pas de trois années plus récente que la publication de l'opuscule de Dresde. Je lis dans celui-ci : « Dyse schyffung ist gewesen durch das gross mer Oceanum bis zu den hohen Bergen der Moren also von Ptolomeo genannt wirt, das zu diesen zeitten von den unsern das grüne haubt genent wirt und *von den Moren überwunden* und dieselbe landschaft Mandinglia vierzehn grad von den lynie equinoccial gen Mitternacht die von schwartzen leuten und volckern bewont wirt.... » Dans cette phrase, le nom propre (Beseneghe) que les Noirs donnent au Cap Vert est omis et transformé en *pays conquis*. Or, Ruchamer a converti Beneseghe en *Byseghier*, mot qu'un autre traducteur pouvait prendre pour une corruption du mot *Bésieger*, *conquérant*, *Ueberwinder*. L'opuscule de Dresde ne serait-il pas uniquement calqué sur une édition latine ? La traduction que Ruchamer a faite de la lettre de Vespuce « au *médecin* Laurentius Petrus de Florence » a-t-elle peut-être paru séparément avant d'avoir fait partie du volume intitulé *Unbekante lande* ? De tout temps des méprises bizarres ont donné lieu à des dénominations géographiques. On a découvert récemment que Ptolémée a transformé deux mots latins : *sua tutanda* en une ville de Frisie qu'il appelle

située dans la zone torride, par 14° vers le nord, et habitée par des Noirs. »

Σελαντίνδα. Le géographe de Peluze a lu dans Tacite (*Ann.* IV, 73) : « *Exercitum Frisiis intulit (Lucius Apronius), soluto jam castelli obsidio, et ad sua tutanda digressis rebellibus.* » (JACOB GRIMM, dans *Gött. Anz.* Febr. 1837, p. 175.) On ne peut révoquer en doute, d'ailleurs, d'après la lettre trouvée par le comte Baldelli, que le lieu d'où Vespuce fit voile pour le Brésil, et où il rencontra les vaisseaux de Cabral à leur retour de l'Inde, le Cap *Beseneghe*, ne fût le Cap Vert, quoique la véritable latitude de ce cap soit 14° 43' 5". La latitude de 14° marquée dans les deux lettres datées de Lisbonne à Soderini et à Medici, se retrouve dans le texte de Baldelli, c'est-à-dire dans la relation du voyage de Cabral, que Vespuce date du Cap Vert. Un pilote portugais, qui avait accompagné Cabral, dit aussi selon une traduction italienne : « *Venissemo a la prima terra giunta al Capo Verde detta Beseneghe.* » (Ramusio, t. I, p. 127 E.) Antonio Galvam, qui écrit dans la seconde moitié du 16^e siècle, fait de Beseneghe une ville au Cap Vert, et l'appelle *Bezequiche*. Selon la *Collection of voyages and travels compiled from the library of the late Earl of Oxford*, 1748, vol. VIII, p. 375, *Bezequiche* est identique avec *Besechicce* de Bandini, en donnant aux lettres la valeur de la prononciation italienne. Il est bien remarquable que Cadamosto ne connaît pas la dénomination de *Beseneghe* pour le Cap Vert (RAM., t. I, p. 105 E.), mais dans son récit de la navigation de Pietro de Sintra, il fait mention d'une

4) — « Ayant renouvelé notre eau et nos vivres pendant onze jours au Cap Vert, nous fîmes voile vers le sud, en inclinant à l'ouest. La traversée était de 67 jours. (Le même nombre de jours¹ est indiqué dans la lettre à Médicis et dans les *Quatuor Navigationes*.) Comme on restait long-temps dans le voisinage de l'équateur (pendant 44 jours), on eut beaucoup à souffrir d'orages (*baleni, tuoni, saette*), d'une pluie qui tombait par torrens, et d'une brume qui voilait le soleil, la lune et les étoiles. Enfin, après avoir fait, vers le sud-ouest,

rivière *Besegne* (*Ibin. Portug.*, cap. XLVIII) ou *Besegue* (*Ram.*, t. I, p. 110 D.), appelée d'après un roi de ce nom. Cette rivière est située près des Iles *Bissagos* (*Bissao*), entre le *Rio Grande* (*Sinus Magnus*) et le *Capo di Verga*. C'est, d'après Zurla (t. II, p. 176), le *Rio Nuñez* (lat. 10° 40'). Il ne faut, par conséquent, pas confondre les Iles *Bissagos* et le *Rio Biseghe* de *Cadamosto* avec le nom de *Beseneghe* appliqué, 46 années plus tard, au Cap Vert. Tous ces noms sont probablement *significatifs* et renferment une même racine de langues africaines.

¹ Canovai (p. 101) a changé ce nombre en 97, puisque le texte Riccardi porte « trois mois et trois jours. » (*BAND.*, p. 102; *MADRIGANO*, p. LXX b); mais l'opuscule plus ancien de la bibliothèque de Dresde (1505) et Ruchamer ont deux mois et trois jours, ce qui répond assez aux 67 jours.

700 lieues, peut-être 800 (texte de Riccardi, mais Madrigano, Ruchamer et le livret de Dresde ont 1800), à cause des vents contraires et de l'ignorance du capitaine ¹, nous découvrîmes, le 17 août, par les 5° de latitude australe, une côte qui, par son étendue, nous parut appartenir à un continent. (Cette remarque ne se trouve que dans la lettre à Médicis : *Hylacomylus a même insula quædam.*) Nous prîmes possession (de cette terre) « au nom du roi de Castille. » (Cette erreur de copiste se trouve dans les éditions de Hylacomylus et de Ramusio. Le texte de Baccio Valori a : *pigliamo possessione per questo Serenissimo Re*, donc pour le roi de Portugal. BAND., p. 48.)

5) — « Rencontre avec les indigènes, et difficulté extrême d'établir un petit commerce d'échange. Un jeune matelot tué par une femme, rôti et dévoré. (HYLAC. dans NAV. I, 267-271. L'équipage désire venger la mort de ce malheureux et de quelques autres de leurs compagnons, mais le chef de l'expédition (*Navium prætor*, Hyl. *Capitan magglore*, Ram.) nous le refusa honteusement. Nous naviguâmes, en suivant la direction de la côte, entre l'est et le sud-est (*jaloque*), jusqu'à un cap auquel nous donnâmes le nom de *Cap S. Vincent*, éloigné de 150 lieues (lettre au roi René, 300 dans

¹ Voyez t. IV, p. 182.

la lettre à Médicis¹) du point de notre premier débarquement. Ce cap est situé par les 7° de latitude sud. » C'est la leçon de l'édition latine de Hylacomylus; les éditions italiennes de la lettre au roi René nomment le *Cap S. Augustin*² et non le

¹ Ce nombre de 300 n'est une variante des 150 lieues qu'autant que, dans la lettre plus longue à Médicis, Vespuce ait voulu désigner le même cap que nomme la lettre des *Quatuor Navigationes*.

² Si la latitude du premier atterrage était exacte, la première terre du Brésil, par le 5° sud, aurait été Ponta do Mel, 8 lieues à l'ouest des bas-fonds de St Rocque. Les 7° à 8° de latitude correspondent à peu près à l'intervalle entre le cap Blanc (Cabo Branco) et le Cap S. Augustin, qui sont l'un par 7° 9', et l'autre par 8° 20' de latitude australe. La carte de Juan de la Cosa, tracée en 1500, n'a aucun des trois noms *Cabo Rostro hermoso*, *Santa Maria de la Consolacion* et *St Augustin*, que les pilotes regardaient alors comme synonymes. (Voyez t. IV, p. 135, 145 et 204.) Mais la note de Cosa : *Ce cap a été découvert dans l'année 1499, pour la Castille, par Vincentanes* (Pinzon), se trouve près d'un *Puerto Fermoso*, dont le nom rappelle celui de *Rostro Hermoso*. Depuis le Cap de Pinzon, qui, d'après la latitude, correspond à peu près à notre Cap St Augustin, d'après la configuration des côtes sur la carte de Cosa (Pl. 34), au Cap St Roque, la côte se dirige S. E.-N. O. Il n'y a plus de noms, mais la terre avance vers l'E. jusqu'à une pointe qui se trouve dans

Cap S. Vincent. Elles indiquent aussi 8° au lieu de 7° de latitude. RAMUSIO, II, 128 E. BAND. p. 52, CANOVAI, p. 105. La lettre adressée à Médicis dit simplement « nous doublâmes *un certain* cap situé vers le midi. »)

6) — « Après avoir pris à notre bord, pour servir d'interprètes, trois indigènes qui s'offraient de nous accompagner en Portugal, nous continuâmes à naviguer à vue de terre, et en faisant plusieurs relâches, jusqu'au-delà du tropique du Cancer, par les 32° de latitude sud. (Hyl. et le texte Valori dans la lettre à René; Gomara dit, fol. 49 a, que Vespuce parvint sur la côte américaine, dans l'expédition de 1501, jusqu'à 40° de latitude sud.) Déjà nous avions perdu la Petite Ourse: la Grande-

le méridien même de l'île Tercera des Açores, ou de l'île St Antoine des îles du Cap Vert. La dénomination inusitée *Cap St Vincent* (pour cap St Augustin) a été vraisemblablement introduite par Hylacomylus en mémoire de Pinzon, qui l'a découvert. Une note pareille à celle qu'offre la carte de Cosa peut y avoir donné lieu. La mappemonde ajoutée à l'édition romaine de Ptolémée de 1508 (Pl. 39 de mon Atlas), a, un peu au sud de l'équateur, dans la Terra Sanctæ Crucis, un *Mons S. Vincenti*, et le Cap St Augustin y porte le nom de *Caput S. Crucis*, qu'on retrouve aussi dans la *Tabula terræ novæ* du Ptolémée de Strasbourg, édition de 1513, V. (Pl. 37).

Ourse ne se présenta que très bas à l'horizon¹. Dès-lors nous nous dirigeâmes par les étoiles de l'autre pôle (hémisphère), qui sont beaucoup plus nombreuses, plus grandes et plus brillantes que les étoiles de notre hémisphère. Aussi je dessinai un grand nombre de leurs configurations, surtout de celles qui sont de première grandeur, *und cum declinatione diametrorum quas circa polum austrī efficiunt et und cum denotatione eorumdem diametrorum et semidiametrorum earum*. (Texte de Hylacomylus). » Ce passage, si souvent blâmé parce qu'on a cru y voir une prétendue mesure du diamètre des disques, n'est devenu confus que par les mots absurdes *declinatio diametrorum*, introduits fortuitement dans la traduction latine de Hylacomylus. Ramusio et le texte de Baccio Valori ont très bien: « Trasse le lor figure con la dechiaration de' lor circoli que facevan intorno al polo del aus-

¹ En ne considérant que les grandes étoiles des deux *Chariots* mêmes, d'après l'usage des pilotes d'alors, » de la Grande Ourse disparaîtrait déjà par $38^{\circ} 10'$, 7 de la Petite Ourse par $16^{\circ} 24'$ de latitude australe (sans effet de réfraction). Ce sont, des sept étoiles qui composent chacune des constellations que le peuple désigne sous le nom de *Chariots*, celles dont la distance polaire est la plus grande. Tout le Grand Chariot raserait encore l'horizon par les $25^{\circ} 35'$ de latitude sud. Les déclinaisons de Piazzī ont été réduites à l'année 1500.

tro, con la dechiaration di lor diametri e semi diametri. » Hylacomylus avait sans doute deviné qu'il était question d'une mesure de la déclinaison australe des étoiles, ou plutôt de leurs *distances polaires*, qui sont les *semi diametri di lor circuli intorno al polo*. Dans cette juste présomption, voulant éviter le double emploi du mot *denotatio*, il a cru devoir lire le mot *declinazione* pour *dechiaration*, ou s'il se servait, comme il le dit expressément, d'une édition française, pour un mot français équivalent.

7) — « Pendant la durée de notre navigation, nous comptâmes 700 (Hyl. mais 750 Ram. et Val.) lieues ; c'est-à-dire du Cap St Augustin, situé sous le parallèle de 8° sud (RAM. I, 130 F), 100 (Hyl., et 150 Ram.) vers l'ouest et 600 vers le sud-ouest. (C'est ici que pour la première fois Hylacomylus nomme le Cap St Augustin.) Nous avions déjà voyagé dix mois, et n'ayant pas trouvé de métaux (précieux), nous résolûmes, d'un commun accord, d'aller à la découverte ailleurs, *ut abinde surgentes alio per mare vagaremur*. Il fut annoncé à toute l'expédition qu'on devait exécuter ponctuellement tout ce que je pourrais ordonner. Les pilotes assuraient que, d'après l'état de nos embarcations, nous pourrions naviguer au plus pendant six mois ; je fis par conséquent faire des provisions de bois et d'eau potable pour cet espace de temps. (Les textes de Hylacomylus et de Ramusio

diffèrent un peu de ce passage.) Nous partîmes *vers le sud-est* ¹ le 13 février (les éditions italiennes ont le 15 février). Nous avançâmes tellement vers le pôle sud, que notre latitude australe était de 52°. (Lettre à René, selon tous les textes, mais la lettre à Médicis porte deux fois 50°, de même que la mappemonde de l'édition de Ptolémée, de 1508. Comme il est dit, dans le texte Riccardi, qu'on arrivait 17° $\frac{1}{2}$ au-delà du tropique hiemal ou du Capricorne, le terme du voyage n'aurait été que vers les 41° sud ². RAM. I, 130 F. *It. Port.* et RUCHAMER, cap. CXVI.) Le 3 avril, nous nous trouvâmes à 500 lieues de distance du port d'où

¹ La phrase : « Commlnciamo nostra navigazione per il vento silocco, » (Valori) ou « per serocum ventum, » (Hylacomylus) n'est pas très exacte. On a confondu le *vent* avec le *rombo di vento*.

² Il y a probablement erreur de chiffres, peut-être 27° $\frac{1}{2}$ pour 17° $\frac{1}{2}$. Aussi la phrase qu'ont tous les textes, à l'exception de Ruchamer, *avemmo l'orizzonte levato 50 gradi*, est vicieuse. Les 50° S. correspondent sur la côte patagonique orientale à la P^{te} S^a Cruz, 20 lieues au sud de la baie de St Julien ; les 52° S. correspondent à un point situé six lieues au nord de l'entrée du détroit de Magellan, car, d'après le capitaine King, le Cap des Vierges est 52° 18' 35'. Il semble d'abord peu probable que l'expédition portugaise dans laquelle se trouvait Vespuce, en 1502, ait atteint une côte si méridionale : cependant, et ce fait est bien remarquable,

nous étions sortis le 13 février vers le *sud-est*, et ce même jour nous essuyâmes une affreuse tempête par un vent furieux du sud-ouest. (BAND. p. 54.) Il fallait serrer toutes les voiles. La lame était d'une hauteur extrême et l'air obscurci par un brouillard épais. » C'était peut-être le premier *pampero* éprouvé par des marins d'Europe.

8) — « Le 7 avril nous courûmes si loin vers le sud, que la nuit était de quinze heures¹ : c'était l'hiver de ces contrées. Nous aperçûmes pendant la tempête (quelques textes ajoutent le 2 avril) une nouvelle terre dont les côtes étaient rendues inaccessibleles par des brisans. Il n'y avait pas d'habitans, sans doute à cause du froid auquel personne ne pouvait résister. En nous approchant de la côte, nous la longeâmes pendant 20 (?) lieues. (Les éditions italiennes ont : *avemmo vista di nuovo terra della quale coremmo circa di venti leghe e la trovammo tutta costa brava o bizzarra*. Hy-lacomylus traduit dans un latin barbare : « Nobis

en 1508 on croyait déjà l'Amérique méridionale prolongée vers le sud jusqu'au-delà des 50°. Une carte ajoutée à l'édition romaine de Ptolémée de 1508, indique clairement ce prolongement austral. (Voyez t. II, p. 5 et 6.)

¹ La brume épaisse a sans doute trompé les navigateurs. Neuf heures de jour correspondent, le 7 avril, à 72° 13' lat. sud.

sub hac navigantibus turbulentia, terram unam Aprilis secunda vidimus, penes quam 20 circiter leucas appropriavimus: verum illam omnimodo brutalem et extraneam esse comperimus. ») Aussi long-temps que dura la tempête, l'atmosphère était tellement brumeuse et obscure, que (*per la gran serrazion del tempo*) d'un des navires on ne pouvait apercevoir l'autre. Nous engageâmes donc le commandant de notre expédition de faire des signaux pour ordonner aux vaisseaux de s'éloigner de cette *nouvelle terre*¹ et de retourner en Portugal. »

9) — « Cet ordre fut exécuté; nous eûmes le vent en poupe, mais la tempête dura cinq jours, pendant lesquels nous croyant déjà perdus, nous fîmes des vœux et des promesses de pèlerinage. Nous courûmes toujours en serrant toutes les voiles jusqu'à ce que, après 250 lieues de traversée vers le N. et le N. E. (NAV., III, 279), nous trouvâmes dans le voisinage de la ligne l'air plus tempéré et la mer plus calme. (BAND. p. 55.) Notre

¹ Tout ce qui a rapport à cette nouvelle terre, appelée plus haut une île environnée de brisans, ne se trouve pas dans la lettre à Médicis. Bougainville a pensé que Vespuce avait été jusqu'aux îles Malouines, ce qui n'est aucunement probable : M. Navarrete demande si cette île est le petit groupe de Tristan d'Acuña, de l'Inaccessible et du Rossignol, ou l'îlot Diego Alvarez? Quoi qu'on ait des exemples que des glaces flot-

désir était d'atteindre la côte d'Ethiopie, dont nous étions éloignés de 1500 lieues. Nous y arrivâmes effectivement le 10 mai, en relâchant pendant 15 jours dans une terre (*verso l'austro?*) qu'on appelle Serrationa. De là nous fîmes voile vers les Açores (*Liazori*, Hyl.), éloignées de Serrationa de 750 lieues. Nous n'y arrivâmes qu'à la fin de juillet, et repartîmes, après un séjour de deux semaines, pour Lisbonne. Le retour dans ce dernier port était au 7 septembre 1502. (Texte de Baccio Valori et de Ramusio; Hylacomylus indique l'année, mais non le jour.) Tout notre voyage avait duré 15 mois (Ramusio et Giuntini; 16 mois, Hylacomylus; 18 mois, texte de Valori), dont 11 sans pouvoir nous diriger par les étoiles de notre pôle¹. Nous ne ramenâmes que deux navires, car le troisième

tantes se soient avancées, dans l'hémisphère austral, jusqu'aux 41°, même jusqu'aux 37° sud, il serait singulier que des îles, placées par 37° 5' et 40° 19' de latitude australe, aient été regardées comme inhabitables, à cause de la rigueur du climat. Les « 20 lieues de côtes » sont aussi difficiles à expliquer et excluent l'île *Columbus*, vue par le capitaine Long, et l'*Isla Grande*, toujours douteuse. Dans l'histoire de la géographie, comme ailleurs, il est prudent de ne pas vouloir tout expliquer.

¹ C'est le sens très clair de la traduction latine de Hylacomylus. Les textes italiens de Ramusio, Bandini

fut brûlé à Serralliona, parcequ'il ne pouvait plus tenir la mer. »

10) — Dans la relation du troisième voyage de Vespuce que je viens d'exposer sommairement, j'ai fait usage à la fois des *Quatuor Navigationes* et de la lettre à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici. Cette dernière est très incomplète quant au récit historique de la direction qu'ont suivie les vaisseaux et des aventures du voyageur. Elle abonde cependant en observations générales sur les mœurs des indigènes, la beauté du paysage, les phénomènes atmosphériques, et l'aspect du ciel austral. Elle se termine de plus par des indications très curieuses sur le but d'un quatrième voyage. Je fixerai d'abord l'attention du lecteur sur quelques morceaux descriptifs qui caractérisent à la fois le talent d'observation et la facile crédulité du navigateur.

a) *Physique et mœurs des indigènes.* Vespuce avait déjà décrit les indigènes du Nouveau Continent dans sa première lettre (CANOVAI ¹, p. 32)

et Canovai ont : « Stessimo in questo viaggio circa 15 (18) mesi e giorni undeci. Navigammo senza veder l'astella tramontana. » Certes Vespuce n'aurait pas dit que, dans toute sa navigation, notre polaire était sous l'horizon. Il faut effacer les deux mots : *navigammo et giorni*, et leur substituer *dei quali* en supprimant le point après *undeci*.

¹ Toujours l'édition posthume de Florence, 1817.

comme des hommes à face large et à physionomie *tartare* ¹, dont la couleur rougeâtre (*il colore rosso como pelo di liono*) n'était due qu'à l'habitude de ne pas être vêtus. Il revient sur cette même opinion en examinant les Brésiliens. (CAN. p. 87 et 90.) « Leur teint, dit-il, est rougeâtre, ce qui vient de leur nudité absolue et de l'ardeur du soleil auquel ils sont constamment exposés ². Leurs cheveux sont noirs, longs et lisses. Ils vivent très long-temps, peut-être à cause du vent est ³ qui souffle sans discontinuer et qui a sur eux l'influence (salutaire) que nous attribuons au vent du nord. Si j'ai bien compris, il y a des vieillards qui atteignent 150 ans ⁴. Ils ne connaissent presque aucune infirmité, à l'exception de celle qu'un malheureux raffinement de sensualité des *donne lussuriosis*

¹ *Hylacomylus* traduit : *Latas facies Tartariis assimilatas habent*.

² Cette erreur a été partagée par un des voyageurs modernes les plus spirituels, mais des plus systématiques, par Volney (*Essai politique sur le Mexique*, t. I, p. 360).

³ Ruchamer (cap. CXVII) et le texte de Dresde en font un vent du sud.

⁴ Ces illusions sur la longévité qu'atteignent les personnes dont les mœurs sont très simples, étaient très répandues parmi les voyageurs du moyen-âge. Ludovico Bartheima croyait avoir parlé à des habitans de

*sime*¹ fait naître aux hommes. (*Itin. Port.* et RUCHAMER, cap. CXVII ; BANDINI, p. 108.) Extrêmement féroces à la guerre, les indigènes mangent leurs prisonniers. J'ai habité pendant 27 jours une ville dans laquelle on voyait suspendue, comme dans des boucheries, de la chair humaine salée et séchée au soleil ou à la fumée². Ils s'étonnent de ce

l'Arabie heureuse qui avaient au-delà de 125 ans. Le compagnon d'Antonio Barbarigo vit à Aden un vieillard de 300 ans ! (RAMUSIÒ, t. I, p. 155 B, et 277 A.)

¹ Je fais allusion à un passage célèbre de la lettre de Vespuce à Médicis, que le père Canovai, plus scrupuleux que l'abbé Bandini, a cru devoir supprimer, et dans lequel, à l'exemple d'Oviedo et de Diaz de Isla, Astruc et Girtanner, prétendent reconnaître la véritable cause des maladies syphilitiques introduites dans l'ancien monde. De nouvelles recherches historiques et des vues plus philosophiques sur l'apparition de nouvelles formes de maladies ont rendu cette hypothèse plus que douteuse.

² Ces traits d'anthropophagie sont sans doute fort exagérés. Vespuce veut avoir vu un homme qui se vantait d'avoir mangé sa part de 300 de ses semblables ! Cependant les anciens voyageurs arabes dont Renaudot a traduit les journaux, assuraient aussi avoir vu vendre de la chair humaine dans les places publiques en Chine, et Marco Polo (livre II, cap. 73, Marsden, p. 551) rapporte que les habitants de la vice-royauté de Kon-cha ne se lassaient pas de lui vanter les délices de l'anthropophagie.

que nous tuons nos ennemis sans les manger. (CANOVAI, p. 89.) Le pays est fertile et tempéré. Les habitans ne souffrent dans aucune saison de l'excès du froid ou de la chaleur. L'épaisseur des forêts, remplies d'arbres à bois odoriférens, leur permet à peine d'y pénétrer. Pline, dont l'histoire naturelle embrasse tant de choses, n'a pas connu la millième partie des productions que nous voyons ici. Si elles avaient pu venir à sa connaissance, il aurait fait un ouvrage plus imposant et plus parfait. Le Paradis terrestre, en supposant qu'il en existe (*se nel mondo è alcun Paradiso terrestre*), ne doit pas être loin de ce site. (CANOVAI, p. 92.) L'or, au dire des indigènes, y est en grande abondance, quoique dans ce premier voyage nous n'en ayons pas obtenu. Les trous énormes que les hommes se font en différentes parties de la face jusqu'au nombre de sept, ne sont remplis que de pierres d'albâtre et d'ossemens d'animaux. »

b) *Atmosphère, météores.* « L'air dans ce pays, continue Vespuce, est presque toujours pur. Rarement on voit de légers nuages. La rosée tombe quelquefois et forme une espèce de brouillard. Dans cet air si transparent, la nouvelle lune a été vue plusieurs fois le même jour qu'elle a été en conjonction avec le soleil ¹. Toutes les nuits on voit des

¹ Vespuce a voulu rappeler que la nouvelle lune se voit sous les tropiques plus tôt qu'en Europe; mais,

vapeurs et *météores enflammés*¹. Bien d'autres choses contraires à l'opinion des anciens philosophes sont décrites dans le livre que j'ai laissé entre

soit par une erreur involontaire, soit parce qu'il était enclin à l'exagération, comme la plupart des voyageurs de son temps, il dit la lune visible le jour même de la conjonction. Pour tempérer cependant la hardiesse de cette assertion, il ajoute : « Nous avons vu *plusieurs fois*. » Ces mots, rapportés par Ruchamer, cap. CXX, et le texte allemand de Dresde (*zu merer malen*), manquent, ce qui est assez extraordinaire, chez Madrignano, Ramusio, Bandini et Canovai. En Europe, Hevelius n'a jamais observé la lune plus tôt que 40 heures après sa conjonction, ou plus tard que 27 heures avant. Il regarde cependant comme possible « que la lune périgée puisse être vue, dans de certains cas, 24 heures après la conjonction, mais la réunion des conditions requises ne peut être que très rare. » Je trouve dans KEPLER, *Astronomiæ pars optica*, 1604, p. 447 et 458, que Tycho a vu, le 14 mars 1583, la lune 18 heures 40' après la conjonction. Kepler même ne l'a aperçue pas plus tard que 24 heures avant. (Comparez, pour le cas d'un fort grossissement, BEER UND MADLER, *Der Mond*, p. 151.

¹ Il est sans doute question d'étoiles filantes. (*Vil dempffe und brynnende sackeln*, Ruch.; *vapori e fiamme ardenti que trascorrono per il cielo*, texte Ricc.) Vespuce était donc aussi du nombre des voyageurs auxquels ces phénomènes ignés paraissaient plus fréquens près de l'équateur que dans les climats tempérés.

les mains du sérénissime roi (de Portugal). Je ne cite ici que l'iris, c'est-à-dire l'arc céleste blanc que j'ai vu deux fois au milieu de la nuit. D'après l'opinion de quelques auteurs, cet iris prend les couleurs des quatre élémens (?), mais Aristote, dans son livre appelé *livres des météores*, croit que l'arc céleste est l'effet de rayons réfléchis dans un nuage qui leur est opposé¹. Son existence prouve, selon moi, l'humidité de l'air. Aussi, quarante

¹ « Aristotele dice que l'arco celeste è un ripercotimento di razzo nel vapore della nuvola postagli all'incontro, siccome lo splendore splendente nell'acqua riluce nel parete, ritornando in se stesso. » Vespuce ne manque pas, pour faire preuve d'érudition, d'ajouter des citations de Pline, de Virgile et du commentateur Landino. Le passage d'Aristote auquel il fait allusion est sans doute celui de *Met. lib. III, cap. 4*. Dans le même livre, le Stagirite assure n'avoir vu (cap. 2, 9) un arc-en-ciel lunaire que deux fois en 50 ans. (Comparez *INDEX, Met. vet. p. 187-194.*) Les raisons qui prouvent contre Bandini (p. 116) que le navigateur a vu un *arc-en-ciel lunaire*, et non un *halo* (voyez t. IV, p. 82, et *CANOVAI, p. 95*), peuvent encore être fortifiées par la tournure que les plus anciens traducteurs allemands ont donnée au passage contesté : « Es ist zu zweien malen ein weysser Regenbogen umb Mitternacht gesehen worden, nicht allein von mir sondern auch von allen schyffsleuten. » (*RUCM. cap. XX, et le texte de Dresde de 1505.*)

ans avant la fin du monde, l'arc céleste par lequel Dieu a annoncé la paix ne paraîtra plus, à cause de la sécheresse qu'auront alors tous les élémens.»

c) *Ciel austral.* Vespuce s'étend dans cette lettre plus qu'ailleurs sur la beauté du ciel austral. Il ajoute quelques dessins grossiers de la configuration des groupes d'étoiles, dessins ¹ qui sans doute n'ont pas peu contribué à donner de la célébrité à un voyage dont le récit partiel (RUOH. cap. CXXI) portait le titre fastueux : *Comment Albéric (Amérique) a découvert la quatrième partie du monde* ². Ce titre est motivé par la simple considération de la longueur du chemin parcouru dans le sens d'un méridien. Vespuce dit à la fin de la lettre à Médi-

¹ Ces configurations manquent entièrement chez Ruchamer; elles diffèrent dans Madrignano et le texte de Dresde. Le dernier offre, à côté des signes ordinaires d'étoiles (rayonnantes) groupées comme dans les autres éditions, de singulières accumulations de petits traits ondulés qu'on pourrait croire représenter de grandes nébuleuses ou amas de lumière du ciel austral. M. Roulin observe que ces petites virgules ondulées, toujours au nombre de 16, se retrouvent aussi dans le *Mundus Novus* de l'édition d'Augsbourg de Jean Otmar, 1504.

² Ramusio, toujours plus judicieux que ses prédécesseurs, a inscrit le même chapitre : *comment Amerigo a parcouru la quatrième partie du cercle* (de la circonférence polaire) *du monde.*

cis : « Je viens de montrer comment de Lisbonne, qui est éloigné presque 40° (texte Riccardi ; $39^{\circ} \frac{1}{2}$ Ruchamer) de l'équateur, vers le pôle nord, nous naviguâmes au-delà de l'équateur 50° . Nous avons par conséquent parcouru un quart du grand cercle, ou *mesuré* la quatrième partie du monde. » Une figure représentant le globe terrestre sur lequel deux personnes sont placées selon la direction de la pesanteur, avec indication des étoiles zénithales correspondant à chacune d'elles, explique, dans Ramusio (III, 132) et dans le texte de la bibliothèque Riccardienne, « como la linea perpendicolare que parte del nostro zenit mentre que noi (in Lisbona) stiamo dritti in piedi viene *a batter per fianco* quei que sono di là dall equinoziale a cinquanta gradi. » Les traductions latines et allemandes¹ ne donnent que le triangle rectangle sans les étoiles zénithales, en ajoutant aux cathètes les mots où nous sommes et où sont eux. Tout cela est bien élémentaire. Si le but était de laisser une vive impression dans l'esprit du *magnifique* Lorenzo, il faut croire que celui-ci ne connaissait encore rien

¹ Dans le texte de Dresde, le passage que je viens de citer est assez corrompu, parce qu'on a imprimé 500 pour 50 : *im fünfhundersten grad wenn Olisippo (Lisbonne) ist neun und dreyssig semis. Le zénith y est appelé assez naïvement : ihres haupts harschoff, la chevelure du haut de la tête.*

au-delà des premières thèses de l'école pythagoricienne sur la sphéricité de notre planète.

La lettre à Médicis se termine par ces mots, dont nous allons bientôt exposer l'importance: « J'espère pouvoir ajouter peut-être à la relation de mes différens voyages celle d'une quatrième expédition. J'ai le vif désir de me rendre ¹ de nouveau dans cette partie du monde qui s'étend vers le midi. Pour exécuter ce projet, on a déjà armé et abondamment chargé de vivres deux caravelles. Je passerai donc au Levant par le sud, et arrivé là, je ferai des choses dignes d'éloges, utiles à ma patrie et honorables pour la mémoire de mon nom. Cette entreprise sera la consolation de ma vieillesse, qui arrive à grands pas. (Vespuce avait alors 51 ans.) Tout est prêt, il ne manque que l'ordre du roi, et nous naviguerons à pleines voiles, s'il plaît à Dieu que nous réussissions. »

B. EXTRAIT DE LA LETTRE DATÉE DU CAP VERT. Les deux lettres à Médicis et à Soderini dont nous venons de donner des extraits, sont postérieures au retour du troisième voyage, qui eut lieu le 7 septembre 1502: mais la lettre publiée pour la première fois en 1827 par le comte Baldelli Boni², est écrite au Cap Vert le 4 juin 1501

¹ *Andar a cercar.*

² Des sept lettres de Vespuce que nous possédons, il n'y en a que trois qui ont des dates: celle de Baldelli,

(manuscrit de Pier Voglienti), au commencement de ce même troisième voyage, lors de la première relâche au Cap Vert. Le départ de Lisbonne était, d'après le texte Riccardi que nous avons analysé plus haut, au 13 mai 1501. La même date est indiquée dans la lettre du Cap Vert. Trois semaines suffisaient pour la traversée au cap et pour le séjour qu'on y fit¹. La lettre que Vespuce a adressée à Médicis, de Lisbonne, le 8 mai 1501, n'a pas encore été retrouvée. Elle remplirait la lacune de la correspondance entre la lettre du 18 juillet 1500, renfermant la relation du second voyage et la lettre de Baldelli du 4 juin 1501. Entre celle-ci et la relation du troisième voyage si souvent réimprimée, commençant par les mots : *a i giorni passati diedi aviso...*, manque une cinquième lettre adressée à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici. Ce document est indiqué par les mots italiens que je viens de citer. Ces données suffisent pour coordonner des matériaux si long-temps confondus, et pour prouver que la fin du second voyage et les trois lettres que nous possédons relativement au troisième s'accordent parfaitement.

relation du second voyage adressée à Médicis, et les *Quatuor Navigationes*. Encore cette dernière date (4 septembre 1504, texte Valori) manque dans Hylacomylus.

¹ Voyez plus haut, p. 14.

1) — « La dernière lettre que je vous ai écrite était du 8 mai, de Lisbonne, au moment de partir pour l'expédition dans laquelle je me trouve engagé à présent. Je croyais bien n'avoir aucune occasion de vous donner de mes nouvelles avant mon retour, mais le sort me permet de vous écrire non-seulement d'un pays lointain, mais aussi de la haute mer. Vous avez appris, tant par ma propre lettre que par celles de nos (compatriotes) Florentins établis à Lisbonne, comment pendant mon séjour à Séville je fus appelé par le roi de Portugal. Il m'engagea à me disposer à le servir dans ce voyage (*che mi disponessi a servillo per questo viaggio*). Je m'embarquai donc le 15 du mois passé, à Lisbonne, pour faire route vers le sud. Nous passâmes à la vue des Iles Fortunées, qui aujourd'hui s'appellent Canaries, le long des côtes d'Afrique, assez loin pour attérer à un certain cap que l'on nomme Cap Vert, commencement de la province d'Ethiopie, dans le méridien des Iles Fortunées ¹, par les 14° de latitude. »

2) — « Nous y trouvâmes mouillés deux navires du roi de Portugal, qui étaient sur le retour des Indes Orientales. Ils appartenaient à la flotte de

¹ La longitude indiquée est exacte : le méridien du cap (19° 53') coupe le groupe des Canaries 25' à l'ouest du port de la Gomère ; mais la latitude du cap est de 43' trop faible.

13 navires expédiés pour Calicut depuis 14 mois. Nous eûmes de longues conversations sur leur voyage, sur les côtes qu'ils ont parcourues et les richesses qu'ils ont trouvées. Je vais essayer de résumer brièvement les notions que j'ai recueillies ; je regrette qu'elles nous instruisent peu sous le rapport de la Cosmographie, car il n'y avait aucun cosmographe ou mathématicien à bord, ce qui était une grande faute. Je rapporterai donc le tout à Votre Magnificence d'une manière aussi incohérente (*così discontortamente*) qu'ils me l'ont contée ; seulement j'y introduirai quelques corrections d'après la Cosmographie de Ptolémée. »

3) — « Cette flotte du roi de Portugal partit de Lisbonne au mois d'avril, l'an 1499. (Le narrateur se trompe de date ; le départ était du 9 mars 1500 : aussi les 14 mois écoulés dont il est fait mention plus haut donnent le 4 avril 1500, ce qui ne laisse qu'une erreur de 26 jours.) L'expédition se dirigea vers le sud jusqu'aux Iles du Cap Vert, qui sont situées à peu près par les 14° de latitude, mais hors de tout méridien vers l'ouest, puisqu'elles sont 6° plus à l'ouest¹ des Iles Canaries, qui, vous le savez bien, par Ptolémée et la plupart des écoles de cosmographes ont été placées à l'extrémité de

¹ La différence des méridiens de la Gomera et l'île S'-lago n'est en effet que de 6° 24'.

l'occident habité, le tout en latitude par l'astrolabe et le quart de cercle, selon mes propres mesures. Quant à la longitude, c'est une chose bien autrement ardue et qu'entendent peu de personnes, excepté celles qui savent s'abstenir du sommeil et observer la conjonction de la lune et des planètes. C'est pour ces déterminations de longitude que j'ai sacrifié souvent le sommeil et raccourci ma vie de dix ans¹, sacrifice que je ne regrette pas dans l'espoir d'obtenir un renom pour des siècles si je reviens sain et sauf de ce voyage. Dieu n'imputera pas ces aveux à une présomptueuse arrogance, puisque tous mes travaux ne doivent aboutir qu'à le servir dignement. »

4) — « Les 15 navires dont j'ai parlé naviguèrent des Iles du Cap Vert vers le sud, c'est-à-dire dans la direction² entre le sud et le sud-ouest. Après 20 jours de navigation, ayant fait à peu près

¹ J'ai déjà fait allusion (t. IV, p. 183) à cet excès de jactance astronomique.

² Sur l'*aire de vent*. Comme il est question de la traversée au Brésil ou d'une navigation au S. S. O. et non au N. N. E., on voit ici clairement que l'expression *per il vento* se rapporte non au vent, mais au rumb sur lequel on gouverne. De même Vespuce avait dit que, pour atteindre le Cap de Bonne Espérance, il part du Brésil en gouvernant *pel vento scilocco pigliando la quarta di levante*.

700 lieues à quatre milles et demi chacune, ils touchèrent à une terre habitée par des hommes *blancs* (?) et entièrement nus¹. C'était une partie de la même terre que j'avais découverte, comme je vous l'ai mandé dans une lettre antérieure, pour le roi de Castille², *mais plus à l'est*. Ils y restèrent pour prendre des provisions, et repartirent pour continuer leur navigation vers le levant en se dirigeant S. E. $\frac{1}{4}$ E. Lorsqu'ils étaient loin des côtes en pleine mer, ils essuyèrent une tempête du sud-ouest (vent de *libeccio*, le Lips des anciens) si hor-

¹ *Gente bianca e ignuda*. Damian de Goes et Sousa disent (en portugais) *genta baça*, ce qui est moins caractéristique que *pardo*, employé par Pedro Vaz de Caminha, le secrétaire de Cabral. *Baço* indique une couleur sale, obscure, indéterminée. Nous avons en d'autres langues *romanes* : la *peau bise* ; *el pan bazo*. Comme on ne peut admettre que la lettre de Vespuce à Médicis soit traduite du portugais en italien, on ne conçoit pas l'origine de l'erreur. Le pilote de Cabral dit : Color berettino tra il bianco e'l nero. RAM. t. I, p. 121. Verazzano comparait la couleur des indigènes de l'Amérique à celle des *Maures* ; l'ambassadeur vénitien Pasqualigo à celle des *Cigains* (*Zigeuner*, *Bohémiens* ou *Tchingans* de l'Inde).

² Il est question du Brésil vu dans le voyage de Pinzon et de Vespuce, de 1499 à 1500. La lettre *antérieure* est celle qui a été publiée pour la première fois par Bandini, en 1745.

rible, que cinq navires se perdirent avec tout l'équipage; les huit autres, après 40 nuits de tourmente, se trouvèrent au vent du Cap de Bonne Espérance, qui est figuré sur la côte d'Éthiopie et situé 10° au sud du tropique du Capricorne, donc par 33° de latitude ¹ australe (erreur de plus d'un degré). Ils trouvèrent (*truovano*) que ce cap est éloigné de 62° en longitude de l'*occident habitée* (sans doute du méridien des Iles Fortunées), de sorte que l'on peut dire que le cap est à peu près dans le méridien ² d'Alexandrie. »

¹ D'après le capitaine Owen, l'observatoire dans la ville du Cap est $33^{\circ} 56' 3''$, la pointe du Cap même $34^{\circ} 22' 0''$.

• Il y a deux erreurs dans ces vagues évaluations des rumbes et des distances parcourues (car le mot *truovano* ne peut avoir rapport qu'à l'*estime*). Le Cap de Bonne Espérance est $11^{\circ} 24'$ à l'ouest du méridien d'Alexandrie, et non dans ce méridien. Les 62° de long. or. en les comptant de l'île de Fer, sont en erreur pour Alexandrie de $+ 13^{\circ} 58'$, pour le Cap de $+ 25^{\circ} 22'$. C'est de ces quantités que les pilotes de Cabral plaçaient le Cap trop à l'est, trop éloigné du Brésil. Ces erreurs diminuent un peu, si l'on considère que les pilotes ont désigné, sous le nom de Cap de Bonne Espérance, l'extrémité du continent d'Afrique, qui, de False Bay à la baie d'Algoa, a près de 7° de longitude dans l'étendue d'une côte qui se dirige presque de l'ouest à l'est. Comme à cette époque on ne jetait

5) — « Des parages du Cap (de Bonne Espérance), l'expédition se dirigea vers le N. N. E. toujours le long de la côte qui, selon moi, est le commencement de l'Asie, de l'Arabie heureuse et du *Prêtre-Jean*. C'est là aussi que les marins entendirent parler du Nil qu'ils laissèrent à l'occident, et qui, vous le savez sans doute, sépare l'Afrique de l'Asie¹. Sur cette même côte qui s'étend vers la Mer Rouge, ils visitèrent successivement des villes

pas le *loch*, et on n'évaluait la vitesse du vaisseau qu'à vue d'œil, on a cru, par la tempête, avoir été jeté beaucoup plus à l'est qu'on ne l'était effectivement. Le vent était du S. O., et l'on ne mesurait pas la *dérive* qui transporte le navire sous le vent de la route qu'il tient. D'ailleurs les premiers navigateurs portugais, en pénétrant dans le Golfe de Guinée, avant de couper l'équateur, avaient déjà évalué beaucoup trop étendue la partie de la côte d'Afrique, qui, du Cap de Palmas à la Baie de Biafra, se dirige de l'ouest à l'est. C'est cette exagération de l'angle rentrant qui a porté le Cap de Bonne Espérance trop à l'est. Encore Ramusio, dans sa carte de 1550, place-t-il, comme Vespuce, le Cap dans le méridien d'Alexandrie, et la Baie de Biafra ou l'île Fernando Po, au lieu du méridien de la côte occidentale de la Sardaigne, dans celui du cap occidental de l'île de Candie.

¹ C'est un de ces traits d'érudition (HEROD. II, 16, STRABO, II, p. 126 Cas.) que Vespuce s'est vanté plus haut d'ajouter au récit des voyageurs portugais.

riches et commerçantes, Zafale (Sofala), grand comme le Caire, et avec une mine d'or; Mezibinco (Mozambique), Quiloa, Mabaza, (Monbasa, *Geogr. Nub.* de la trad. de M. Jaubert, p. 47, 56 et 58), Dimodaza, Melinde, Mogodasco (Mogadaxo de Barros, le Makdaschu d'Abulfeda, peut-être le Menuthias de Ptolémée), Adabul et Albarcone ¹

¹ Entre Mogadaxo (lat. $2^{\circ} \frac{1}{2}$ N.) et Adabul, Vespuce nomme trois stations intermédiaires (Campervia, Zendac et Amaab) que je cherche en vain dans l'Itinéraire d'Odoardo Barbosa. Adabul semble être par sa position le Raz (cap) Bela des Arabes, *da Bela* des pilotes portugais. Aujourd'hui ce cap porte le nom d'Orfui ou de Hafun : le nom de Bela est resté à la baie au nord du cap. Je ne trouve nulle part Dimodaza entre Mogadaxo ou Magadasha et Quiloa. Le nom d'Albarcone, station indiquée à l'entrée du golfe d'Aden, serait-il une corruption du nom Bedalcuria de la carte de l'ouvrage de Barros et d'Abd-al-Curia des Arabes (SALT, *Voy. to Abyssinia*, p. 501), appliqué depuis à un îlot désert près de Socotora, îlot que Gosselin croit l'île Mena des anciens. J'ai supprimé dans la lettre de Vespuce, datée du Cap Vert, beaucoup de détails géographiques sur les côtes de la Mer Rouge, du Golfe Persique et de l'Inde. Cette nomenclature des principaux comptoirs jette cependant quelque jour sur le commerce de ces contrées à une époque où les Arabes et la compagnie des Banians de l'Inde l'avaient entièrement entre leurs mains.

(près du cap Guardafui). D'Albarcone, les navires vont au détroit de la Mer Rouge et à Moca. C'est là aussi que se rendit un des navires de l'expédition, le même qui justement vient d'arriver ¹ ici au Cap Vert (*a questo Cavo*). »

6) — « Les renseignemens que je vous donne ici sur les villes commerçantes, je les tiens de ceux qui faisaient partie de la flotte, et surtout d'un certain Guaspere (Gaspard). Sachant beaucoup de langues, il a fait deux fois le voyage de Lisbonne dans l'Inde jusqu'à Molecca (Malaca), à Ziban ² (Ceylan, mais Cylan d'après la prononciation des indigènes), île riche en pierres fines, qui a beaucoup

¹ Ce passage est très important. Il est question du navire de Pedro Diaz, que l'on avait cru perdu et dont il sera question plus bas.

² « Ziban (il y a un *b* au lieu d'un *l*) dice Guasparre, che volge 300 leghe e che'l mare areva consumato d'essa, el río (faut-il lire *di río in buono*, expression vieillie pour *in circa*, à peu près, ou bien *e'l rivo*?) altre 400 leghe. » Cette idée que la mer avait détruit une grande partie de l'île, fondée sur les erreurs des anciennes cartes et les évaluations exagérées de Ptolémée, était très répandue parmi les pilotes arabes et persans. Déjà Marco Polo (lib. III, cap. 19) dit : « L'isola de Zeilan anticamente era maggiore : ma il vento di tramontana vi soffia con tanto impeto, che ha corrozo parte di quei monti quali sono cascati e sommersi in mare e così è perso molto del suo territorio. »

diminué de circonférence par le choc des vagues, et jusqu'à Stamatara ou Scamatarra (Sumatra, Java minor de Marco Polo, Suma d'Édrisi). Je suis incertain de savoir laquelle de ces deux îles qui font un commerce immense avec la Perse et l'Arabie, est la véritable Taprobana ¹. J'ai d'ailleurs l'espérance de voir à mon tour et de parcourir dans le voyage dans lequel je me trouve présentement engagé (*in questa mia navigazione*), une grande partie des lieux que je viens de nommer. J'en découvrirai même bien davantage et j'en ferai, après mon retour, à l'aide du S. Esprit, une bonne et véridique relation. Guasparre rapporte que, dans l'intérieur de l'Inde, il a visité un grand royaume riche en or, en perles et pierres précieuses, qui porte le nom de *Perlicats*. Il a aussi été à *Mailepur*, à *Pego*, à *Bencola*,

¹ Cette incertitude, fondée sur de fausses évaluations des distances, s'est propagée jusqu'au milieu du 18^e siècle. (*Tzschucke ad Pomp. Melam*, vol. III, P. III, p. 275.) Juan de la Cosa, dont la mappemonde est antérieure d'une année seulement à la lettre de Vespuce que nous analysons, place la Taprobane presque dans le méridien de l'embouchure du Gange. (Voyez mon Atlas, pl. 36, et la carte marine ajoutée au Ptolémée de 1513.) Mercator, malgré les argumens contraires d'André Corsali, a le plus insisté sur l'identité de Sumatra et de *Simundu* (Silan-div, faussement chez Arrien *Palæ Simundi*).

à Olizen et à Markin. Ce Markin, dit-il, est situé près de la grande rivière appelée *Enparlicat*, où est la ville qui renferme le corps de S. Marc (?) l'apôtre, et où vivent beaucoup de chrétiens ¹. »

7) — « Des deux îles de Ziban et de Stamatarà (le nom de Taprobana ne fut pas prononcé par les indigènes, dit Guasparre) arrivent des navires d'une énorme grandeur, appelé joncques (*giunchi*) parce qu'ils ont des voiles de joncs, et que des cordages seuls et non le fer entrent dans leur construction. *Il est arrivé que cette flotte de Portugal, à la demande du roi de Calicut et pour lui faire plaisir, a pris un de ces vaisseaux qui sont chargés d'éléphants et de provisions de riz. C'était une caravelle du port de 70 tonneaux, qui avait 300 hommes à son bord. Une autre fois la flotte de Portugal fit couler bas douze navires et reconnut une des îles Arenbuques et Maluques, et d'autres îles de la mer de l'Inde, qui sont de celles que Ptokémée place autour de Taprobane.* »

8) — « La flotte, retournant en Portugal au nombre de huit vaisseaux, en perdit un avec une charge qui valait cent mille ducats. Cinq navires se sont perdus dans des tempêtes : un navire de la capi-

¹ Il y a sans doute ici des fautes de copiste. On trouve d'abord *regno de' Perlicat*, puis *il rio grande detto Emparlicat*, enfin : *e questo Emparlicat è città dove è il corpo....*

tana (?) est arrivé aujourd'hui même ici ; c'est celui dont j'ai parlé plus haut (qui a été d'Albarcone au détroit de la Mer Rouge vers Moca). J'espère que les autres arriveront avec le secours de Dieu. Voici ce que portent les navires en canelle, piment et autres épices, en drogues, en porcelaine, en diamants et rubis dont un de sept carats et demi. (Suit la liste.) Je ne puis m'étendre davantage parce que le navire..... m'empêche d'écrire. (La phrase est incomplète.) Voilà donc un grand commerce et de grandes richesses que tient le roi de Portugal entre ses mains. Que Dieu lui soit propice. Je prévois que les épices, selon leur prix et leur qualité, iront du Portugal à Alexandrie et en Italie. C'est ainsi que va le monde ! Croyez-moi, tout ce que je vous mande est la simple vérité, et si les pays, les villes et les îles n'ont pas été désignés par les noms qu'ils ont portés dans l'antiquité, c'est parce que ces noms ont changé comme en Europe, où à peine vous entendez prononcer un nom des géographes anciens. D'ailleurs, pour ce récit, je prends à témoin un compagnon de voyage, Gherardo Verdi, frère de Simon Verdi, de Cadix, qui a tout entendu et qui se recommande à votre souvenir. »

« *Au Cap Vert et dans la Mer Océane, le 4 juin 1501.* »

En présentant les extraits de la troisième relation d'Améric Vespuce, j'ai tâché de disposer les faits dans l'ordre qui m'a paru le plus propre pour saisir leur enchaînement mutuel et faciliter la comparaison avec des événemens contemporains. Nous nous trouvons ici arrivé au point où la coïncidence précise des dates permet de renoncer aux explications purement conjecturales. La lettre de Vespuce écrite pendant une courte relâche au Cap Vert, entièrement négligée jusqu'ici, apporte des élémens nouveaux dans une question long-temps agitée. Elle est antérieure de deux mois à la lettre confidentielle que le roi Emanuel adresse à son beau-père le roi Ferdinand le Catholique ; l'une et l'autre de ces lettres offre le récit de l'expédition de Cabral au Brésil et dans l'Inde. Elles sont restées enfouies dans des archives pendant trois siècles, et ont été imprimées pour la première fois presque dans la même année¹. La comparaison de ces documens servira donc à éprouver et à constater la véracité du voyageur florentin.

¹ La lettre à Médicis en 1827, celle du roi Emanuel en 1829, la première à Florence, la seconde à Madrid.

Pour envisager sous son véritable point de vue le motif de la première expédition portugaise dans laquelle Vespuce fut engagé, il faut remonter à la fin de son second voyage, de celui qu'aujourd'hui je crois avoir été fait sous le commandement de Vincente Yanez Pinzon. Vespuce était de retour à Cadix au commencement de septembre 1500. Il souffrait d'une petite fièvre quarte qui, selon ses propres expressions, ne le tourmentait jamais pour longtemps. On arme « pour lui » trois navires qui seront prêts à partir à la mi-septembre. Il se plaît à l'idée de voir dans cette nouvelle expédition pour le roi de Portugal « l'île de Taprobane et la Mer du Gange. » Cet espoir est d'autant plus naturel chez lui que, dans la relation du second voyage, il croit déjà avoir découvert *infinitissima terra dell Asia*¹. Une navigation au S. O. ne se présente à son esprit que comme une route directe qui conduit aux îles des épices et à Calicut. A une époque où en Espagne et en Portugal les gouvernemens déployaient une activité maritime si extraordinaire, où les expéditions se succédaient

¹ Voyez t. IV, p. 202, 209, 299.

avec une étonnante rapidité, il est difficile de déterminer quels étaient les trois navires dont on hâtait l'armement jusqu'à la mi-septembre. J'ai déjà exprimé ailleurs quelque doute à l'égard de l'expédition de Rodrigo de Bastidas, qui partit en octobre 1500 avec deux navires, et se dirigea non au sud du Cap S. Augustin, découvert par Pinzon, mais le long des côtes de Caracas, vers le Rio Sinu et le Golfe d'Uraba. La vie agitée de Hojeda et de Juan de la Cosa nous offre plusieurs exemples d'armemens entrepris avec ardeur et sitôt abandonnés. Le mépris avec lequel Vespuce, à la fin de cette même lettre, parle de la navigation de Gama¹, qui s'est traîné le long des

¹ Quoique Gama ne soit pas nommé (CANOVAI, p. 68), son expédition est assez signalée par les mots « *volgonò tutta la terra d'Affrica, han passato del Mar Rosso et sono allegati al Sino Persico e a Calicut che ista infra il Sino Persico e il fiume Indo.* » L'erreur de l'époque (« l'armata del Re di Portogallo mandata a discoprir *due anni fa* ») s'explique facilement. Vespuce confond le départ avec l'événement principal de l'expédition, l'arrivée à Calicut qui eut lieu le 18 mai 1498. Le départ de l'embouchure du Tage fut, d'après des documens certains (BARROS, t. I, p. 277; DAMIAN DE GOES, *Chron.* p. 36), au 8 juillet 1497, quand Antonio

côtes d'Afrique, prouve assez que le succès obtenu par les Portugais n'affaiblissait pas en Espagne le zèle avec lequel on cherchait un passage à travers ces côtes orientales de l'Amérique, dont la continuité était encore restée douteuse.

C'est pendant le deuxième voyage de Vespuce qu'avait eu lieu la découverte de la terre de Santa Cruz (d'une partie du Brésil) par Pedro Alvarez Cabral. La nouvelle de cette découverte, due pour ainsi dire au hasard (à l'impulsion des courans pélagiques et à celle des vents, à la circonstance d'avoir coupé l'équateur dans une longitude trop occidentale), était arrivée en Portugal cinq ou six semaines avant le retour de Vespuce. Le capitaine Gaspard de Lemos, que Cabral avait expédié peu de jours avant qu'il continuât

Galvan, d'ailleurs si précis, le fixe au 20 juin, et Girolamo Sernigi (voyez plus haut, p. 419, et BANDINI, p. 87) au 19 juillet. L'arrivée de Gama dans l'Inde est à peu près de deux mois et demi antérieure à la mémorable découverte de la terre ferme par Colomb. A l'époque du retour de Gama, Colomb était à Saint-Domingue et Vespuce dans l'expédition de Hojeda sur les côtes de Venezuela.

lui-même sa navigation autour du Cap de Bonne-Espérance et dans l'Inde, était parti du Brésil ¹ les premiers jours du mois de mai 1500. Pedro Vaz de Caminha, embarqué avec Cabral pour devenir le secrétaire (*escrivão*) de la factorerie portugaise à Calicut, date sa lettre de Porto Seguro dans l'île de Vera Cruz, le 1^{er} mai. Il expose au roi Emanuel, dans une lettre confiée à Gaspard de Lemos, que « si cette terre n'avait pas même de l'utilité par ses productions, elle serait encore précieuse pour servir de relâche aux navires qui sont destinés pour Calicut. » Il ajoute qu'on expédie Lemos « afin que S. A. puisse le plus tôt possible continuer cette découverte en envoyant d'autres vaisseaux à la terre de la Vera Cruz ². » L'empressement que montrait le roi Emanuel pour attirer Vespuce à son service

¹ BARROS, I, 5, cap. 2 (t. I, p. 390); GOES, I, 54 (p. 69).

² Voyez plus haut, A, 1, et B, 1 et 8. Pour faciliter l'examen des textes qui servent de preuve, et pour abréger la forme des citations, je désigne, conformément aux divisions indiquées dans les pages 32 et 9, par A et B, en y ajoutant les numéros des paragraphes, les deux lettres écrites l'une à Lisbonne, l'autre au Cap Vert.

était donc très naturel. Il devait se hâter de poursuivre la première découverte que ses sujets venaient de faire dans la partie occidentale de l'Atlantique, par conséquent dans des parages qui semblaient jusque-là le domaine exclusif des Castellans. Les négocians florentins établis à Lisbonne¹ étaient en rapports intimes avec ceux de Séville et vivement intéressés aux progrès des découvertes maritimes, pour lesquelles ils faisaient souvent des avances pécuniaires. Dans l'expédition de Jean de Nova, qui coïncide presque avec l'époque du départ de Vespuce pour son troisième voyage, le second navire était commandé par un Florentin, Ferdinand Vinet, dépendant de la grande maison de commerce² de Bartolomé

¹ *Cor. bras.* d'Ayres de Casal, t. I, p. 22 et 34.

² « Marchioni, tambien Florentim, o qual era morador em Lisboa, e o mais principal em substancia de fazenda. » BARROS, I, 5, cap. 10 (t. I, p. 464); GOES, cap. 63, p. 84. Il paraît que la maison florentine des Marchioni était à Lisbonne ce qu'était à Séville la maison florentine de Juanuto Berardi, que Vespuce a gérée quelque temps, et qui avait été chargée des armemens pour le second voyage de Christophe Colomb. Le voyageur bolognais Lodovico Bartema, revint aussi (RAM. t. I, p. 173) de l'Inde, comme l'a déjà fait re-

Marchioni. Ce dernier était également natif de Florence et intéressé dans l'entreprise de Jean Gallego. Le roi Emanuel devait savoir par les Florentins que Vespuce, le cosmographe ou astronome¹ des expéditions de Hojeda et de Pinzon, venait de terminer un voyage dans lequel on avait, pour la première fois dans l'ouest de l'Atlantique, coupé l'équateur, découvert un promontoire (le Cap S. Augustin) qui, par son extension vers l'est, approchait de la ligne de démarcation papale, et poussé la reconnaissance de la côte jusqu'au-delà de 8° de latitude australe. L'acquisition de l'homme qui avait été sur des lieux limitrophes du théâtre des récentes découvertes de Cabral, devait être utile aux vues du gouvernement portugais. De là les instances répétées et l'envoi de Bartolomé del Gio-

marquer M. le vicomte de Santarem, sur le navire *San Vincenzo*, appartenant à Bartholomeo Marchioni. On reconnaît également l'influence qu'exerçaient les Florentins dans les affaires d'expéditions maritimes des Portugais, par la correspondance du chanoine Martinez avec Toscanelli et les bons offices de Lorenzo Giral-di. (Voyez t. I, p. 224, t. IV, 190.)

¹ Voyez, pour le motif de cette dénomination, t. IV, p. 190.

condo, qui réussit enfin à amener secrètement Vespuce dès que sa santé fut rétablie. La nouvelle expédition à laquelle Vespuce devait prendre part avait deux motifs : d'abord l'examen de la *terre de Cabral*, qui pouvait être ou contiguë au Cap S. Augustin, ou former une île dans l'Océan austral ; puis la recherche d'une route de l'ouest aux Iles Moluques. Ce dernier but, *para buscar estrecho en aquella costa (de el Cabo de San Agostin) por do ir a las Malucas*, est clairement énoncé dans un passage remarquable de Gomara (*Hist. de las Indias*, fol. XLIX). Dès le voyage de Gama, on avait entrevu que la véritable patrie des épices était loin au-delà de Calicut, dans le méridien de la Chine, peut-être même dans celui du Japon, de *Zipangou*. Comme c'était vers ces régions que tenaient toutes les tentatives des Castillans en suivant les traces de Colomb, et comme d'après la géographie systématique du temps, la route qui conduit à *Zipangou* et aux îles des épices paraissait toujours plus courte par l'ouest que par la voie ouverte par Gama, le roi Emanuel devait se hâter de prévenir les Castillans dans leurs progrès vers le levant.

L'envoi de Gaspard de Lemos à Lisbonne explique comment ce roi était informé de la découverte du Brésil méridional faite par la flotte de Cabral, presque une année avant le retour de ce navigateur, et comment Vespuce, déjà engagé, à cause de cette découverte même, dans les intérêts du Portugal, a pu, au Cap Vert, rencontrer celui-ci lorsqu'il revenait des Grandes Indes. Dans le genre de discussion qui nous occupe, presque tout dépend de la certitude historique qu'offrent les rapports du temps et des lieux. Il importe par conséquent de préciser d'abord l'époque et la latitude qu'on doit assigner au premier atterrage de Pedro Alvarez Cabral au Brésil.

La découverte fut faite, d'après le récit ¹ d'un pilote de Cabral que nous a conservé Ramusio, le 24 avril 1500. C'est aussi ce jour qu'indiquent Barros et Damian de Goes, mais un document extrêmement important parce qu'il a été rédigé pour le moins quatorze mois

¹ *Navigazione del cap. Pedro Alvares scrutta per un Pilotto Portoghese* (RAM. t. I, p. 121-127). C'est un témoin oculaire, un des pilotes de l'escadre de Cabral qui parle en première personne : *Perdemmo di vista, noi restammo*, etc.

avant le récit du pilote et qu'il a été envoyé en Europe des côtes mêmes du Brésil, une lettre de Pedro Vaz de Caminha, adressée au roi Emanuel, offre la date du 22 avril. Cette différence de deux jours ne vaudrait sans doute pas la peine d'être signalée ici, si elle n'était pas intimement liée à des questions plus graves, aux questions de savoir quelle est la partie du Brésil qui a été vue la première par l'expédition portugaise, et quelle est la distance de ce point de premier attérage au point visité antérieurement par Pinzon ou Diego de Lepe? Il ne s'agit de rien moins que d'une incertitude de 7° en latitude, et ce fait n'aurait pas échappé à la sagacité de M. Southey, s'il avait pu avoir connaissance de la lettre de Vaz de Caminha ¹.

Barros ² et l'*Asia Portuguesa* de Manuel de

¹ Cette lettre, dont l'original avait été étudié et extrait par Muñoz avant l'année 1790, dans les riches archives de la *Torre do Tombo*, à Lisbonne (NAV. t. III, p. 45), a été publiée pour la première fois, l'an 1817, en portugais, dans la *Corogr. bras.* t. I, p. 12, d'après une copie conservée dans les archives de la marine à Rio de Janeiro, et en allemand par M. d'Olfers, dans *Feldner's Reisen durch Brasilien*, 1828, t. II, p. 159.

² . Pedralvarez foi dar em outra costa, a qual se-

Faria y Sousa rapportent que Cabral vit la première terre le 24 avril 1500 par les 10° de latitude sud, que les pilotes jugeaient que c'était une île, qu'ils longèrent la côte une journée entière, essayèrent inutilement de se faire entendre en *arabe* par les indigènes, et se virent forcés par un gros temps de courir

gundo a estimação dos pilotos, lhe pareceo que podia distar pera Aloeste da costa de Guine quatrocentas sincoenta leguas, e em altura do polo antartico da parte do sul *dez graos*. — Pedralvares tendo determinado (ao outro dia) de mandar lançar mais bateis e gente fora, saltou aquella noite tanto tempo com elles que lhe conveio levar as ancoras e corrêram *contra o sul*, sempre ao longo da costa, por lhes ser per aquella rumo o vento largo te que chagaram a hum porto de mui bom surgidouro, ao qual por esta razão Pedralvares poz o nome, que ora tem, que he *Porto Seguro*. » BARROS, I, 5, cap. 2 (t. I, p. 387 et 389). » Comme à cette époque, ajoute ce grand historien, on ne croyait pas qu'il pût y avoir une terre ferme à l'ouest de l'Afrique, les pilotes prirent la nouvelle terre pour une île *semblable aux Açores*, ou à une de ces îles que Colomb avait découvertes, et que les Castellans appellent vulgairement les *Antilles*. » On voit par ce passage, écrit avant 1551, que, d'après l'opinion de Barros, les pilotes de Cabral ignoraient tout à fait qu'en 1498 Colomb avait découvert une terre ferme que celui-ci, Pinzon et Vespuce prirent jusqu'à leur mort pour un littoral d'Asie.

vers le sud pour entrer dans un beau port qu'ils appelèrent *Porto Seguro*. C'est cette opinion de Barros que j'ai consignée plus haut¹, en rappelant que le parallèle de 10° sud correspond, d'après les cartes de l'amiral Roussin, à peu près à l'embouchure du Rio Jiquia, dans la province de Pernambuco, dix lieues au nord du Rio de San Francisco. De ce point aux côtes qu'avaient atteint Pinzon et Lepe, deux à trois mois plus tôt, il n'y a que 30 à 40 lieues, car le Cap S. Augustin est par 8° 21' de latitude, et Diego de Lepe avait longé la côte du Brésil au-delà du parallèle où elle est dirigée du N. E. au S. O. Comme Barros indique très rarement des latitudes, et que le pilote de Cabral que je viens de citer n'en parle pas plus que Vaz de Caminha, dont l'historien pourrait avoir vu les récits, on peut être surpris de cette donnée de 10°. Il résulte au contraire clairement de l'assertion de deux témoins oculaires que, dans la tempête, l'ex-

1 Aux pages 315 et 316 du t. I et 177 du t. IV. Cette même opinion a été suivie par M. Navarrete, qui ajoute « que le lieu où Cabral vit la première terre devait être très rapproché de celui auquel est parvenu antérieurement Diego de Lepe. »

pédition de Cabral se dirigea *vers le nord*, et que, par conséquent, le lieu où l'on prit la première fois connaissance de terre était au *sud* de la ville actuelle de Puerto Seguro, dont la latitude est $16^{\circ} 27'$ sud. D'après la lettre de Caminha, on vit la première fois une montagne à sommet arrondi auquel on donna le nom de *Monte Pascoal*. C'est une des cimes de la *Serra dos Aymores*, qui, sous le nom d'Itarâca ou Goytaracas, commence dans la province de Bahia et s'étend jusque dans la province de Puerto Seguro ¹. Le 23, Cabral avança vers l'embouchure d'une rivière (selon le père Cazal, le *Rio do Frade*²), qu'il fit sonder par le capitaine Nicolas Coelho, le compagnon de Gama dans sa grande expédition. Pendant la nuit du 23 au 24 avril il ventait avec force du *sud-est* ³; les ancres furent levées, et l'on fit voile vers le *nord* pour chercher un abri, qu'on trouva à dix lieues de dis-

¹ *Cor. bras.* t. II, p. 74 et 98.

² Lat. $16^{\circ} 38'$ S. (carte de l'amiral Roussin.)

³ Les témoins oculaires ne laissent aucun doute sur la direction du vent : « Si levo la detta armata con un gran temporale scorrendo la costa *per la tramontana*, il vento era da sirocco. » (Le pilote de Cabral, selon la

tance du *Rio do Frade*, dans une baie ¹ qui aurait pu contenir plus de deux cents navires.

traduction de Ramusio.) — « A noute segumte ($2\frac{3}{4}$) ventou tanto *sueste* con chuvaceiros que fez cazar has naos..... Per conselho dos pilotos mandou ho capitam levantar amcoras e fomos de longo da costa comtra ho Norte. » (Lettre de Pedro Vaz da Caminha, dans la *Corogr. bras.* t. I, p. 15).

¹ Les traditions conservées dans le pays et les sinuosités de la côte marquent la *Bahia Cabralia*, le lieu où l'expédition de Cabral, après avoir atterré au *Monte Pascoal* et sondé l'embouchure du *Rio do Frade*, jeta l'ancre le 25 avril, quatre lieues au nord de la ville actuelle de Porto Seguro, fondée par le capitaine Christophe Jacques en 1504, et une lieue au sud de l'embouchure du Rio de Santa Cruz, près de laquelle les cartes de d'Anville et de La Cruz Olmedilla placent les mots *Porto Seguro velho*. (*Cor. bras.* t. II, p. 80.) Or, en appuyant cette position de *Bahia Cabralia*, que Caminha nomme *Porto Seguro*, et d'où il date sa lettre au roi Emanuel, sur le Rio Santa Cruz ($16^{\circ} 31'$) et la ville fondée en 1504 ($16^{\circ} 27'$) sur les bords du Rio *Buranhen* ou *Rio da Cachoeira*, je trouve, d'après le relevé des côtes de l'amiral Roussin, la latitude de $16^{\circ} 16'$. Il est très remarquable que le *Monte Pascoal*, premier point d'atterrage de Cabral, ne manque pas dans les cartes ajoutées aux éditions de Ptolémée de Rome et de Strasbourg de 1508 et 1513 (Pl. 37 et 39 de mon Atlas), mais dans la dernière carte il est placé presque sous le tropique du Capricorne. Comme cette montagne

C'est cette baie que Cabral, comme le prouvent la signature et la date de la lettre de Caminha, nomme *Porto Seguro*; plus tard, elle prit le nom de *Bahia Cabralia*. Je la crois située par $16^{\circ} 16'$ de latitude. Une île de cette baie, où le père Henrique, religieux franciscain et dans la suite évêque de Ceuta, a dit la première messe sur le continent américain, s'appelle aujourd'hui l'île de *Coroa Vermelha*. Cabral laissa sur ces côtes, en partant de la baie de *Coroa Vermelha*, deux malfaiteurs (*degradados*) condamnés à des peines sévères¹.

est le point le plus austral reconnu par l'expédition de Cabral, il n'est pas sans importance d'en fixer la latitude. Les tables de M. Espinosa (*Obs. de los Nav. Esp.* t. I, p. 137), le placent par $17^{\circ} 6'$, mais en l'appuyant d'après la carte de La Cruz corrigée par les observations de l'amiral Roussin, à la fois sur l'embouchure du Rio Caravelas ($17^{\circ} 42'$) et sur le Rio do Frade ($16^{\circ} 38'$), je le trouve sous le parallèle de $17^{\circ} 1'$. Ces réductions à des positions récemment rectifiées sont très nécessaires, car les anciennes cartes placent tous les lieux trop au sud; l'erreur de la latitude de la ville actuelle de *Porto Seguro* est, sur la carte de l'Océan Atlantique méridional, publiée par le Dépôt de la Marine en 1818 et copiée peut-être de cartes espagnoles, de $\frac{1}{3}$ de degré, ou de $10'$ plus grande que chez d'Anville.

¹ Ces déportations de malfaiteurs n'étaient sans

C'était un usage assez blâmable, mais pratiqué depuis long-temps sur les côtes d'Afrique : on voulait faire trouver aux navires qui viendraient visiter ces mêmes lieux, des hommes qui auraient appris à connaître la langue des indigènes, leurs mœurs et leurs dispositions hostiles ou pacifiques. Il est digne d'attention que Pedro Vaz de Caminha ne se sert pas de la dénomination de *Terra Sancta Cruz*, qu'emploient tous les historiens portugais et espagnols, et que l'on trouve sur toutes les cartes anciennes à côté du nom de *Terre des Perroquets*. Caminha dit clairement : « Notre capitaine (Cabral) donna, le 21 mai, à la montagne

doute pas propres à donner aux indigènes une idée favorable des mœurs européennes : quelquefois cependant les exilés réussissaient à inspirer de la confiance. Nous savons par la Chronique de Damian de Goes qu'un des *degradados* que Cabral avait abandonnés sur les côtes du Brésil, a survécu aux chances d'un long isolement, et qu'il a ramené en qualité d'interprète, l'an 1513, des Indiens *Tupiniquis* pacifiés. Un marchand de bois de Brésil les présenta au roi de Portugal armés de flèches et ornés de plumes de perroquets. Ce genre de spectacle était souvent répété par les missionnaires dans le but de faire valoir leurs conquêtes spirituelles.

le nom de Monte Pascoal, et à la terre celui de *Terra da Vera Cruz*. » Il signe aussi la lettre au roi, comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, par ces mots : « *De ce Porto Seguro et de votre Ile de la Vera Cruz*. » Il paraît que plus tard, lorsque la grande exportation du bois de teinture avait déjà rendu usitée la dénomination de *Terre de Brésil*, on avait pendant quelque temps l'usage de réunir les deux noms. Je trouve dans la chronique de Goes ¹ : *Terra de Sancta Cruz do Brasil*. Caminha, en nommant le pays récemment découvert une *île*, et en ne donnant aux côtes reconnues que 20 à 25 lieues d'étendue ², ajoute par là aux argumens qui s'opposent à l'opinion d'un premier attérage par les 10^e de latitude australe.

Il résulte de l'ensemble de ces considérations qu'une côte de 170 lieues de long sépare les découvertes de Pinzon et de Diego de Lepe de celles de Cabral, que les premières ont été faites à la fin de janvier ³ et au commence-

¹ Page 492.

² *Cor. braz.* t. I, p. 33.

³ Les dates du premier attérage de Pinzon sont le 20 ou 26 janvier, d'après Madrignano et Anghiera (Dec. I,

ment de mars, les secondes postérieurement au 22 avril de la même année 1500. Les doutes que l'estimable auteur de la *Corographia brazilica* a élevés sur l'identité des dénominations de Cabo de Santa Maria de la Consolacion, et du Cap S. Augustin me paraissent s'évanouir à l'examen des pièces du procès contre Diego Colomb et de la carte de Juan de la Cosa, dont le père Cazal ne pouvait avoir connaissance. Je n'insisterai pas sur les interprétations qu'on pourrait hasarder du récit incohérent de Vespuce, ce navigateur ne parlant, dans la lettre à Soderini, ni d'un cap, ni de la mer d'eau douce, tandis que dans la lettre à Médicis, qui est antérieure à l'autre, il fait mention de l'eau potable trouvée à une grande distance de la côte, et du Cap Cattigara, si difficile à remonter¹. Dans cette dis-

lib. IX, p. 96), le 20 février (hornung), d'après le texte de Ruchamer. S'il est vrai, comme le prétend Anghiera, que l'expédition de Pinzon n'a quitté l'île de S. Iago (du Cap Vert) que le 13 janvier, l'époque de l'atterrage au Brésil au 20 février est plus probable.

¹ Comparez CANOVAI, p. 51 et 71. Comme je me suis imposé le devoir de signaler toujours ce que le détail des itinéraires de Vespuce offre si souvent de contradictoire, je rappelle ici que le phénomène de la *mer douce*

cussion que le père Cazal élève « contre les prétentions des *historiens castillans*, » il ne

appartient dans ces parages équatoriaux seulement à l'embouchure de l'Amazone, et que Vespuce prétend l'avoir observé *après* avoir vu la première terre, pour le moins par les 5° de latitude australe (voy. p. 202 pour les variantes des chiffres, n. 3), et après avoir gouverné vers le S. E. en luttant contre la violence du courant. Le Rio Parnahyba (Paranahyba) de la province de Piahy, forme sans doute un grand delta à son embouchure, étant divisé en six bras qui entourent des îles très basses, mais cette rivière, pas plus que le Rio Meary (Mearim) de la province de Maranhão, célèbre par son *mascaret* (le mouvement terrible de la marée), ne rend, à ce que je sais, la mer douce loin de son embouchure. Plus à l'est, dans la province de Ciara, le sol est singulièrement aride, et la plante à feuilles aiguës (*semejantes a orejas de asno*), dans le creux desquelles les indigènes recueillent tous les matins l'eau due au rayonnement et à la rosée (Vespuce, dans NAV. t. III, p. 254), est sans doute un Arum, car le *Saracenia* n'appartient qu'à la flore méridionale des États-Unis. Quant aux eaux douces puisées à de grandes distances de l'embouchure d'une rivière comme l'Amazone, l'historien Oviedo rapporte, dans l'ouvrage très rare du *Summario de la hist. general de las Indias*, publié à Tolède, dès l'année 1526 (cap. 9), ce qu'il a entendu raconter à Vicente Yañez Pinzon. Le même auteur dit aussi (BARCIA, *Hist. prim.* t. I, p. 11) que, quand la marée est basse, le Golfe d'Uraba (Golfe du

s'agit pas de Vespuce, mais de Vicente Yañez Pinzon, qui, selon des documens officiels, a pris possession du Cap S. Augustin avec toutes les cérémonies requises, « en plantant la petite croix, en coupant des branches d'arbres, en buvant de l'eau et en élevant de petits monceaux de terre. » Le père Cazal ¹ veut que le Cap de la *Consolacion* de Pinzon soit « le Cap Nord, par les 2° de latitude boréale ², par conséquent au nord de l'embouchure de l'Amazon, puisque, près du cap dont Pinzon a pris possession au nom du roi d'Espagne,

Darien) se remplit des eaux douces du Rio San Juan (Atrato). Il ne faut pas confondre avec ce phénomène de propulsion horizontale des eaux d'une rivière le phénomène de propulsion verticale (effet d'une pression hydraulique) des sources d'eau douce qu'on rencontre dans la mer à de grandes distances des côtes. Certes les sources de la baie de Xagua, dont j'ai parlé dans mon *Essai politique sur l'île de Cuba*, et celles qui se trouvent près de l'île Navaza, et qui sont chaudes (OVIEDO, *Hist. gen. y nat. de las Ind.* lib. VI, c. 12, éd. 1535, fol. 70, b.), ne sont dues ni à des rivières ni à l'eau de pluie, mais aux causes que M. Arago a si bien indiquées dans son mémoire sur les puits artésiens. (*Bibl. de Genève*, déc. 1836, p. 380.)

¹ *Cor. braz.* t. I, p. 34, 38 et 38-40.

² Il fallait dire par 1° 42' de latitude N.

l'eau de la mer a été trouvée douce et potable.» Ces incertitudes disparaissent en lisant avec attention, dans le *procès du fisc*, la *septième question* relative à la découverte de la *Punta de Santa Cruz*¹ ou du *Cap S. Augustin*. Pinzon et les autres témoins disent de la manière la plus explicite que le cap auquel on a d'abord donné les noms de *Consolacion* et de *Rostro Hermoso*, est situé dans la partie du Nouveau Monde qui (selon la ligne de démarcation) appartient au Portugal, que c'est le cap qu'on appelle aujourd'hui de *S. Augustin* : ils affirment aussi² que la mer douce n'a

¹ C'est ce *Caput Sanctæ Crucis* que je trouve sur la mappemonde du Ptolémée de 1508 et la *Tabula Terræ novæ* du Ptolémée de 1513. (Pl. 37 et 39 de mon Atlas). La première de ces cartes est très informe et donne au cap la latitude australe de $4^{\circ} \frac{1}{2}$; mais dans le Ptolémée de 1513, édition de Strasbourg, le Cap de Santa Cruz est déjà placé par les 8° de latitude.

² Je ne citerai que trois témoignages : « Pinzon declaró que sabe que es verdad que descubrió (el mismo) desde el *Cabo de la Consolacion* que es en la parte de *Portugale'* agora se llama *Cabo de San Augustin* e que luego corriendo al occidente la cuarta del nurueste que asi se corre la tierra ; e' que descubrió e halló la mar dulce. — Anton Hernandez Colmenero, vecino de Huelva, declaró que Vicente Yañez despues de tomada

été trouvée par Pinzon que lorsque l'expédition, en quittant le cap, a gouverné au nord—

la possession del Cabo (haziendo mojones de tierra; cortando muchos ramos de arboles, bebiendo aguas y poniendo cruces) fu descubriendo por la costa, de la dicha terra adelante por la via del *nordeste* (N. O!), hallaron un rio que entraba en la mar 30 leguas et *agua dulce* — Manuel de Valdovinos, vecino de Lepe, dijo que sabe e' vido que Vicente Yañez Pinzon descubrió partiendo de Cabo Verde al sur sudueste e' que fallaron tierra á 500 leguas a la cual tierra no avia llegado ningun navio e' alli puso el dicho Vicente Yañez por nombre *Rostro Hermoso que agora diz que se llama Santa Cruz e' San Augustin e' de alli* corrieron al *norueste*, fallando en el camino un rio grande anegado al cual pusieron por nombre *Paricura*, donde fallaron en la mar que salia del rio el *agua dulce* mas de 30 leguas. » NAV. t. III, p. 547, 548 et 552. Ces témoignages sont tous des années 1513 et 1515, lorsque les événements étaient très récents : le nom de Rio Maragnon pour Paricura ne se trouve que dans les témoignages de la même époque en faveur de Diego de Lepe. Même sans ces témoignages si explicites qui sont confirmés par ceux de Pierre Martyr d'Anghiera et de Gomara, on concevrait plus facilement, à cause de la configuration convexe de côtes, que le Cap S. Augustin ait pu être confondu avec le Cap S. Roque, qui est de 2° 54' plus au nord qu'avec le cap Nord (*Cabo do Norte*) de la Guyane portugaise. Des quatre noms donnés successivement au Cap S. Augustin, ceux de *Santa Maria de la Consolación*

cuest et atteint la bouche de la grande rivière *Paricura* (la rivière des Amazones). Il y a

cion et de *Rastro Hermosa* sont les plus anciens et d'origine espagnole. M. Navarrete (t. III, p. 23) attribue ce dernier nom à Lepe. C'est peut-être par oubli que le témoin Valdovinos, que je viens de citer, l'attribue à Pinzon, qui lui-même ne parle que du Cabo de la Consolacion. Gomara dit (fol. XLIX), et sans doute aussi par erreur, que c'est Vespuce « *que nombró este Cabo de San Augustin.* » Le nom se trouve en effet dans le récit du troisième voyage de Vespuce, selon la lettre au roi René (NAV. t. III, p. 275), comme synonyme de Cabo S. Vicente (t. III, p. 272), mais Vespuce ne dit pas qu'il l'ait nommé ainsi. Ce sont là des observations bien minutieuses en apparence : mais la nomenclature et la synonymie géographiques ne sont pas sans importance pour l'histoire des découvertes. Par une erreur assez commune aux cartes du 16^e siècle, le nom de Cap S. Augustin était inscrit au point où la côte de l'Amérique méridionale, après avoir été dirigée depuis les bouches de l'Orénoque jusque dans l'hémisphère austral du N. O. au S. E. change subitement de direction et incline au sud. C'est ainsi que dans la carte du Brésil (*Amerika* oder *Brasilien*) qu'on trouve ajoutée à l'édition originale allemande du Voyage de Hans Staden de Homberg (voyage que M. Ternaux a récemment traduit en français), on voit le Cap S. Augustin occuper la place du Cap S. Roque. Voyez *Warhaftig Historia und Beschreibung eyner Landschaft der Wil-*

plus encore. La carte de Juan de la Cosa (Pl. 33 de mon Atlas) a été dessinée dans le port de Sainte Marie en 1500 ; elle ne présente rien que l'on puisse attribuer à la découverte de Cabral par les 16° et 17° de latitude australe et au cap qui, par sa latitude, désigne la place du Cap S. Augustin, on lit en toutes lettres : *Este Cabo se descubrio en año de mil y IIIIXCIX por Castilla, sgendo descubridor Vicentiañs*, c'est-à-dire : Ce cap a été découvert en 1499 pour la Castille, étant l'inventeur Vicente Añez. La projection de la carte rend la latitude incertaine : en se fondant sur la distance de l'équateur au tropique du Cancer, elle serait de plus de 9° vers le sud. Dans les témoignages que je viens de rapporter tout est conforme à l'état des côtes. Ce que le père Cazal ôte à la gloire de Pinzon il l'ajoute à celle de Gaspar de Lemos, que Cabral envoya porter à Lisbonne la nouvelle de sa découverte du *Porto Seguro*. « Je ne connais, dit-il¹, aucun document qui atteste la découverte de Lemos, mais elle est plus que

den, Nacketen, Grimmigen Menschenfressre in der Newen-Welt, Marpurg, 1557, in fine.

¹ *Cor. braz.* t. I, p. 38, et t. II, p. 168.

probable par la route que le navigateur doit avoir prise, favorisé qu'il était par les courans jusqu'au Cap S. Roque. » Cette observation est judicieuse; la découverte du Cap S. Augustin est sans doute plus aisée à faire en venant par le sud : cependant la probabilité que Lemos ait vu le même cap n'ôte rien à la certitude des documens historiques et de la carte de Juan de la Cosa, qui déposent en faveur de Vicente Yañez Pinzon. Les prétentions de ce célèbre navigateur me paraissent fondées; elles l'ont paru également à M. Navarrete, à qui nous devons la connaissance de tant de faits nouveaux relatifs au procès du fisc.

Après avoir éclairci les rapports de temps et de lieu entre les découvertes de Pinzon et de Cabral, je dois aborder la question de l'existence du troisième voyage d'Améric Vespuce. Les opinions les plus contradictoires ont été énoncées à ce sujet par des écrivains modernes. Le père Manoel Ayres de Casal¹ regarde comme extrêmement probable que le voyageur florentin n'a jamais touché les côtes du Brésil. Le spirituel auteur de l'histoire de

¹ L. c. t. I, p. 41.

ce pays, M. Southey ¹, ne doute au contraire aucunement que Vespuce n'ait été appelé en Portugal pour prendre le commandement de trois navires. « S'il a usurpé, dit-il, sur la gloire de Colomb, parce que son nom a été attaché au Nouveau Monde, il a été bien près de devancer les travaux de Magellan. On dirait que l'intempérie des saisons l'ait seule empêché d'atteindre la Mer du Sud avant que Balboa l'ait vue. » M. Navarrete, qui traite Vespuce presque avec autant de sévérité que le père Casal, puisqu'il attribue à une fraude intentionnelle du navigateur, ce que je pense être l'effet du désordre de la rédaction et des gloses ajoutées par d'ignorans ou zélés commentateurs, M. Navarrete n'hésite pas à dire : « Les documens conservés dans les archives de Simancas et de Séville nous font suivre Améric Vespuce sans interruption depuis 1505 jusqu'en 1512, qui est l'année de son décès. Ce n'est donc que de 1500 à la fin de 1504 qu'il peut avoir résidé en Portugal et navigué pour les Portugais. » Après avoir fait connaître à ce sujet les témoignages importants de

¹ *Hist. of Brazil.* t. I, p. 14 et 18.

Sébastien Cabot, du Nuño Garcia et de Juan Vespuce, neveu d'Améric, témoignages què Muñoz a découverts dans les pièces relatives à la consultation de 1515 sur la position de la *ligne de démarcation*, le prudent et impartial auteur de la *Colección de Viages Españoles*, ajoute ce qui suit : « On peut conclure de ces documens trouvés dans les archives de la *Casa de Contratacion* de Séville qu'Améric Vespuce *a navigué sur les côtes du Brésil*, qu'il ¹ *a vu le cap S. Augustin, et fixé sa latitude à 8° sud*, voyageant probablement comme individu subalterne de l'équipage d'une de ces expéditions portugaises qui furent expédiées de Lisbonne dans le dessein de reconnaître ou de peupler les pays récemment découverts. Le Brésil avait été vu pour la première fois en janvier et en avril de l'année 1500, par Vincente Yañez Pinzón, Diego de Lepe, Alonzo Velez de Mendoza et Pedro Alvarez Cabral : Gama naviguant dans l'Inde autour de l'extrémité de l'Afrique, était de retour à Lisbonne depuis le 10 juillet 1499 : par conséquent Ves-

¹ *Intra jactam lineam (Alexandri sexti), licet negent nonnulli, cadit ejus terræ cuspis, Sancti Augustini caput appellata.* (ANGH. Ocean. Dec. II, lib. VIII, p. 186.)

puce ne peut être cité pour avoir découvert ces terres (australes du Nouveau Monde) et pénétré le premier dans les mers (au-delà du tropique du Capricorne)¹. »

Je souscris entièrement à cette opinion de M. Navarrete, mais je crois pouvoir la fortifier par des argumens tirés 1° des témoignages de Francisco Lopez de Gomara et d'Antonio Galvam, deux historiens nés au commencement du 16^e siècle; 2° du journal d'un pilote de Cabral, conservé par Ramusio; 3° de la concordance entière que l'on trouve entre la lettre que Vespuce écrivit pendant sa relâche au Cap Vert, et la lettre qu'adressa le roi Emanuel, le 29 juillet 1501, au roi Ferdinand le Catholique, en lui exposant les principaux événemens de l'expédition de Cabral.

Gomara et Galvam sont nés quelques années avant la mort de Vespuce. Par leurs rapports avec des contemporains plus avancés en âge, ils pouvaient avoir des souvenirs très frais des événemens que nous discutons. Gomara dit « qu'Amerigo Vespucio, Florentin, était envoyé par le roi Emanuel de Portugal,

¹ Nav. t. III, p. 318 et 320.

sur les côtes du Cap S. Augustin¹, l'année 1501, avec trois caravelles, pour chercher sur ces côtes un détroit par lequel on pourrait aller aux Iles Moluques (a las Malucas). » On peut objecter que Gomara n'écrit qu'en copiant le récit du Florentin, mais deux Portugais, le pilote de Cabral et Antonio Galvam, qui ne connaissaient pas le nom de Vespuce, puisqu'il n'a jamais commandé ni prétendu l'avoir fait, disent la même chose. Nous lisons dans le tableau chronologique des découvertes (*Descubrimientos Antiguos e Modernos*) d'Antonio Galvam². « Dans la même année 1501, et dans

¹ J'ai déjà rappelé plus haut que, pendant longtemps, tout le Brésil fut regardé comme une prolongation et une dépendance du Cap S. Augustin. Anghiera dit, dans les *Ocean. Dec. III*, lib. X, p. 317 (et ce passage est écrit, selon mes recherches, en 1516) : « Sancti Augustini frontem adeo in latum distendi ad meridiem trans æquinoctium ut trigesimum amplius gradum antarctici præhenderit. »

² Antonio Galvão (Galvam) naquit à l'époque mémorable du quatrième voyage de Colomb. Après avoir joué pendant 13 ans un rôle important dans les guerres de Tidore, de Ternate et de Java, et travaillé avec ardeur à la conversion des indigènes (*DIEGO DE COUTO*, Dec. V, lib. II, cap. 2), il mourut à l'hôpital de Lisbonne, victime de l'ingratitude de son souverain, per-

le mois de mai, sont partis trois navires de Lisbonne, par ordre du roi Emanuel, pour faire des découvertes sur les côtes du Brésil :

suadé, comme dit noblement Faria de Sousa (*Asia Port.* t. I, P. IV, cap. 10, p. 359), de voir réhabiliter sa mémoire dans un avenir sur lequel n'exerceront aucun pouvoir ni *los Reyes stoxos*, ni *los Ministros malos*, ni *la fortuna ciega*, ni *las edades caducas*. L'ouvrage que je cite dans le texte a paru, selon Machadô et Antonio de Leon, pour la première fois à Lisbonne en 1563, sous le titre de *Tratado de varios e diversos caminhos, por onde nos tempos passados a pimienta et a speceria veio da India às nossas partes e assine de todos os descobrimentos antigos e modernos que são feitos até à era de 1550 com os nomes particulares das pessoas que os fizeão em que tempos e suas alturas*. La traduction anglaise (*The discoveries of the world from their first origin into the year 1555 by Antony Galvano, Governor of Ternate, published by Richard Hakluyt*) se trouve dans *Collection of voyages and Travels compiled from the Library of the late Earl of Oxford*, vol. VIII (1748), p. 375. Hakluyt dit, dans sa dédicace à Sir Robert Cecil, qu'il n'a pas fait la traduction lui-même, mais qu'il l'a reçue d'un *honest and wel affected merchant*. Galvam, sur son lit de mort, avait confié le manuscrit du Tableau des Découvertes à François de Sousa Tavarés, qui l'a publié et dédié au duc d'Aveiro. Galvam place le voyage des trois caravelles, qui est identique avec le troisième voyage de Vespuce, immédiatement après l'expédition de Jean de Nova, le Gallego.

ils passèrent à la vue des Îles Canaries pour toucher au Cap Vert, à la ville de *Bezequiche*, où ils prirent des vivres. De là, ils passèrent la ligne équinoxiale vers le sud, et reconnurent la terre du Brésil par les 5° de latitude (australe) : ils longèrent la côte à peu près jusqu'à 32° de latitude, selon leur calcul. Au mois d'avril ils résolurent de mettre la proue au nord, parce qu'alors il faisait très froid et un temps orageux dans ces parages. Ils ont été 15 mois dans ce voyage, et ils sont revenus au commencement de septembre 1502. » Tout est conforme au récit de Vespuce, les dates de l'arrivée et du départ, le nombre des vaisseaux, la vue des Canaries, la relâche à Beseneghe ou Bisechicca, que Galvam nomme Bezequiche (voyez plus haut (A, 3), et l'attérage par 5° sud (A, 4). Si Galvam copiait les lettres de Vespuce à Soderini ou à Médicis, pourquoi aurait-il, comme le pilote de Cabral, omis le nom du navigateur florentin ; pourquoi aurait-il placé la limite australe des découvertes de l'expédition par les 32° de latitude sud, quand les lettres donnent 50° ou 52° (A, 7) ? Le froid auquel personne ne pouvait résister, selon Vespuce (A, 8), s'ac-

corde d'ailleurs bien mal avec un parallèle qui est de deux degrés plus méridional que les parallèles de Buenos-Ayres et du Cap de Bonne-Espérance.

Le témoignage du pilote portugais de l'expédition de Cabral est tout aussi précis et plus remarquable encore, parce qu'il est tiré d'un simple journal de route. Il se termine par ces mots¹ : « Nous arrivâmes (en partant de Mozambique) au Cap de Bonne-Espérance le jour des Pâques fleuries, et lorsque nous relâchâmes à *Beseneghe*, au *Cap Vert*, nous y rencontrâmes trois navires, que notre roi de Portugal envoyait pour découvrir (examiner) la nouvelle terre que nous avions trouvée en allant à *Calicut*. Nous eûmes aussi des nouvelles d'un vaisseau que nous perdîmes de vue dans ce voyage. Ce vaisseau alla à l'entrée du détroit de Mecca, et dans une ville où l'on enleva tout l'équipage, de sorte que six hommes seuls revinrent, ne buvant que de l'eau de pluie quand il en tomba sur le pont. Nous continuâmes (ensemble) notre route et jetâmes l'ancre dans le port de Lisbonne, à la

¹ RAMUSIO, t. I, p. 127, E.

fin de juillet'. » Ce témoignage s'accorde parfaitement avec la rencontre des vaisseaux de

' On n'a pas fait attention à la confusion des dates qui ont rapport au retour de l'expédition de Cabral. Il faut commencer à éclaircir ce point avant d'aller plus loin. Le Cap de Bonne-Espérance fut doublé par l'expédition, d'après le pilote que je viens de citer dans le texte, le jour de *Pasqua fiorita*, dimanche des Rameaux, qui correspond, en 1501, au 4 avril. Barros et l'auteur de l'*Asia Portuguesa* ne donnent aucune date. La chronique de Damian de Goex (Partie I, cap. LX, t. I, p. 81) porte : « *Pedralvarez dobrou o cabo a os 22 do mes de Maio, dia do Spiritu Sancto.* » Il y a double erreur : le 22 mai n'était pas un dimanche, et le *dia do Spiritu Sancto*, la Pentecôte, correspond au 30 mai. La date indiquée dans le journal du pilote, celle du 4 avril, est plus probable, car l'expédition de Cabral fut vue par Vespuce dans les premiers jours du mois de juin à Beseneghe, selon sa lettre à Médicis datée du Cap Vert, le 4 juin 1501. En effet, Vespuce, après 67 jours de navigation (A, 4) du Cap Vert aux côtes du Brésil, atterrit à celles-ci le 17 août par les 5° de latitude australe. Son départ du Cap Vert avait donc eu lieu le 11 juin : il dit y avoir séjourné 11 jours, ce qui s'accorde très bien avec la lettre à Médicis du 4 juin, écrite au Cap, et avec le départ de Lisbonne le 10 ou 13 de mai. L'époque de ce dernier départ est encore confirmée par la lettre écrite au Cap Vert (B, 1), où il est dit : « La dernière lettre que je vous ai adressée de Lisbonne était du 8 mai, écrite au moment de partir pour l'expédition

Cabral dont parle Vespuce (B, 2); il s'accorde et pour l'époque (commencement de juin 1501)

dans laquelle je me trouve engagé à présent depuis le 13 mai. » J'ai quelque doute sur une date moins importante pour le genre de discussion qui nous occupe, sur celle du retour de l'expédition de Cabral à Lisbonne, indiquée par le pilote et par Goes à la fin de juillet. Cette date est en contradiction directe avec la lettre du roi Emanuel à Ferdinand le Catholique, du 29 juillet 1501, et avec la lettre de Lorenzo Cretico, ambassadeur de Venise en Portugal, du 27 juin 1501. Le roi demande excuse à ses *Señores Padre y Madre* (il était gendre d'Isabelle) d'avoir tardé si long-temps à leur donner des nouvelles de l'arrivée de Cabral; il a voulu attendre l'arrivée de deux autres navires de Zofala..... Lorenzo Cretico mande à la *Signoria* de Venise l'arrivée de l'expédition dans le Tage le jour de la *St-Jean*; il retrace les événemens principaux, la découverte du Brésil (*telluris quam appellarunt Psittacorum propter alites incredibilis proceritatis ut pote qui brachium et dimidium longitudine excedant*), les aventures dans l'Inde et la perte de sept vaisseaux. La *relation* de Cretico a paru d'abord dans le *Mondo Novo* de Vincenzo, puis dans l'*Itin. Port.* fol. LXXV, b, dans RUCHAMER, cap. CXXV, et dans GRYNÆUS, ed. Basil. 1532, p. 130. (Comparez aussi FOSCARINI, *Della Letteratura Veneziana*, p. 424, n° 286, et p. 426, n° 295 et 296, et la *Collection des notices relatives à l'histoire et la géographie des nations commerçantes*, publiée par l'Académie royale de Lisbonne, 1812, en portugais,

et pour la circonstance particulière de l'arrivée de Pero Diaz, dont on croyait le vaisseau perdu. Le pilote ne nomme pas plus Vespuce que celui-ci ne nomme Cabral. Aussi Vespuce ne commandait-il pas les trois vaisseaux, et le pilote n'indique la rencontre qu'en peu de mots. Vespuce, de son côté, fait tout l'historique de l'expédition de Cabral; il le fait d'une manière très précise. Il a paru étrange qu'il ne mentionne pas le nom du chef; mais cet oubli se retrouve dans la longue relation des

p. 132.) Les dates de la lettre du roi Emanuel et de la dépêche de Lorenzo Creticos'expliquent assez bien en fixant avec Barros (Dec. I, lib. V, cap. 9, t. I, p. 462) et avec l'ambassadeur même, le retour de Cabral au 23 ou 24 juin 1501. Si l'expédition a quitté le Cap Vert vers le 5 juin, comme la lettre de Vespuce peut le faire supposer, elle a eu, malgré les courans qui, dans cette navigation, portent au sud et au sud-sud-est, suffisamment de temps pour arriver à Lisbonne 47 jours avant l'époque indiquée par Damian de Goes. Il est difficile de deviner quel est le genre de mécontentement patriotique éprouvé par Barros à la lecture du *Novus Orbis* de Grynæus. Il dit, parlant des relations de l'Inde, rédigées en Italie par deux chrétiens arméniens de Cranganor, que dans *hum volume latino intitulado Novus Orbis andam algunas das nossas navegações, escritas não como ellas merecem e o caso passon.* (T. I, p. 446.)

mêmes faits que renferme la *relatione* de l'ambassadeur Lorenzo Cretico, en date du 27 juin 1501. Cette dépêche présente un seul nom propre, et ce nom est le moins important sous le rapport historique, celui du Florentin Bartholomé (Marchioni), dont j'ai parlé plus haut¹. Des réticences de ce genre sont accidentelles; s'il y avait eu un dessein de fraude, on aurait sans doute ajouté le nom de Vespuce dans le journal du pilote.

Le vaisseau qu'on avait perdu de vue et qui a rejoint l'expédition de Cabral au Cap Vert, après avoir été à l'entrée *dello Stretto della Mecca*², comme dit le *pilote*, est le vaisseau de Pero Diaz, frère du célèbre navigateur Bartholomé Diaz³, qui périt dans l'horrible

¹ Page 50, note 2.

² Nous voyons par le voyage d'Odoardo Barbosa (RAM. t. I, p. 292, a) que ce nom désignait alors l'entrée de la Mer Rouge.

³ Voyez t. I, p. 296. La grande comète que l'on assure n'avoir eu « aucun mouvement apparent pendant 8 jours, et qui cessa tout d'un coup d'être visible le 22 mai (?), » fut regardée par l'équipage de Cabral comme le présage de la tempête dans laquelle périrent quatre vaisseaux. La queue de la comète, que le peuple en Italie appelait le *Seigneur Astone* (la grande *asta*,

tempête du 23 mai 1500, dans la proximité du Cap de Bonne-Espérance. Cette rencontre est signalée dans tous les historiens du temps¹. Pero Diaz, éloigné de Cabral pendant la tempête, ne put le retrouver et fit voile vers le Cap Guardafu, ou, comme dit Damian de Goes, vers Magadaxo et « le détroit d'Arabie. » Après bien des désastres, il rejoignit l'expédition au Cap Vert. C'est cette conjoncture remarquable dont Vespuce fait clairement mention dans sa lettre à Médicis, du 4 juin 1501. Il ne nomme Pero Diaz pas plus que ne le fait le pilote de Cabral, mais il décrit l'aventure du vaisseau de l'expédition qui s'est égaré à l'entrée de la Mer Rouge², qui arrive au Cap

lance?) était dirigée au N. N. E. (BARROS, Dec. I, lib. V, cap. 2. SOUSA, *Asia Port.* t. I, P. I, cap. 5, p. 45. Le pilote portugais, dans RAM. t. I, p. 122.) Dans le nord de l'Europe, en Lithuanie et en Russie, le *Seigneur Astone* a été vu dans les mois d'avril, mai et juin. (STANISLAI LUBIENIECII, *Hist. cometarum*, 1667, p. 313-315. PINGRÉ, *Cométographie*, t. I, p. 479.)

¹ BARROS, Dec. I, lib. V, cap. 9, t. I, p. 461. DAMIAN DE GOES, P. I, cap. 57, p. 74. *Asia Port.* t. I, p. 49.

² « Da Albarcone, écrit Vespuce, traverso lo Stretto del Mare Rosso e' vanno alla Moca, *la dove fu una nave*

Vert *oggi* (le jour même où il écrit sa lettre), et dont le retour fait espérer que les autres navires qui manquent encore arriveront aussi à bon port, *a salvamento* (B, 5 et 8).

Si Vespuce, dans la lettre du Cap Vert, ne cite ni le nom d'Alvarez Cabral, ni celui de Pero Diaz, en revanche, il en cite un autre, qui, peu important en apparence, offre une preuve éclatante de la vérité de son récit. Vespuce raconte (B, 6) qu'il tient d'un certain Gaspard (Guasparre), trouvé par lui à bord de la flotte portugaise qui vient de l'Inde, les renseignemens qu'il donne à Médicis sur l'expédition de Cabral. Cet homme « sait *beaucoup de langues*; il a l'esprit très attentif, et a été *deux fois du Portugal à la Mer de l'Inde*; *il est venu du Caire à Malacca*, il a parcouru les royaumes de l'intérieur de l'Inde et l'île de Sumatra; il connaît l'état des chrétiens ré-

della detta frotta, che in questo punto è arrivata qui a questo cavo. — La detto armata se ne tornò in Portogallo et alla volta ch' erano restate otto navi se ne perdò una carica di molto riccheze, et le cinque per temporali se perdenno. Della capitana (?) de lquale oggi (4 di giugno) n' è capitata una qui, como di sopra dico. Credo che l'altre verranno a salvamento. Così a Dio piacchia. »
(BALDELLI, *Il Milione*, t. I, p. LV et LVIII.)

pandus dans ces pays, et a vu Emperlicat, où l'on conserve le corps de saint Marc¹ l'apôtre. »

¹ Il fallait dire le corps de saint Thomas. Vespuce a confondu ces noms (B, 6). Le corps du saint apôtre a son tombeau à Maïlapour (Maliapur), que les Arabes appellent pour cela Beit-tuma (MARCO POLO de Marsden, p. 651, n° 1317), un peu au sud de Madras. L'apôtre, lors de son enterrement, ne voulut absolument pas souffrir qu'on couvrit de terre son bras droit, « *Se gli coprivono tutto il corpo, il giorno seguente ritrovano il braccio fuori e così lo lasciarono stare* » (ONORATO BARBOSA, chez RAM. t. I, p. 315.) L'apôtre ne retira prudemment le bras que lorsque des chrétiens, *venant de la Chine*, voulurent le briser pour l'emporter comme relique. Du temps de Vasco de Gama, et même déjà à la fin du 13^e siècle, les chrétiens de S. Thomas s'étendaient depuis la côte de *Malabar* (Melibar) jusqu'au *Mabar* (Maabar) qui, comme l'observe très bien M. Silvestre de Sacy, désigne la côte sud-est de la Péninsule, celle de Tanjore, partie de Carnatic. Mais qu'est-ce que ce *royaume de Perlicat*, et cette ville d'*Enparlicat* où Gaspard place la tombe de l'apôtre, quoiqu'il ait été lui-même à Maïlapour? Nous trouvons, à 6 lieues au nord de Madras, *Pulicat*, le *Paleacata* de l'ancien royaume de Narsinga que Barbosa décrit comme une ville jadis très commerçante. C'est de *Paleacata* que Vespuce aura fait *Perlicat*. (Voyez plus haut B, 6.) Cette supposition gagne de la probabilité lorsqu'on lit dans l'*Asia Portuguesa* (t. I,

Je puis dire qui est ce Gaspard et prouver, par les témoignages de deux grands historiens portugais, combien la plupart des indications que donne Vespuce sont exactes. Lorsque Vasco de Gama, à son retour en Europe, s'arrêta, en décembre 1498, à la petite île *Anjediva* (Ankediva, au sud du Cap Rama, près de l'extrémité septentrionale de la côte de

P. III, c. 7) que c'est de *Paleacate* qu'un Arménien conduisit, en 1518, les Portugais, pour la première fois, à la tombe du saint apôtre, près de Meliapour, et que Duarte de Meneses fonda la « *ciudad de San Thome colonia Portuguesa en el puerto de Paleacate que dista 7 leguas de las ruinas de la antiquissima Meliapor.* » La distance est assez exacte, mais l'endroit qui porte aujourd'hui le nom de S. Thomas, loin d'être placé au nord, est à 3 ou 4 milles de distance *au sud* de Madras, comme Sousa en convient lui-même (t. I, p. 81). Quelle est la grande rivière de *Perlicat* ou plutôt d'*Enparlicat* sur laquelle Gaspard place la ville de *Markin*? Il n'existe de grande rivière qu'à 1° au sud de *Pulicat* (*Paleacate*). C'est le fleuve Palaur près duquel se trouve le fameux monument des *sept Pagodes*, *Mahamalaipour* ou *Mahamaliapour* dont le nom a pu facilement se confondre avec la colline de *Maliapour* (Maïlapour), sur laquelle est construite la chapelle de S. Thomas. Cette tombe est, selon l'évêque Héber, encore aujourd'hui un objet de pèlerinage.

Canara), le *sabayo* ou raja, usurpateur morisque de Goa, traita avec Gama, par l'entremise d'un juif qui savait un peu l'italien et qu'on prit pour un espion. Le juif fut mis à la question¹, ce qui, à ce que l'on assure, lui donna soudainement envie de se ranger du parti des Portugais et d'embrasser le christianisme. Baptisé, il reçut le nom de *Gaspar da Gama*, en réminiscence de celui qui l'avait fait appliquer à la torture. Selon son récit, il descendait d'une famille de juifs polonais de Posen, qui s'était enfuie de Pologne en Palestine et de là en Egypte, lorsqu'en 1456 (donc sous le roi Casimir III) les juifs avaient essuyé une cruelle persécution. Gaspard était né à Alexandrie² d'où il avait passé, par la Mer Rouge, dans l'Inde. Gama se servit de cet homme expérimenté et intelligent, sur la côte orientale d'Afrique, surtout à Mélinde en février 1499, et le conduisit à Lisbonne. Gaspard avait été deux fois du Portugal

¹ « Vasquo de Gama suspeitando que era espia, o mandou prender e metter a tormento : o tormento lhe fez confessar que era judeu do Regno de Polonia da cidade de Posna. » GOES, P. I, cap. 44.

² BARROS, D. I, lib. IV, cap. 11, t. I, p. 366-368.

dans l'Inde, comme le dit Vespuce, car en 1500 il accompagna de nouveau l'expédition de Cabral en qualité d'interprète. Nous voyons qu'on se servit de Gaspard et d'un interprète arabe, Gonzalo Madeira, natif de Tanger, d'abord à l'arrivée à Calicut et plus tard à Cochim. Il paraît souvent sous le simple nom de l'interprète (*lingua*) *Gaspard da India*; mais les mêmes faits rapportés par Barros et Damian de Goes établissent, sans le moindre doute¹, que *Gaspard de l'Inde* est ce même juif polonais ou égyptien que Vasco de Gama s'était attaché dans sa relâche à l'île Anjediva. Le roi Emanuel en faisait beaucoup de cas et aimait à se servir de lui, le nommant *cavalleiro de sua casa*². D'après les renseignemens que je donne sur ce personnage, il n'est pas surprenant que Vespuce le regardât comme très capable de lui communiquer des notions sur l'Inde. Aussi Lorenzo Cretico, dans une

¹ Comparez, par exemple, la négociation d'Aires Correa et Afonso Furtado, dans Barros (D. I, lib. V, cap. 4, t. I, p. 410) et dans Goes (P. I, cap. 58, p. 76). Gaspar da India et Gaspar da Gama désignent le même interprète.

² Goes, p. 55.

lettre à la Signoria de Venise citée plus haut, dit¹ que Cabral s'introduisit chez le roi de Cochim *duce judæo qui fidem Christi induerat*.

Il me reste à examiner plus à fond quelques autres parties du récit de Vespuce, pour éloigner jusqu'au moindre doute qui pourrait en faire suspecter la vérité. Les chiffres² mêlés à

¹ GRYNÆUS, p. 134.

² Vespuce, par exemple, indique comme époque du départ de Cabral de l'embouchure du Tage « un jour d'avril 1499 » : c'était le 9 mars 1500. La traversée du Cap Vert au Brésil qu'il fixe à 20 jours, doit avoir été de 8 à 10 jours plus longue, car Cabral se trouvait, d'après le récit de Vaz de Caminha, le 22 mars au Cap Vert. Damian de Goes prétend qu'il ne s'y arrêta que deux jours, et cependant la première vue de terre du Brésil ne se présenta que le 22 et non le 13 avril. Quant au nombre des navires que l'expédition de Cabral a perdus progressivement, les historiens portugais ne sont pas plus d'accord entre eux qu'avec le récit de Vespuce. Celui-ci, comme le roi Emanuel dans sa lettre à Ferdinand le Catholique, comme Barros, Goes et Ruchamer, donne à la grande flotte de Cabral, lors de son départ de Lisbonne, treize vaisseaux; *l'Itinerarium Portugallensium* et Grynæus parlent de quatorze; le pilote dont Ramusio nous a conservé le texte, s'arrête à douze. Or la flotte perdit successivement, en avançant vers l'Inde, sept navires, savoir : celui de Luis Pires près du Cap Vert, retournant au Tage; celui de

ce récit sont quelquefois inexacts, ce qui ne doit pas surprendre, même dans la supposi-

Gaspar de Lemos, envoyé du Brésil en Europe; les quatre sombrés pendant la tempête, et enfin celui de Pero Diaz, voguant vers l'entrée de la Mer Rouge. Si le nombre primitif avait été treize, il ne devait rester à Cabral, en arrivant à Sofala le 16 juillet, que six vaisseaux, et c'est ce nombre qui se trouve en effet indiqué dans Barros (t. I, p. 395) et Sousa (t. I, p. 45). Damian de Goes (*Chron.* p. 74) et le pilote de Cabral (RAM. t. I, p. 122) en comptent sept faisant route vers Sofala, parce qu'ils comprennent Pero Diaz dans ce nombre. Vespuce dit (*Milione*, t. I, p. LVIII) « *ch'erano restate otto navi* », en oubliant Luis Pires et Lemos et en évaluant à cinq la perte dans la tempête, de sorte qu'il devait en rester à Cabral 13 moins 5. Vaz de Caminha nomme le capitaine qui s'éloignait de la flotte au Cap Vert, Vasco d'Atayde, au lieu de Luis Pires; mais ce Vasco d'Atayde (ou de Taide) périt le 22 mai près du Cap de Bonne-Espérance. Au retour de l'Inde le 12 février 1501, Sancho de Tovar (Toar), compagnon de Cabral, perdit son navire sur un banc près des côtes de Melinde (*Chron.* p. 81). Il ne restait, dit le pilote de Cabral, que quatre navires, ce qui est impossible, s'il en était arrivé six à Sofala. Au nord du Cap Corrientes, dans le canal de Mozambique, Pero de Taydes s'était éloigné de la flotte (BARROS, t. I, p. 462; RAMUSIO, t. I, p. 127). « *Restammo dunche en tre navi al Capo du Buona Speranza* », ajoute le pilote : Vespuce

tion que le texte dont le comte Baldelli a publié la copie soit entièrement correct, puisque le narrateur a dû recueillir ses notions de la bouche de marins qui naviguaient depuis plus de quinze mois. Le fond des événemens est conforme à ce que nous apprennent et les historiens portugais et la lettre du roi Emanuel. Vespuce reconnaît d'abord par la position des lieux, c'est-à-dire par la contiguïté

ne trouva en effet au Cap Vert que deux navires, et le troisième, celui de Pero Diaz, arriva le jour où il écrivit la lettre à Médicis. Lorsque le pilote dit que de toute la flotte qui était allée à Calicut, il ne revint que six navires, et *che tutte l'altre navi si perdettero*, il paraît confondre dans cette complication de chiffres les navires sombrés et égarés. Selon mes recherches, les naufrages n'ont enlevé que 5 bâtimens : Luis Pires et Gaspar de Lemos étaient arrivés à Lisbonne dès l'été de 1500, avant que Cabral eût reconnu les côtes de Melinde. Le retour de Cabral et de Pero Diaz s'opéra avec 3 navires. Pero de Tayde qui s'était égaré au retour, et Sancho de Tovar, envoyé à Sofala dans un très petit bâtiment, après le naufrage dont il se sauva, arrivèrent après Cabral. (Carta del Rey Don Manuel, chez Nav., t. III, p. 95.) Il en manque donc, si la flotte a été primitivement composée de treize bâtimens, un seul dans l'indication de ceux qui ont sombré ou qui sont revenus après le retour de Cabral.

des terres et par les mœurs des habitans, que la flotte de Cabral a été sur cette même côte qui avait été vue par lui dans le second voyage fait « pour le *Re di castella* ; » il ajoute que c'est la côte dont il a déjà parlé (à Médicis) dans une lettre antérieure¹, *per altra mia vi scrissi della medesima terra*. Vespùce ne rappelle pas que Cabral donne au pays qu'il a découvert le nom de *Vera* ou *Santa-Cruz* ; mais dans le journal très détaillé du pilote qui a vu planter la *grande croix* (dans la *Bahia Cabralia*), ces mots manquent aussi. Nous savons combien peu les marins se soucient des nouvelles dénominations géographiques imposées par les chefs de l'expédition ; de plus la relâche de Cabral au Brésil n'avait été que de dix à douze jours. Vespùce décrit la tempête qu'essuya la flotte entre le Brésil et le Cap de Bonne-Espérance. Il compte *cinq* navires submergés ; il n'y en eut que quatre : ceux de Bartholomé Diaz, Vasco de Taide, Simão de Pina et Aires Gomez da Silva. Le *cinquième*, qu'on crut aussi perdu pendant longtemps,

¹ Celle qui porte la date du 16 juillet 1500, et qui commence *è gran tempo che non ho scrìtto...*

était celui de Pero Diaz dont j'ai parlé plus haut : il s'égara vers la Mer Rouge, et reparut au Cap Vert le 4 juin 1500. « Les quarante-huit jours et les quarante-huit nuits » pendant lesquels l'expédition de Cabral doit avoir navigué *con grandissimo tormento*, et toujours *sans voiles*, sont du nombre de ces expressions hyperboliques que les voyageurs se permettent aisément dans le récit des souffrances qu'ils ont endurées. Barros¹ dit qu'on courut à *arvore secca* pendant vingt jours et vingt nuits. La durée entière de la traversée, depuis le Brésil jusqu'à Sofala, fut pour le moins de soixante-douze jours, du commencement de mai au 16 juillet². Après la tempête que le roi Emanuel dit avoir eu lieu *au milieu du golfe*, Vespuce suit la flotte autour du Cap de Bonne-Espérance dont il discute la longitude. Il désigne du sud au nord, sur la côte orientale d'Afrique, les endroits remarquables où Cabral relâcha. Il nomma Sofala (Zafale), « si riche

¹ D. I, lib. V, cap. 2, t. I, p. 394.

² Tous les historiens donnent cette date pour l'arrivée à Sofala ; il n'y a que le récit du pilote de Cabral qui porte, d'après le texte de Ramusio, *alli 16 di zugno*.

en or que le roi peut lever annuellement un tribut de 200,000 *miccicalli*¹ ou castillans

¹ Vasco de Gama avait eu connaissance par les Maures de la richesse des mines de Sofala : le roi de ce pays s'appelait *Benomotapa*, nom dont les géographes ont tant abusé sous la forme de *Monomotapa* (BARROS, D. I, lib. X, cap. 1, t. II, p. 372). Les courans du canal de Mosambique avaient seuls empêché Gama de toucher à Sofala (BARROS, D. I, lib. IV, cap. 3, t. II, p. 289). Le mot *miccicall* qu'emploie Vespuce est une corruption du mot arabe *mithkal*, signifiant un dinar dont $\frac{1}{20}$ font un *dirhem*. (MAKRIZI, *Poids et mesures des Musulmans*, trad. par Silvestre de Sacy, p. 33 et 35.) La nouvelle version d'Edrisi due au zèle éclairé de mon savant ami M. Amédée Jaubert, renferme parmi un grand nombre de passages qui n'avaient point encore été traduits, une notice très remarquable sur les alluvions aurifères de Sofala. « L'or qu'on trouve dans le territoire de Sofala, écrit Edrisi l'an 1154, surpasse en quantité comme en grosseur celui des autres pays, puisqu'on en rencontre des morceaux d'un ou deux *mithkal*, quelquefois même d'un *rotl* (d'après Makrizi ou plutôt d'après Abou-Obeid, du poids de 128 *dirhems*). On le fait fondre dans le désert au moyen d'un feu alimenté par de la fiente de vache, sans qu'il soit nécessaire de recourir, pour cette opération, au mercure, ainsi que la chose a lieu dans l'Afrique occidentale; car les habitans de ce dernier pays réunissent leurs fragmens d'or, les mélangent avec du mercure, mettent le mé-

d'or; » Mozambique¹ (Mesibinco), « grand comme le Caire, » où Cabral arriva le 20 juillet

lange en fusion au moyen du feu de charbon, *en sorte que le mercure s'évapore* et qu'il ne reste que le corps de l'or fondu et pur. » Les métallurgistes qui connaissent l'histoire de la chimie (voyez plus haut, p. 221) sentiront l'importance de ce passage. Voilà l'amalgamation des minerais d'or pratiquée comme un art vulgaire au douzième siècle par les nègres africains de l'ouest! (EDRISI, trad. d'Amédée Jaubert, t. I, p. 67.) Aussi dans le nord de l'Abyssinie (du Habesch) le *géographe nubien* nous montre l'amalgamation en pleine activité. « Dans la vallée d'Alaki du pays de Bodja (Boga de l'Edrisi de Hartmann, p. 48 et 78-81), on transporte les sables aurifères aux puits de Nedjibé où on les lave dans des baquets de bois pour en retirer le métal : puis *on mêle ce métal avec du mercure* et on le fait fondre. Les mines d'or de ce pays (El-Alaki) sont situées dans une plaine qui n'est point entourée de montagnes et qui est couverte de sables mouvans. » (EDRISI de Jaubert, t. I, p. 41.) D'où est venue aux Africains cette connaissance de l'emploi du mercure dans le traitement de minerais en grand? Strabon offre en 54 endroits de sa Géographie des détails sur les mines d'or du monde connu de son temps, et jamais il ne parle du traitement des sables aurifères par le mercure. Ce dernier métal retiré en grand de minerais d'Espagne dans un édifice public « inter ædes Floræ et Quirini » (VITA. VII, 9),

¹ Cette note est page 94.

1500; Quiloa, où régnait le Maure Abraham (Habrahemo); Mombaza ou Mabaza, dont le

n'était employé, du temps de Vitruve et de Pline, que pour la médecine, les couleurs, la dorure, et pour un procédé d'amalgamation employé en petit pour retirer l'or des fils d'un vieux tissu. (PLIN. XXX, 6 et 7. VITA. VII, 8. ISID. ORIG. XVI, p. 134. REITENMEIER, *Gesch. des Bergbaus der Alten*, 1785, p. 134.) Ces mêmes manuscrits plus complets d'Edrisi sur lesquels M. Jaubert a travaillé, nous font connaître l'usage des moulins à vent dans une île de la Mer de l'Inde (EDRISI, t. I, p. 93), de même que la véritable rhubarbe de la Chine, qui, par conséquent, a été connue long-temps avant le moine Minorite Rubruquis, avant Marco Polo et le négociant florentin Balducci Pegoletti. (EDRISI, t. I, p. 494, et t. III de l'*Examen critique*, p. 20.)

! La position de Mezibinco entre Sofala et Quiloa rend à peu près certain que cette ville que Vespuce compare au Caire et « où il y a un grand commerce d'aloës (de Socotora), de laque et de soieries de l'Inde, » est Mosambique, que les anciens navigateurs Thomas Lopez et Ludovico Barthezma (RAM. t. I, p. 133 et 173) nomment Monzabic et Monzambic. Vespuce aura voulu écrire *Mezimbic*, ce qui se rapproche le plus de Mozambic. Il me paraît bien remarquable qu'Edrisi même, d'après l'édition complète que nous possédons depuis peu, ne connût pas les noms de Quiloa ni de Mosambique. Il est très diffus sur les mines d'or de Sofala et l'abondance du fer, dont la fabrication, soit à

roi était mal intentionné contre Vasco de Gama; Melinde et Magadaxo (Mogodasco). C'est dans ce dernier endroit que Gama vit la première terre, lorsque, retenu par des calmes et des vents contraires, il mit quatre mois pour passer de l'île Anjediva (proprement Adyadvipa, l'île *principale*) situées au sud de Goa, aux côtes d'Afrique ²: c'est là aussi que Pero

cause de la fonte, soit comme *résultat de l'atmosphère locale*, rivalise, pour la beauté du poli, avec le fer le plus tranchant de l'Inde (trad. de M. Jaubert, t. I, p. 66): mais de Mombasa et de la montagne d'aimant d'Adjoud (l'Agerad du Sionita ou le Cap Zanguebar) à la grande rivière de Zambeze, la description de la côte est confuse. Le géographe paraît comprendre le littoral au nord de Zambeze sur lequel est situé Siouna (Sena des Portugais) sous la dénomination générale de *Sofala deheb* (auri). El Banès, « la dernière dépendance du Zendj, » et Tohnet (EPA. t. I, p. 57) me paraissent le plus rapprochés de Mosambique ou Monzabic.

¹ BARROS, D. I, lib. IV, cap. 5, t. I, p. 307-312. Cabral nomme Mombaza dans la négociation dont il chargea Aires Correa avec le roi de Melinde (t. I, p. 405), mais il n'y toucha pas.

² DANIAN DE GOES, *Chron.*, cap. 44, p. 55. L'île Anjediva à laquelle sa position donnait alors une grande importance dans le commerce des Maures, entre l'Afrique orientale et l'Inde, fut fortifiée en 1506 par ce même

Diaz¹, compagnon de Cabral, eut une fâcheuse aventure avec deux navires maures qui venaient de l'Inde (de Cambaya).

Vespuce avait sans doute aussi entendu dire à l'interprète Gaspard que, d'après les ordres du roi Emanuel, deux forçats (*degradados*) avaient été débarqués à Melinde pour aller découvrir dans l'intérieur des terres le pays du Prêtre-Jean, de ce roi d'Abyssinie (*rex pres-*

Francisco d'Almeida, fils du comte d'Abrantes qui fut destiné, en 1493, à examiner les nouvelles terres que Colomb venait de découvrir, et que, « par leur proximité des îles Azores, le roi Jean II, dans sa frayeur, crut appartenir au Portugal. » (BARROS, D. I, lib. III, cap. 11.) Sur l'expédition d'Almeida à « *Aniadiva, zu welcher alle schiff die do farenn in die Indischen meer zufugen sollen als zu einer pforten*, » voyez un opuscule de six feuillets (in-8°) extrêmement rare, publié en 1508, portant le titre de : *Geschichte kurtzlich durch die von Portugalien in India, Morenland und andern erdrich des auffgangs*, etc. Cet opuscule fait partie d'une lettre adressée au cardinal-archevêque de Porto, et publiée par Pierre Alfonse Malherio. (Bibl. royale de Dresde.)

¹ BARROS, t. I, p. 461. Edrisi n'a pas Magadaxo, mais sur ce même littoral, au nord du Rio Jubo, *Berbera* et *Brava* (Beroua) dont les noms, indubitablement indigènes, se sont conservés jusqu'à nos jours.

byter Joannes Africanus), auquel la crédulité de l'Occident commençait à attribuer tout ce qui ornait le mythe asiatique de l'Oung-Khan nestorien. Il ne manque pas de rappeler, en parlant du littoral *dove fero no scala le navi del Re di Portogallo*, que le Nil leur reste à l'ouest de même que les *terre del presto Giovanni*. Le roi Emanuel ¹ nomme ce prêtre roi des *Coavixi* (Co-Abixi), et traduit ce mot d'une manière étrange, par *ferré* (ferrado), parce que ceux qui avaient reçu le baptême étaient *marqués*. Ne serait-ce pas roi des *Abixi*² ou *Abeji*, c'est-à-dire des Habeshis ou Abyssins?

Le fait rapporté par Vespuce (B, 7) de la prise d'un navire chargé d'*éléphants* et de *riz*, *per far piacere a petizione del Re de Caligut*, est entièrement en concordance avec les témoignages contenus dans le journal du pilote de Cabral, et avec la lettre que le roi Ema-

¹ NAV., t. III, p. 96. Voyez plus haut, B, 5, p. 39.

² Cette forme Abexi (Abeji) était très usitée. Voyez BARROS, t. I, p. 307 ; t. III, p. 38. Damian de Goes dit : *Preste Joao, Emperador da Ethiopia, Rei do Abexi*, (*Chron.* cap. 57, p. 76.)

nuel écrit peu de semaines après le retour de l'expédition. Un navire de Cochim chargé de sept éléphants, parmi lesquels il y avait *un éléphant de guerre bien dressé*, venait de Ceylan et devait, selon les avis que les négocians maures (arabes) avaient fait parvenir au *Zamorin* (en sanscrit *Samudriya Raja*, roi du littoral¹), passer devant le port de Calicut. Le Zamorin faisait semblant d'avoir un vif désir de posséder cet éléphant de guerre; il espérait surtout que Cabral, en attaquant le navire, rendrait odieux le nom des Portugais sur toute la côte très commercanté de Malabar. Il « *pria instamment (rogaba mucho)* l'amiral, écrit le roi Emanuel, de tenter une aventure à laquelle il mettait beaucoup d'intérêt, à cause de la haine que lui inspirait le roi voisin, et du mal que les habitans de Calicut (en sanscrit *Kalikodou*) recevaient journellement de ceux de Cochim. » C'était, selon l'expression de Barros, de ces *appetites de principes* auxquels il est dangereux de résister. Le navire fut pris par Pero de Ataïde, quoique défendu par un équipage de trois cents matelots,

¹ *Samudra*, la mer; *samudriya*, maritime.

comme l'affirment unanimement Vespuce et le pilote de Cabral¹. Un des éléphants fut tué dans le combat, et offrit aux Portugais un aliment qu'ils n'avaient point encore essayé. Si Vespuce ne parle que d'éléphants et de provisions de riz trouvés dans le navire, et non d'épices, comme le roi Emanuel, dans la lettre à son beau-père, la vérité paraît être de son côté, car Barros explique longuement comment Cabral fut mécontent de ne pas trouver ces épices qu'on lui avait annoncées, et sur lesquelles il comptait beaucoup². L'amiral portugais découvrit de plus que toute cette expédition de Pero de Ataide n'était qu'un artifice du Zamorin, qui avait fait avertir de l'attaque le capitaine du navire de Cochim, dans l'espoir que la résistance pourrait être funeste aux chrétiens.

Après avoir fait mention de la prise du navire aux éléphants, Vespuce ajoute : *E un altra*

¹ RAM. t. I, p. 125.

² « Pedralvares vendo, como era falso a nao leva especeria e tudo se converteo naquelles sete Elefantes, ficou muito descontente.... » BARROS, D. I, lib. V, c. 6, t. I, p. 431. NAV. t. III, p. 96. GOES, *Chron.* c. 58, p. 77. SOUSA, *Asia Port.*, t. I, p. I, c. 5, p. 47.

*volta misono in fondo dodecnavi*¹. Ces douze navires indiens coulés à fond par Cabral, nous les retrouvons encore et dans la lettre du roi Emanuel et dans l'itinéraire du *pilote*. Pedralvarex Cabral, mystifié, comme nous venons de le rappeler, par le Zamorin, s'efforça vainement d'accélérer le chargement d'épices qu'on lui avait promis de compléter dans l'espace de vingt jours. « Les marchands maures, raconte le roi Emanuel, jaloux de la protection accordée aux Portugais, excitèrent une émeute (le 16 décembre 1500) à Calicut. Aire Correa et beaucoup de chrétiens furent assassinés, et Cabral, quoique malade, prit le parti de faire brûler, avant de mettre à la voile, *dix* navires maures dans le port, et, quelques jours plus tard, deux autres navires dans la traversée de Calicut à Panderame (ou Fandarene) et à Cochinchin². »

¹ Toujours d'après le texte de Pier Voglienti, dans la bibliothèque Riccardienne. BALDELLI, t. I, p. LVIII.

² RAM. t. I, p. 126, b. BARROS, D. I, lib. V, c. 7, t. I, p. 434-442. GOES, *Chron.* c. 59, p. 79. Le roi Emanuel dit : *Tomo le (Cabral) diez naos gruesas que en el puerto estaban y mandó quemar las dichas naos en las quales estaban tres elefantes que allí murieron Des-*

Il me reste à parler de la fin de la lettre de Vespuce écrite au Cap Vert¹. « Au retour en Portugal, la flotte perdit (B, 8) un navire qui avait un riche chargement. » C'est le navire de Sancho de Tovar qui échoua sur des hauts-fonds près de Melinde, événement dont parlent tous les historiens du temps². Le pilote de Cabral dit dans son journal que le vaisseau était de deux cents tonneaux, et que le chargement était en épices de l'Inde. On brûla le vaisseau échoué après avoir sauvé avec peine

pues fizó vela de Calicut y en el camino a Fandarene (sans doute Fandaraina des *Trav. of Ibn Batuta*, p. 175) *é de Cochim halló otras dos naos de Calicut que tambien tomó é mandó quemar*. NAV. t. III, p. 98. Voilà les 12 navires détruits, dont Gaspar de Gama a parlé à Vespuce.

¹ Vespuce distingue si bien dans sa lettre (voyez plus haut, p. 36) la longitude du Cap Vert, d'où il écrit, de celle des îles du Cap Vert par rapport aux îles Canaries et au premier méridien de Ptolémée, que l'inscription de la lettre : « Dall' *Isola del Capo Verde*, » ne peut être attribuée qu'à une fausse érudition de copiste.

Lettre du roi Emanuel, dans NAV. t. III, p. 100..
RAM. t. III, p. 127, b. BARROS, D. I, lib. V, c. 9, t. I, p. 460. GOES, *Chron.* c. 60, p. 81. SOUSA, *Asia Port.*, t. I, P. I, c. 5, p. 49.

l'équipage; mais le roi de Mombaza (et ceci prouve encore l'industrielle habileté des plongeurs maures) parvint à retirer les canons dont il se servit plus tard contre les Portugais. La *porcelaine* que Vespuce indique comme faisant partie des marchandises de l'Inde rapportées par Cabral, se trouve également mentionnée dans la lettre du roi Emanuel, et d'une manière très remarquable. Après avoir dit que la flotte lui a rapporté de Mailapur, où est le corps de S. Thomas, *un peu de terre de la sépulture de l'apôtre*, il ajoute : « Les miens ont aussi entendu parler à Mailapur de grands peuples chrétiens qui vivent bien au-delà du royaume de Cochin, et viennent en pèlerinage à la *casa de santo Thomas*. Ce sont des hommes blancs (?), assez robustes et à cheveux blonds (*loros*, du latin *luridos*). Leur terre s'appelle *Malchima* : c'est de là que vient la *porcelaine*, le musc, l'ambre et le bois d'alôès, par la voie du Gange, Quant à la porcelaine, ils en ont des vases si précieux (*finos*), qu'un seul vaut là-bas plus de cent cruzades¹. » Je crois reconnaître dans la dénomination géo-

¹ Nav. t. III, p. 99.

graphique de *Malchima* dont se sert le roi Emanuel en 1501, le mot *Maha-Tschina*, la *Grande Chine*, qui a été corrompu par Rachid-Eddin en *Mâtschin* (empire des Soung), et par Marco Polo en *Mangi*, appliqué exclusivement à la Chine méridionale. Les *Tchinas* dont le nom, selon une observation curieuse d'Abel Rémusat, ne se trouve dans l'est de l'Asie que depuis le quatrième siècle avant notre ère, sont plusieurs fois nommés dans le Mahâ Bhârata. Le voyageur arabe du milieu du neuvième siècle que Renaudot nous a fait connaître, trouve¹ aussi les Chinois « beaux,

¹ Abuzeid el Hacen de Siraf, dans RENAUDOT, p. 37. Ces jugemens sur la couleur et la beauté des peuples sont singulièrement dépendans du teint et de la physionomie individuelle de celui qui décrit ses impressions. Ibn Batuta, dans la première moitié du 14^e siècle, dit « que les *Russes* sont des chrétiens extrêmement laids, à cheveux roux et à yeux bleus » (*Travels*, chap. 12, p. 80), tandis que 60 ans plus tôt Marco Polo (liv. III, chap. 46) les trouve « *bellissimi uomini*, très blancs, d'une taille élancée et à cheveux doux et longs. » Lorsqu'il s'agit de la Chine ou de la Russie, c'est-à-dire de pays d'une vaste étendue, les voyageurs ont le plus souvent décrit des hommes qui n'étaient pas de la même race. Je crois, par exemple, qu'Ibn Batuta a eu en vue des races finnoises de l'Oural, en traitant les

blancs et de belle taille. » Avec le thé il décrit aussi la *porcelaine* de la Chine, « transparente comme du verre, et faite d'une terre extrêmement blanche¹. » Le géographe de Nubie l'indique sous le nom de *ghazar chinois*, et la signale comme une marchandise transportée dans un port d'Abyssinie². Ce péleri-

Russes, comme traduit M. Lee, de *ugly and perfidions people*. Le voyageur arabe parle des *Russes des montagnes* qu'il ne peut avoir connus que dans la célèbre ville de Boulghar dont j'ai moi-même visité les ruines, et où au 10^e siècle régnait, selon Ibn Foslan, la coutume « de condamner à la pendaison (sans doute comme mesure de sûreté) les gens qui étaient le plus distingués par leurs facultés intellectuelles. » (FRAEHN, dans les *Mém. de Petersb.* 1832, p. 538.)

¹ RENAUDOT, p. 26 et 31.

² Le passage suivant est encore dû à la traduction d'Edrisi, d'après les manuscrits Asselin et ceux de la bibliothèque du roi : « Sousa, ville très célèbre de la Chine orientale, fabrique le ghazar chinois, sorte de porcelaine dont rien n'égale la bonté, et des étoffes de soie précieuses, tant à cause de la beauté de la matière que de la solidité et de l'élégance du travail. » (T. I, p. 193.) Ces mêmes manuscrits d'Edrisi n'offrent (t. I, p. 49) pour Zebid (Zabid), port du Habesh (près de Zaleg, le Zaila d'aujourd'hui? HARTM. *Afr.*, p. 87, 91, 458 et 480), que l'indication suivante : « Il y a un grand concours de marchands de l'Hedjaz et de l'Abys-

nage de chrétiens chinois venant à Mailapur au tombeau de l'apôtre saint Thomas, des

sinie dans la ville de Zebid. On en exporte diverses espèces d'aromates de l'Inde, diverses *marchandises chinoises* et autres. » Le manuscrit sur lequel le Sionita a fait sa traduction abrégée, portait au contraire (p. 24) : « Educunt Æthiopes *Vasa Sinica*. » Il est certain d'ailleurs que c'est par la Mer Rouge, ou plutôt par les anciens rapports de commerce entre Aden et l'Inde, que la porcelaine de la Chine est venue en Espagne, en Italie et aux Echelles du Levant, long-temps avant l'ambassade de Ruy Gonzalez de Clavijo envoyé vers Timour (1403), avant celle de Josafat Barbaro en Perse (1474), avant les magnifiques cadeaux que Laurent le Magnifique reçut du sultan d'Egypte, et dont le pinceau d'André del Sarto a perpétué la mémoire. Marsden et le comte Baldelli ont rappelé, dans leurs savans commentaires du *Milione* de Marco Polo, que c'est le nom de la coquille du genre *Cypræa* à dos bombé (*porcellana*, de *porcello*, en latin *porcellus*, *porcelaine* du père Trigault) qui a donné lieu à la dénomination de *porcelaine*, par laquelle les peuples occidentaux ont désigné les *Vasa Sinica*. (Marsden, p. 428, n. 833, et p. 563, n. 1116. BALDELLI, t. I, p. CXXXVIII.) Marco Polo se sert du mot *porcellane*, et pour les coquilles *karis* ou *cowries* employées comme monnaie dans l'Inde, et pour la poterie fine de la Chine; mais on n'a pas, il me semble, fait assez attention à une variante des manuscrits de Marco Polo, qui

1502. Il n'y a de différence que dans le départ qui fut antérieur de deux mois. Des négocians florentins, sans doute amis de Vespuce, avaient pris part aux frais de l'expédition; mais tous les témoignages historiques déjà cités tom. IV, p. 225, prouvent que Jean de Nova, en allant aux Grandes Indes, n'a touché à aucun point de la côte d'Amérique; il n'a pas été dans l'Océan Atlantique à l'ouest du méridien de l'île de l'Ascension¹, à laquelle, lors de la découverte, il donna le nom de l'île de la Conception. Son retour en 1502 ne l'approcha pas davantage des côtes du Brésil. Nova^a découvrit alors l'île de Sainte-Hélène, que Damian de Goes loue pour ses « *deliciosas amenidades* et la salubrité de son climat, terre que la Providence a placée (comme le roi Emanuel disait du Brésil) pour servir de lieu de repos

¹ Comme Barros indique la latitude de l'île par 8° sud, il ne reste aucun doute que c'est l'*Ascensão major* des anciennes cartes portugaises : l'*Ascensão menor* près de l'île de Martin Váz est l'île Trinidad.

^a Juan de Nova est aussi quelquefois nommé *Novoa*, comme l'observe don Manuel de Faria (*Asia Port.* t. III, p. 533). Dans l'expédition de Nova se trouvait Diogo Barbosa dont plus tard (1518) Magellan épousa la fille.

à ceux qui reviennent de l'Inde¹. » Le voyage de Nova, alors alcade de Lisbonne, ne fut donc qu'un voyage aux Indes orientales sur les traces de Gama, sans aucune destination pour la nouvelle terre de Santa ou Vera-Cruz, dont Gaspar de Lemos avait annoncé la découverte par Cabral au roi Emanuel huit mois avant le départ des vaisseaux de Nova.

L'expédition de Gonzalo Coelho, que Francisco da Cunha et l'auteur de la *Corografia Brasilica*² confondent avec le troisième voyage de Vespuce, était sans doute préparée pour

¹ GOES, *Chron.* p. 85. *Asia Port.* t. I, p. 50. BARROS, t. I, p. 477. Le capitaine Tuckey (*Marit. Geogr.* t. IV, p. 448) place la découverte de l'île Sainte-Hélène en 1501; elle eut lieu à la fin de mai 1502. Il n'y a aussi aucune probabilité que Vespuce ait vu dans son troisième voyage l'île Fernando Noronha si rapprochée de l'équateur. (TUCKER, t. IV, p. 446.) J'ai cherché vainement à quelle époque cette dernière île a été découverte. Je ne connais qu'un Fernando de Noronha qui périt dans l'expédition de Juan Pereyra en 1533 (*Asia Port.* t. III, p. 538), près du Cap de Bonne-Espérance. Mon respectable ami, M. Duperrey, pense que la terre vue par Vespuce dans une latitude très australe était la terre de la Roche ou de Duclos Guyot, qui est la Géorgie du sud de Cook. (*Hydrographie*, 1828, p. 101.)

² T. I, p. 37, 43 et 45; t. II, p. 113, où il est dit

continuer la découverte des côtes du Brésil; mais elle n'a été entreprise que *deux ans* après le départ de Vespuce pour son troisième voyage, non le 10 mai 1501, mais le 10 juin 1503, comme le dit clairement Damian de Goes. Je démontrerai bientôt que l'expédition de Gonzalo Coelho a les rapports d'analogie les plus frappants avec le quatrième voyage d'Améric Vespuce¹. Le père Cazal se trompait par conséquent, en admettant une rencontre de Cabral avec Coelho au Cap Vert. Il y a une différence d'époques de vingt-deux à vingt-trois mois entre le retour de Cabral et l'arrivée de Coelho sur les côtes d'Afrique.

Christophe Jaquez, dont le nom est célèbre dans l'histoire de la première colonisation du Brésil, est désigné dans le manuscrit² de 1587 attribué à Francisco da Cunha, comme chef de la seconde expédition que le roi Emanuel envoyait à la terre de Santa-Cruz, après les nou-

clairement que *em quinhentos e dois chagou Gonzalo Coelho a Lisboa.*

¹ Vespuce, dans le troisième voyage, se trouvait sur une flotte portugaise de trois navires; les flottes de Juan de Nova et de Gonzalo Coelho en avaient quatre et six.

² *Descrição geográfica d'America Portuguesa.*

velles rapportées par Lemos. Mais quelque incertitude qu'on puisse avoir sur ce témoignage, il est toujours certain que l'expédition de Christophe Jaquez est postérieure à l'année 1502, et n'a aucun rapport avec celle à laquelle Vespuce a été associé dans ce qu'il appelle son troisième voyage. C'est plutôt avec l'époque de l'expédition de Gonzalo Coelho que coïncide l'entreprise de Jaquez. Dans les dix-huit premières années qui ont suivi la circumnavigation du Cap de Bonne-Espérance, le roi Emanuel a envoyé 294 vaisseaux dans l'Inde et à la terre de Santa Cruz¹. Les expéditions se sont par conséquent succédé à de si petits intervalles, qu'il en est né de la confusion dans l'ordre chronologique. C'est ainsi, par exemple, qu'on a supposé deux voyages de Gonzalo Coelho en 1501 et 1503, quand Damian de Goes dit clairement qu'il n'y en a eu qu'un seul. Dans les premières années du seizième siècle, l'intérêt des historiens portugais se portait naturellement plus sur le riche commerce de l'Inde que sur les pauvres *factoreries* du Brésil, et pour surcroît de malheur,

¹ *Asia Port.* t. III, p. 559.

nombre d'ouvrages et de mémoires relatifs à ce dernier pays, tels que ceux de Gonzalo Coelho¹ même, la *Géographie universelle*, la *Provincia de Santa-Cruz* et le *Summario de Juan de Barros*, et l'*America Portugueza de Manuel de Faria*, n'ont jamais été publiés. Nous avons déjà fait sentir plus haut comment la complication de tant d'expéditions si rapprochées les unes des autres a pu tromper un des plus grands historiens espagnols. Herrera a tellement embrouillé la série des voyages d'Alonzo de Hojeda², que d'après lui on a cru

¹ Voyez les savantes recherches du vicomte de Santarem, publiées par NAVARRETE, t. III, p. 313.

² Voyez la Chronologie des expéditions, t. IV, p. 218-229, et surtout la note 2 à la page 282. Parmi les doutes qu'on a cru pouvoir élever sur la réalité des voyages de Vespuce faits aux frais du Portugal se trouve aussi l'omission du nom de Vespuce dans le bel ouvrage de Barros (*Da Asia*); mais cette omission s'étend de même sur les noms de Gonzalo Coelho et de Christovam Jaquez, qui ne sont cités ni par Barros, ni dans le grand tableau de Faria y Sousa (*Memoria de las Armadas*). Les ouvrages que je viens de nommer ne traitent que de l'Asie et de l'Afrique portugaises. Damián de Goes, qui embrasse tous les événemens de ce grand règne du roi *Emanuel l'Heureux*, enveloppe dans

pouvoir opposer un *alibi* au voyage de Vespuce sur une flotte portugaise, en supposant par erreur que Vespuce naviguait en 1501 avec le compagnon de Christophe Colomb. Si l'on ne rencontre sur tout le littoral du Brésil aucun signe monumental (*padrao* ou *marco*) de cette expédition du navigateur florentin et de cette année 1501, on peut en attribuer la cause soit à une omission dont nous ignorons le motif, soit à l'influence destructive du climat. Ces signes étaient anciennement des croix de bois; les marcos de pierre (vrais *padraos*) ne datent que de l'expédition de Diego Cam sur les côtes d'Afrique¹ et de la découverte du

un même oubli Vespuce et ce Christophe Jaquez dont des *padraos* (pierres monumentales placées comme signes de prise de possession) attestent les découvertes. Le silence de Pero de Magalhaes de Gandavo (*Historia da Provincia de Sancta Cruza que vulgarmente chamamos Brasil*) est moins frappant encore; car cet ouvrage curieux est extrêmement rare, réimprimé récemment (1837) dans l'utile *Collection de Relations et Mémoires originaux de M. Henri Ternaux*, ne mentionne, avant l'établissement des capitaineries sous le roi Jean III, que la seule expédition de Cabral.

¹ Voyez dans BARROS (Dec. I, lib. III, cap. 3, t. I, p. 171) le passage remarquable sur les *Crucis de pao*

grand fleuve Congo ou Zaire, qui long-temps fut nommé *Rio do dadrao*. Le littoral du Brésil a conservé encore sur plusieurs points (par exemple à la Barra de Cannanea, près de Punta do Padrao) quelques pierres monumentales; mais combien d'autres n'ont-ils pas disparu en Afrique et dans l'Amérique du Sud ! Aussi l'expédition de Pedro Alvarez Cabral, qui le premier crut découvrir le Brésil, ne planta pas à Porto Seguro (le 1^{er} mai 1500) un *padrao*, mais une simple croix de bois, comme le dit expressément Vaz de Caminha dans sa lettre au roi Emanuel ¹. Peut-être,

et les *padôres* qui « devaient être des pierres ayant deux fois la hauteur de l'homme, avec les armes de Portugal et des inscriptions en latin et en portugais indiquant le nom du roi qui faisait faire la découverte et celui du capitaine qui plaçait le *marco*. » Il y a loin de ces pierres monumentales dignes du grand siècle des découvertes, aux fragiles bouteilles renfermant les noms des équipages et que l'on enterre de nos jours lorsqu'on veut prendre possession d'une terre nouvellement découverte. Même les *marcos* de pierre n'ont pu résister aux inondations du grand fleuve Congo ou Zaire, et déjà Barros observe « que dans le temps des pluies l'abondance des eaux du *Rio do Padrão* (Rio Zaire) est telle qu'à 20 lieues de distance des côtes la mer est douce. »

¹ Cor. Bras. t. I, p. 27.

suivait-on ce même usage dans les expéditions auxquelles était associé Améric Vespuce dans son troisième voyage, lorsque le 17 août 1501, par les 5° de latitude australe, on prit possession de la côte *por el serenissimo rey*.

VI. LE QUATRIÈME VOYAGE DE VESPUCE
COMPARÉ AU VOYAGE DE GONZALO
COELHO.

La lettre à Médicis, qui renferme la description du troisième voyage et des constellations du ciel austral, se termine par un passage dont déjà M. Southey a reconnu toute l'importance. Vespuce annonce un vaste projet qui doit être le but de son quatrième voyage, et qui servira « à perpétuer le souvenir (glorieux) de son nom. » Déjà il croyait, d'après ses observations et d'après le calcul des distances parcourues, avoir atteint les 52° sud. Il a longé une terre que l'intensité du froid, particulièrement propre aux hautes latitudes de l'hémisphère du sud, rend inhabitable. Je ne hasarderai pas de dire quelle est cette terre. Si effectivement elle a été « longée sur une étendue de vingt lieues, » si ce n'était pas

Voyez plus haut, p. 27.

des bancs de glace accumulés qu'on a pris pour une île, on devrait supposer que l'expédition, après avoir quitté le littoral du Brésil, serait revenue, sans le savoir, poussée par les courans ou les vents, vers le Nouveau Continent, c'est-à-dire vers la côte orientale patagonique¹. Il est certain du moins que le 13 février 1502, Vespuce avait ordonné de faire route au sud-est ou au *jaloque*. N'ayant pu avancer davantage dans ce troisième voyage²,

¹ C'est probablement dans une supposition semblable que Hulsius regarde comme avéré, que, long-temps avant Solis, Vespuce, en 1501, a découvert l'embouchure du Rio de la Plata, le Fluss Argyrei. (Voyez la préface de Levinus Hulsius au *Wunderbare Schiffart welche Ulrich Schmidel von Straubing von 1534 bis 1554, in Americam oder Neuwe welt bei Brasilie gethan*. Noriberga, 1602.) La première édition de cette relation a paru à Francfort sur le Mein en 1567. Schmidel accompagnait l'expédition de Pedro de Mendoza. Voyez les éclaircissemens donnés dans la *Collection de M. Ternaux Compans*, publiée en 1837.

² Amerigo Vespucci has usurped the fame of Columbus, but how nearly had he anticipated the work of Magelhaens! The season of the year seems to have been the only thing which prevented him from reaching the South Sea before Vasco Nuñez de Balboa had seen it! He had conceived the intention. (Ici Southey cite

l'intrépide et ambitieux navigateur espérait être plus heureux dans une nouvelle tentative. « Ho in animo di nuovo andare, dit-il¹ d'après le texte Riccardien, a cercare quella parte del mondo che riguarda mezzogiorno e per mandare ad effetto un cotal pensiero già sono armate due caravelle e fornite abundantissimamente de vettovaglie. Mentre adunque io *anderò in levante*, facendo il viaggio per mezzogiorno, navigherò per ostro et giunto que sarò là io farò molte cose a gloria di Dio, a utilità della patria, e a perpetua memoria del mio nome. » Les textes latins portent : *Proficiscar in orientem, iter agens per meridiem : notho vehar vento*². C'est une manière pléo-

en latin, d'après Grynæus, la passage : *Hasit mihi cordi rursum peragrarè eam orbis partem quæ spectat meridiem...*) Vespucci was like Columbus of opinion that such a route (of reaching India by the west) was to be found and had the fine weather continued a few days longer when he was (1501-1502) on his first voyage for Emanuel, it is more than likely that the strait of Magelhaens would now have borne his name. » (SOU-THBY, t. I, p. 18 et 27.)

¹ BAND. p. 121. CANOVAI, p. 99.

² *Iun. Port.* cap. 123, p. LXXV, et GAYN. ed. 1532, p. 130.

nastique d'indiquer l'*aire du vent* ou la direction vers le sud, comme le prouvent de nombreux passages des lettres de Vespuce¹. Les traductions allemandes, surtout Ruchamer et l'opuscule de la bibliothèque de Dresde imprimé en 1505, offrent une leçon plus expressive : « Je me prépare à aller vers le levant en prenant par le sud-ouest, *Afri-*

¹ S'il était question de la direction du mouvement de l'air, du vent *arrière* qui, selon l'expression des marins, même droit en route, rien ne serait plus absurde que de dire qu'on gouverna au sud, *iter agens per meridiem*, étant poussé par un vent sud (*notho*) : mais dans les lettres de Vespuce, le *vent*, comme j'ai déjà eu occasion de le rappeler, signifie *los rumbos de viento* (les aires de vent), comptés d'après les points de la boussole, *rosa de vientos*. Pour aller des Iles du Cap Vert au Brésil, la flotte de Cabral gouverna d'abord *per il vento che si dice fra mezzodì e libeccio*, entre le sud et le sud-ouest. (BADELLI, t. I, p. LIV.) Dans le troisième voyage, Vespuce arrive des côtes d'Afrique à celles de l'Amérique méridionale *per libeccium ventum* (texte d'Hylacomylus chez NAV. t. III, p. 265); *navicammo per il libeccio*, au sud-ouest (texte de Baccio Valori chez BAND., p. 48). Pour parvenir dans la même expédition de la région des tropiques aux 52° de latitude méridionale, Vespuce navigue *per il vento scilocco*, c'est-à-dire dans la direction du sud-est. (BAND. p. 54.)

*cus*¹. » Les pensées de Vespuce, comme celles de Colomb, étaient constamment dirigées par l'espoir de trouver, sur les côtes des nouvelles terres opposées à l'Afrique, un passage qui conduirait aux riches îles du levant. Si, dans les phrases que nous venons de citer, le navigateur florentin n'avait voulu désigner que la route autour du Cap de Bonne-Espérance, il n'aurait pas parlé de son projet comme d'une chose dont la réussite « doit illustrer son nom et perpétuer sa mémoire. » Il revient du Brésil et il dit clairement qu'il veut retourner (*andare di nuovo*) dans ces mêmes parages. Gomara, en parlant du Rio de la Plata (fol. XLIX, *q*), observe que déjà « en 1501 Vespuce était, par ordre du roi Emmanuel de Portugal, sur les côtes du sud, dans l'intention d'y chercher (avant Juan Diaz de Solis) un détroit par lequel on pourrait naviguer aux Moluques

« Ich gedenck bey mir selbs das ich noch mag den vierdten *tag* auff der seiten gegen den Sonnen Auffgang durch den wyndt genant *Africus*. » (Texte de Dresde.) Ce mot *Africus* (le *lips*, *garbino*, *libeccio*, ou sud-ouest) n'est certainement pas de l'invention du traducteur allemand; il devait se trouver dans cette édition latine qu'on dit « arrivée au mois de mai 1505 de Paris, » donc dans un texte autre que celui de Madrignano.

(*buscar estrecho para las Malucas y especeria*). Le quatrième voyage, celui dont l'analyse doit nous occuper ici, est annoncé comme dirigé au levant, à Malacca. Vespucce rapporte que, selon les instructions données par le roi, on devait absolument (*qualicunque non obstanti periculo*) reprendre la route qui avait été suivie dans la navigation précédente. Deux fois (NAV. t. III, p. 283 et 287) il est dit que « l'on doit revenir à la direction prescrite, qui était celle au sud-ouest ou entre le midi et le sud-ouest, selon la latinité barbare d'Hylacomylus », *per suduestium qui ventus est inter meridiem et libeccium*. Ces rumbs de vent et cet ordre du souverain n'indiquent certainement pas un voyage au levant par la voie du Cap de Bonne-Espérance.

QUATRIÈME VOYAGE D'AMÉ-
RIC VESPUCE.

1) — Départ de Lisbonne avec six navires, le 10 mai 1503, pour visiter une île située vers l'occident (texte de Baccio Valori; *verso l'orient*, Ramusio; *versus horizontem*, Hylacom.) appelée *Melcha* (Hylac. et Grynæus; *Melacca*, Va-

VOYAGE DE GONZALO
COELHO.

1) — Dans l'année 1503, le roi Emanuel envoya Gonzalo Coelho, avec six navires, vers la terre de Santa-Cruz, *ad regionem a Caprale exploratam quam Brasiliam vocant* (Osorio *de rebus Emanuelis*.) Départ de Lisbonne pour la

lori; *Malacca*, Ramusio). terre de Santa-Cruz, le
 • L'île de Melcha est l'asile 10 juin 1503. (DANIAN DE
 de tous les vaisseaux qui GOES, *Chron.* cap. LXV,
 arrivent de l'Indus et du p. 87.)
 Gange : commerçante com-
 me Cadix, elle est située à
 l'ouest de Calicut et plus
 au midi, car nous savons
 qu'elle est placée par 3° de
 latitude dans notre hémis-
 phère (Ramusio; les textes
 d'Hylacomylus, Valori et
 Grynæus portent confusé-
 ment : *Melcha plus ad occi-*
dentem, Calicutia vero ipsa
plus ad meridiem respicit,
quod idcirco cognovimus,
quia ipsa in aspectu 33 gra-
duum poli antarctici sita
est.). • L'expédition touche
 aux îles du Cap Vert, où
 elle reste 12 jours (Hyl.
 et Gryn.; 13 jours, Valori
 et Ram.) pour prendre des
 vivres. De là elle se dirige
 au sud-est, • le comman-
 dant suprême (capitan
 maggior, Navidominus),
 homme présomptueux et
 rempli d'obstination, vou-
 lant, contre la volonté
 unanime de l'équipage,
 relâcher à Sierra Leona,
 terre australe d'Ethiopie. •
 Lorsqu'on se trouvait déjà
 en vue de Sierra Leona, il
 s'éleva une tempête extraor-
 dinaire. On ne put attérer
 pendant quatre jours, et il
 fallut revenir à notre pre-

plée d'une infinité d'oiseaux de terre et de mer, arrosée par des courans d'eau. Les oiseaux se laissaient prendre à la main, et nous en tuâmes pour l'approvisionnement des navires. Il n'y avait d'autres quadrupèdes que d'énormes rats (*mures quam maximi*), en outre quelques serpens et des lézards à deux queues. L'eau et le bois m'ayant été fournis par la conserve (*forne mmoci d'acqua e di legne con il battello della mia conserva*, Valori; *in conservantiæ meæ navi*, Hylac.) je quittai l'île et gouvernai au sud-ouest; car nous avions reçu l'ordre exprès du roi que, dans tous les cas (*a todo trance*, Nav. t. I, p. 287), nous devions poursuivre la route de la navigation antérieure. (Tel est le sens des textes latins d'Hylacomylus et de Grynæus. Il n'est question que de la direction, *navigationis via*. Baccio Valori, trompé sans doute par les mots *qualicumque non obstante periculo*, traduit très arbitrairement : *Tenevamo un reggimento del Re che ci mandava*, "che qualunque delle navi, che si perdesse della flotta o del suo capi-

tano, fussi a tenere nella terra, che il viaggio passato. BAND. p. 61.) En suivant ce rumb du sud-ouest pendant dix-sept jours, nous découvrîmes, à 300 lieues de distance de l'île inhabi-tée, par un temps très fa-vorable, un port auquel nous donnâmes le nom de *Badia di tutti i Santi* (*Baia, Ram.; Omnium Sanctorum Abbatia*, Hyl. et Gryn.) Nous n'y rencontrâmes ni notre commandant, ni au-cun autre navire de l'expé-dition. Après avoir attendu inutilement dans ce port pendant deux mois et qua-tre jours, nous résolûmes, la *conserve* et moi, de lon-ger la côte plus en avant sur 260 lieues de longueur, jusqu'à ce qu'à la fin nous arrivâmes à un port où nous construisîmes un for-tin et y laissâmes, avec des vivres pour six mois et douze canons, les vingt-quatre chrétiens que ma *conserve* avait recueillis de la *capitana* naufragée. »

3.) — Nous séjournâmes, pour achever le fortin et charger nos embarcations de bois de Brésil (*verzino*), près de cinq mois. Le man-que d'équipage et de beau-coup d'objets nécessaires pour l'après nous empê-

3.) — « Gonzalo Coelho ne ramena des six embar-cations de son expédition que deux à Lisbonne, après en avoir perdu qua-tre. Il ne rapporta que quelques productions de la terre (de Santa-Cruz), com-

tantôt la Chersonnèse d'Or, tantôt le bord *oriental* du *Sinus Magnus* qui sont appelés *Malacca* et *Regnum Malachæ*. L'île de *Malai* que le schérif Edrisi, sous l'influence des idées systématiques de Marin de Tyr et de Ptolémée¹, étend « de la Mer Résineuse à l'extrémité de la Chine, vers le pays de Zend, et à la côte orientale de l'Afrique, » appartient à ces mêmes fantômes de la géographie du moyen-âge. Ces fantômes n'ont commencé à disparaître que lorsqu'après la conquête de Malacca par Alfonso d'Albuquerque, en 1511, la véritable configuration des côtes continentales et leurs rapports avec les Îles de la Sonde ont été reconnus. Dès-lors, et cette dénomination paraît la plus bizarre de toutes, les Espagnols nommèrent les Philippines et les Moluques comme les côtes de la Chine et du Japon, *Indias del Ponente*².

La même incertitude qui règne sur l'île que Vespuce a vue par une haute latitude australe dans son troisième voyage, le 2 avril 1502, couvre aussi cette île, située par les 3° de lati-

¹ Voyez t. I, p. 144, 161, 331, et. t. II, p. 373. (EDRISI, trad. de Jaubert, p. 86 et 92.)

² HERRERA, *Decr. de las Indias*, cap. 26, p. 52.

tude sud , près de laquelle se perdit , dans le quatrième voyage, le vaisseau du chef de l'escadre. Les commentateurs ont nommé successivement l'Île de San-Fernando Noronha (lat. $3^{\circ} 50'$, long. $34^{\circ} 43'$), le Peñedo de San-Pedro (Lof S.-Paul, lat. bor. $0^{\circ} 57'$, long. $31^{\circ} 36'$), rocher très insignifiant¹, et l'Île Saint-Mathieu, qui n'a que le défaut de ne pas exister². S'il fal-

¹ Le *Peñedo de S. Pedro* fut découvert par le capitaine Jorge de Brito, commandant du navire *San Pedro* de l'expédition de Garcia de Noronha, qui partit pour l'Inde avec Pero Mascarenhas en 1511. Luttant contre les courans du Cap S. Augustin, les pilotes de Noronha voulurent retourner vers la côte de Guinée, et au milieu du golfe le navire *San Pedro* manqua de se perdre sur un rocher qui prit ce même nom. C'est ainsi que Barros raconte cet événement (Dec. II, lib. VII, cap. 2, t. IV, p. 162). Nous voyons combien étaient extraordinaires les routes que tentaient les navigateurs de ce temps pour doubler le Cap de Bonne-Espérance, voulant éviter à la fois les calmes de l'équateur et les courans des deux continens opposés.

² Je suis l'opinion de tous les géographes modernes, quoiqu'un passage curieux de l'*Asia* de Barros et les journaux authentiques de Garcia Jofre de Loaysa, Hernando de la Torre et Andrés de Urdaneta qui, grâce à la munificence du gouvernement espagnol, ont été publiés en 1837, donnent les détails les plus circons-

lait absolument se décider dans le choix, je me prononcerais, avec M. Navarrette, pour l'île

tanciés sur la découverte de l'île S. Mathieu (San Matheus des Portugais), que M. Southey croit être l'île de Vespuce. Loaysa coupa la ligne 3° 50' à l'ouest de Cadix, d'après les recherches de M. Navarrete, et en gouvernant au sud-est, il découvrit, le 15 octobre 1525, à dix lieues de distance, l'île problématique. Elle était haute et couverte de végétation, ayant un bon mouillage, et vers la pointe de l'est deux autres petites îles très voisines l'une de l'autre. On la crut par les 2° 30' de latitude australe; selon la Torre elle est par les 3°. L'île S. Mathieu était « très connue d'un Portugais embarqué dans l'escadre : il racontait que cette île avait été jadis habitée par ses compatriotes, mais que les colons blancs avaient tous été assassinés par leurs esclaves nègres. Des orangers à fruit doux et des poules comme on en a en Espagne et en Portugal restaient comme témoins d'une ancienne population européenne. On trouva aussi une croix portant l'inscription : *Pedro Fernandez a passé par ici en 1515. Loaysa séjourna 18 jours dans l'île.* » (NAV. t. V, p. 8, 247 et 401.) Barros rapporte « que l'on rencontra dans l'intérieur de l'île S. Mathieu deux arbres, dont les incisions de l'écorce indiquaient que déjà, en 1435 (donc 28 ans avant la mort du fameux infant Dom Henrique) des Portugais avaient passé par là. » (BARROS, Dec. I, lib. II, cap. 2, t. I, p. 146-148.) Selon Faria y Sousa (*Asia Port.* t. I, cap. 2, p. 18) ces arbres offraient la

de Noronha , qui a la grandeur indiquée par Vespuce , un excellent port vers le nord , du bois , de l'eau fraîche , et encore aujourd'hui ,

devise de l'enfant , « *talent de bien faire* , » que les navigateurs de ce temps , enthousiastes de la gloire du prince , avaient coutume d'inscrire sur de vieux troncs de dragonniers , à la fois comme souvenirs et comme marques de prise de possession. Lorsqu'on pèse l'ordre et l'extrême candeur qui règnent dans l'itinéraire de Loaysa , et que l'on y ajoute d'autres documens rédigés par des témoins oculaires , on se demande , avec une curiosité toujours croissante , quelle est cette Ile si minutieusement décrite dans laquelle l'escadre espagnole , composée de sept navires , a séjourné depuis le 15 octobre jusqu'au 3 novembre 1525. Le nom de l'Ile S. Mathieu , placé jadis dans le méridien du Cap Palmas , a disparu de toutes nos cartes modernes. Ne parviendra-t-on jamais à résoudre ce problème d'une manière satisfaisante ? Les recherches faites en 1799 et 1802 par le capitaine Archibald Dalzel , gouverneur du Cape-Coast Castle , ont été sans succès. (PURDY, *Oriental Navig.* 1826 , p. 15 , où par erreur la découverte de l'Ile , due aux Portugais , est placée en 1516.) Il est assez extraordinaire que Barros , qui lui-même avait été dans le Golfe de Guinée trois ans avant le voyage de Loaysa (*Vida de João de Barros* , par MANOEL SEVERIM DE FARIA , p. X) , nomme dans la première Décade , publiée en 1552 , l'Ile S. Mattheus « *huma Ilha que ainda hoje per nos não he sabida* . » Il ne me paraît pas qu'il puisse être question

malgré les chats devenus sauvages, cette infirmité de rats¹ et d'oiseaux terrestres dont parle le voyageur florentin. Si la *Sanctorum Abbatia* est, comme il est très probable, la baie de Tous les Saints (lat. $12^{\circ} 58'$, long. $40^{\circ} 51'$), la distance de l'île découverte vers le commen-

d'Anno-bom (lat. $1^{\circ} 24' 18''$ S.) de S. Thomas ou de l'île des Princes, si rapprochées des côtes et de latitudes si différentes. Dans ces parages où le courant de Guinée borde le courant équatorial, entre les méridiens des Caps Mesurado et S. Paul, par 1° et 7° de latitude australe, il reste une partie de l'Océan peu visitée, comme il est facile de s'en convaincre en jetant les yeux sur la première carte des courans et des routes dans la partie est de l'Atlantique du major Rennell. Je termine cette note en rappelant que M. de Fleurieu, dont le nom est de quelque autorité, croyait à l'existence de l'île S. Mathieu. Voilà un problème qui, comme celui des Îles Aurore, n'est pas résolu entièrement.

¹ Tem boas aguas : os ratos sam numerozissimos como tambien as rolas (*Corog. braz.* t. II, p. 218). Vespuce dit avoir aperçu l'île à 22 lieues de distance, ce qui, en supposant des lieues de 20 au degré, donnerait aux montagnes de l'île à peu près 600 toises d'élévation. San Fernando de Noronha a effectivement dans l'est une haute montagne appelée *la Pyramide*. Il se prolonge aussi, jusqu'à 14 lieues de distance, un bas-fond vers l'ouest.

cement d'août 1503 au port brésilien, ne peut être la même que celle de Sierra Leone à l'île. La première distance est la moitié de l'autre; mais l'erreur de ces évaluations n'a pas de quoi nous étonner, lorsqu'on considère que le *point d'estime* des pilotes ne se fondait pas même alors sur la mesure du sillage par le *loch*. Si, comme l'affirme M. Southey, l'honneur d'avoir établi la première colonie au Brésil appartient à l'expédition dans laquelle se trouvait Vespuce, il est important de fixer la position de ce petit établissement. Le navigateur indique la latitude de 18° S., et une longitude qui correspond, d'après différents textes, à $46^{\circ}\frac{1}{2}$ ou à $68^{\circ}\frac{1}{2}$ de longitude à l'occident de Paris¹. La latitude placerait le fortin que l'on construisit alors dans la province de Porto Seguro, près de la Villa Viciosa. La proximité des bas-fonds dangereux des Paredes et des Abrolhos rend cependant peu probable que l'on eût trouvé là un port propre à recevoir le nouvel établissement. Sans compter sur une grande précision dans l'indication de la

¹ La véritable longitude du point où le parallèle de 18° coupe le littoral brésilien, a, selon Roussin et Givry, $41^{\circ} 42'$ de longitude.

latitude, on pourrait admettre que Vespuce a voulu se rapprocher des côtes que Cabral avait vues les premières. Le Monte Pascoal est en effet à peu près par les 17°. Le père Cami¹ oppose à la relation de Vespuce l'existence d'une pierre monumentale (*pedrão*) découverte par le colonel Alphonse Botelho de Sousa² en 1767, dans l'île Cardoso, vis-à-vis de la Barre de Cananea (lat. 25° 5' S.), un peu au nord de la baie de Paranagua, et sur laquelle doit se trouver le chiffre 1503. Comment, dit-il, « le fabuleux Vespuce » peut-il donner le parallèle de 18° comme l'*extrême* limite de son quatrième voyage, si l'expédition que le roi Emanuel a fait entreprendre en 1503 est parvenue jusqu'au delà des 25° de latitude australe? Je répondrais que l'historien bénédictin Gaspar da M. de Deos n'a vu dans cette même pierre qu'un *pedrão* placé trente ans plus tard, en 1531, par Martim Alonso de Sousa, qui le premier imposa le nom de Rio de Janeiro à la baie que Magellan, en 1519, avait nommée *Bahia de Santa-Lucia*. L'inscription de 1503,

¹ *Cor. braz.* t. I, p. 207.

² *SOUTHEY*, t. I, p. 34.

si toutefois elle est bien lisible et certaine, ne pourrait-elle pas aussi avoir été placée par le grand Alfonso de Albuquerque, par Christoval Jaques, ou bien par un vaisseau de l'expédition de Coelbo. Ce vaisseau serait-il un de ceux que faussement Vespuce avait cru perdus?

C'est ici le lieu où nous devons examiner avec précision les dates de ces différents voyages et leurs rapports avec le sujet principal de cette discussion. Un document important que Ramusio seul nous a conservé en entier, est une lettre de Giovanni da Empoli, agent de la riche maison de commerce des Marchioni¹, sur un des navires d'Alfonso de Albuquerque. Cette lettre nous apprend qu'en juin 1505, donc cinq à six semaines après le départ de Vespuce pour son quatrième voyage, les quatre vaisseaux d'Albuquerque destinés pour Cochin, dans les Grandes Indes, relâchèrent sur les côtes du Brésil. Empoli raconte « que, partant de Lisbonne le 6 avril 1503, les pilotes résolurent, à la hauteur du Cap Vert, de ne pas suivre la route ordinaire le long

¹ Les mêmes négocians qui avaient avancé des fonds pour l'expédition de Jean de Nova, le Gallego. Voyez t. IV, p. 225, et plus haut, p. 50.

des côtes d'Afrique, mais de chercher la haute mer 750 à 800 lieues (vers le S. O.). » Après vingt-huit jours de traversée, l'escadre reconnut une île « déjà découverte antérieurement, et, à ce qu'il paraît, d'aucune valeur (*detta isola era di nullo valore*). On la nomme l'île de l'Ascension¹. Après avoir passé une nuit entière

¹ Voici les époques précises des découvertes faites au commencement du 16^e siècle dans l'Océan Atlantique :

1501. Au mois de juin, l'île de la *Conception*, découverte par Jean de Nova, le Gallego, en allant aux Grandes Indes. La latitude indiquée par le navigateur prouve qu'on a eu tort de soupçonner que Nova ait vu l'île de Trinidad que les Portugais nommaient anciennement *Ascensão minor*. (Voyez les discussions lumineuses de M. Duperrey dans l'*Hydrographie de son voyage autour du Monde*, p. 60-66.) En mai 1503, Alphonse d'Albuquerque, dans sa traversée du Cap Vert aux côtes du Brésil, revit l'île de la Conception et la désigna, dans son journal, sous le nom de l'*île de l'Ascension*, sans qu'on puisse décider si c'est bien lui qui, le premier, lui a imposé un nom qu'elle a conservé jusqu'à ce jour. Empoli dit : *Una terra la quale già per altri era trovata : chiamasi* (l'expression est très vague) *Isola d'Asensione*.

en danger autour d'elle, nous continuâmes notre route si bien avant (*tanto avanti*), que

1502. Au mois d'août l'*Ile Sainte-Hélène*, découverte encore par Jean de Nova, le Gallego, à son retour des Grandes Indes.
1506. Au mois de mai, l'*Ile Tristan da Cunha*, découverte par le navigateur de ce nom, qui partit le 6 mars 1506 de Lisbonne, doubla le Cap S. Augustin du Brésil à la vue de terre, eut connaissance, dans la province de Pernambuco, d'un Rio San Sebastiam (CASTANHEDA, lib. II, cap. 32), et découvrit une île visible de très loin et située par les 37° 5' de latitude australe, dans la traversée au Cap de Bonne-Espérance (BARROS, Dec. II, lib. I, cap. 1, t. III, p. 4 et 6).
1511. Le *Peñedo de San Pedro*, découvert par Garcia de Noronha, ou plutôt par Jorge de Brito, qui naviguait sous les ordres de Noronha. Voyez plus haut, p. 129, n. 1.

Je ne puis indiquer avec certitude les époques des découvertes des Iles de *Fernando de Noronha* et de *Martin Vaz*. Je crois avoir rendu assez probable que la première, dont Alcedo place la découverte en 1517 (*Dicc. geogr.* t. III, p. 343), a déjà été vue par Vespuce le 10 août 1503. Le père de Garcia de Noronha, que nous venons de nommer, s'appelait sans doute Fernando (BARROS, Dec. II, lib. VII, cap. 2, t. IV, p. 161), mais rien n'annonce qu'il ait été près des côtes

nous atterrâmes au milieu (*per mezzo*) de cette terre de Vera Cruz appelée aussi terre du Brésil, et déjà découverte par Améric Vespuce. » L'expédition d'Albuquerque fit quelque séjour dans ce pays. Empoli décrit les mœurs des habitants qui avaient les lèvres traversées d'ossements de poissons, et « vivaient à la manière d'Epicure en mangeant de la chair humaine séchée à la fumée. » Ce témoignage de l'expédition de Vespuce¹ au Brésil, dans une lettre écrite

du Brésil, et qu'il soit identique avec celui que j'ai cité plus haut comme ayant péri dans l'expédition de Juan Parayra. Les rochers de Martin Vaz (lat. australe 20° 27' 42'', long. 31° 12' 58'') près de l'île Trinidad, ne doivent pas leur nom à Martin Vaz Pacheco, qui alla avec Pero Mascarenhas dans l'Inde. Ils sont bien décrits dans le Recueil d'Espinosa (*Memorias sobre las obs. astr. de los Nav. Españoles*, t. I, n. 2, p. 20).

¹ « Da essa (Isola di Assensione) partiti, navigando pure in detta volta ci troviamo tanto avanti per mezzo la terra della Vera Croce over del Bresil cosi nominata, altre volte discoperta per Amerigo Vespucci nella quale si fa buona somma di Cassia et di Verzino. » (Empoli, dans RAM. t. I, p. 145.) L'auteur de la lettre revint des Grandes Indes à Lisbonne avec l'expédition d'Albuquerque, le 16 septembre 1504, un peu plus de deux mois après le retour de Vespuce du quatrième voyage. La phrase de la lettre d'Empoli : *Come fummo a drit-*

probablement à la fin de 1504 ou au commencement de l'année suivante, mérite bien plus d'attention qu'on ne paraît y en avoir attaché jusqu'ici. Empoli, naviguant pour les Portugais, nomme Vespuce et non Cabral; il le nomme dans un document qui n'était pas destiné à voir le jour, et le soin qu'il a de dire que l'île de l'Ascension avait déjà été découverte dans une expédition antérieure, prouve qu'il tâchait d'être exact dans des questions relatives à l'histoire des découvertes. L'agent d'un Florentin, bailleur de fonds et établi à Lisbonne, devait sans doute être en relation avec Vespuce; il *pouvait* être son ami; mais comment voir un acte de *complaisance* dans une phrase ajoutée incidemment dans une lettre familière non destinée à la publication? Une telle complaisance aurait été sans but. L'expression : *au milieu de la terre du Brésil*¹, la position du point de départ (l'île de l'As-

tura dell' Isola di San Thomè perdemo la vista di nostra polo artico, paraît transposée et se rapporter à la partie de la route antérieure à la reconnaissance de l'île d'Ascension.

¹ « Affonso de Albuquerque não se nos diz em que latitude fosse. » *Cor. braz.* t. I, p. 43.

cension), et la direction combinée du courant équinoxial et du courant du Brésil qui porte depuis Bahia au sud-sud-ouest, rendent à la fois probable que l'atterrage de l'escadre d'Albuquerque a été dans une partie assez méridionale du Brésil.

Trois expéditions ont eu lieu d'après les ordres du roi Emanuel dans cette même année 1503, qui fut aussi l'année du quatrième voyage de Vespuce. Ce sont les expéditions d'Albuquerque, de Gonzalo Coelho et de Christovão Jaquez¹. Il n'y a aucun soupçon que le navigateur florentin ait été dans la première qui fut de *quatre* et non de *six* vaisseaux, et dont les incidens diffèrent totalement. M. Southey, dans son histoire du Brésil², regarde Coelho, le père Cazal, après de longues hésitations, regarde Jaquez comme le chef de l'expédition dans laquelle le commandement d'un des navires avait été confié à Vespuce. Un savant profondément instruit de l'histoire de son pays, le marquis de Santarem, regrette³

¹ Le vicomte de SANTAREM, dans le *Bulletin de la Soc. de Géographie*, t. VIII, février 1837, p. 74.

² T. I, p. 20.

³ Lettre du 15 juillet 1826, dans NAV. t. III, p. 313.

avec raison que « l'ouvrage que Coelho avait composé, par ordre du roi Emanuel, sur l'Amérique portugaise, après avoir tout vérifié de ses propres yeux, ouvrage présenté au roi Jean III, ne soit pas parvenu jusqu'à nous. » Il ajoute¹ : « Mais supposons que Vespuce fit partie de cette expédition; est-ce que le seul fait de voir Gonzalo Coelho chargé du commandement et de la relation du voyage, ne détruit pas les prétentions exclusives du Florentin aux découvertes qu'il s'attribue et à la gloire de donner son nom à ces régions? » Certes, il ne peut y avoir rien d'exclusif pour Vespuce, puisqu'il n'a commandé aucune des quatre expéditions dans lesquelles il s'est trouvé engagé. Nous avons vu que, dans le quatrième voyage surtout, Vespuce comme plusieurs fois, mais en le traitant avec irrévérence, le commandant de l'escadre. C'est, d'après tous les textes italiens et latins, un *capitan maggior*, *Navidominus noster*, *præsumptuosus capitosusque præter necessita-*

¹ Notes manuscrites ajoutées à la traduction française de la lettre précédente. Voyez aussi *Bulletin de la Soc. de Géographie*, t. III, octob. 1835, p. 228.

tem, qui ne prend de folles résolutions que pour faire sentir son autorité suprême, *solum ut sese nostri et rex navium præpositum ostentaret.*

Les notions qu'on a pu recueillir sur la personne de Gonzalo Coelho sont assez incomplètes. On le trouve, dès 1489, engagé dans une mission bizarre, mais toute diplomatique. Il fut chargé de porter à la rive méridionale du Sénégal des chevaux portugais et d'autres riches présents destinés à Bemboï, prince nègre de la nation des Iolofs (les Ialofs de Barros), dans le but de gagner de l'influence sur lui et de le convertir au christianisme. Ce pieux stratagème ne réussit qu'au moment où le prince se vit chassé de son trône¹. Le navigateur Coelho qui avait accompagné Vasco de Gama dans son glorieux voyage aux Grandes Indes, et Alvarez Cabral en 1500, ne fut pas Gonzalo, mais Nicolão Coelho, naufragé en 1504 à l'est du Cap de Bonne-Espérance, au retour de l'expédition de Francisco de Albuquerque, dont il faisait partie. Damian de

¹ BARROS, Dec. I, lib. III, cap. 6, t. I, p. 205-211.
Asia Port. t. III, p. 530.

Goes¹, historien d'une grande autorité, fixe la véritable époque du départ de Gonzalo Coelho pour le Brésil, à l'année 1503. L'accord précis de trois circonstances, de l'époque du voyage, du nombre des navires et de la perte essuyée pendant le cours de l'expédition, me paraissent des indices suffisans pour regarder, avec M. Southey, Gonzalo Coelho comme le commandant de l'escadre de Vespuce. Ni Jacques, ni Coelho n'ont visité le Brésil en 1501. Si le troisième voyage de Vespuce n'avait pas eu lieu (sous un chef qui nous est resté inconnu jusqu'ici), trois années se seraient écoulées depuis que la nouvelle de la grande découverte de Cabral était arrivée à Lisbonne par Gaspar de Lemos, sans que le roi Emanuel eût songé à profiter de cet événement. Une sup-

¹ Ni Barros, ni Sousa (*Hist. del Reyno de Port.* p. 272; et *Asia Port.* t. III, p. 351) ne font mention du voyage de Coelho au Brésil. Le premier en avait sans doute parlé dans son Histoire de la *Terre de Santa Cruz*, qui a été malheureusement perdue pour nous; tandis que son Traité sur une nouvelle espèce de jeu d'échecs, dont les pièces représentaient « les *virtus morales* d'après les *Ethiques* d'Aristote, » s'est conservé. (*Vida de João de Barros*, 1778, p. XLIV et LXX.)

position pareille n'est pas admissible lorsque l'on considère l'esprit inquiet de ce prince et la rivalité jalouse du Portugal et de l'Espagne.

Le récit que Vespuce fait de la fin de l'expédition de 1503 peut laisser quelque doute. En ne ramenant que deux navires en Europe, il en indique sans doute quatre perdus, comme font également Goes et Osorio¹; mais la même

¹ D'après le manuscrit de Francisco da Cunha, Gonzalo Coelho n'avait que *trois* vaisseaux dont il perdit *deux*; mais ce manuscrit, comme l'a déjà remarqué le père Cazal, est si embrouillé qu'il fait revenir Coelho en 1521 (*Cor. braz.* p. 43 et 45), et qu'il confond les deux règnes d'Emanuel et de Jean III. Comparez aussi la *Notícia do Brazil* dédiée au conseiller d'état Christovão de Moura en 1589, et publiée dans la *Collec. de Notícias para Hist. e Geogr. das Nações ultramar.* t. III, P. I, p. 6. (Cette notice très importante, divisée en 196 chapitres, semble contenir le *routier des côtes du Brésil* que le père Cazal croit de 1587, et qu'il attribue également à Francisco da Cunha. *Cor. braz.* t. I, p. 42.) D'après les dialogues de Pedro de Mariz cités par M. de Santarem, Coelho ramena quatre vaisseaux. (*Nav.* t. III, p. 313.) Telle est l'incertitude des témoignages sur une expédition qui paraît avoir inspiré peu d'intérêt. Le personnage que Hans Staden de Homberg trouva en 1548 comme commandant « a Marino, » près de Pernambuco (Graunenbucke) et qu'il nomme *Ario-*

lettre établit que Vespuce regardait le chef de l'escadre, sauvé d'abord dans le naufrage sur un écueil près de l'île inhabitée, comme ayant été noyé plus tard à son retour en Europe. « Nous fûmes d'autant mieux reçus à Lisbonne, dit-il, que toute la ville nous croyait perdus. *L'altra navi della flotta tutte s'eran perdute per la superbia e pazzia del nostro capitano, che così paga Dio la superbia.* » Cette joie un peu sauvage de la vengeance divine ne peut se rapporter qu'à la personne même du chef que Vespuce, au moment où il écrivait ces lignes, croyait dûment puni et submergé dans les flots. Cependant Damian de Goes raconte que Coelho ramena les débris de son expédition, c'est-à-dire deux vaisseaux. « *Perdeo quatro naos e as outras duas trouxe ao regno com mercadorias da terra que eraõ pão vermelho,*

koslie, selon l'édition française de M. Henri Ternaux (1837, p. 4), est sans doute aussi un Coelho, car je lis dans l'*editio princeps* imprimée en allemand à Marbourg en 1557 (chap. 3) *Artokoelio*, ce qui est peut-être *Duarte Coelho*. (SOUTHEY, t. I, p. 46.) Ce prénom *Duarte* et surtout l'époque du voyage de Staden rendent peu probable qu'il soit question de Gonzalo Coelho.

bogios e papagaios. » La contradiction de ces témoignages n'est peut-être qu'apparente. Gonzalo a sans doute survécu aux accidens funestes d'une navigation dont il offrit personnellement, à ce que rapporte Francisco da Cunha, la relation à son souverain; mais Vespuce écrit sous l'impression du moment¹. Le chef qu'il croyait définitivement perdu peut être arrivé plus tard à Lisbonne. Dans les expéditions de ce temps, les retours partiels étaient très-communs², surtout lorsque, comme c'était le cas après le désastre du 10 août 1503, les bâtimens d'une même flotte avaient été séparés sans pouvoir se retrouver. M. Navarrete a déjà remarqué, en parlant de la fin de la lettre de Vespuce, qu'on ne concevait pas d'après quelle donnée il regardait

¹ Le texte Valori seul donne une date à la relation du quatrième voyage de Vespuce, celle du 4 septembre 1584 (BAND. p. 63) que Canoyai transforme avec raison en 1504. La lettre n'était par conséquent écrite que de huit à neuf semaines après le retour de son auteur.

² Voyez par exemple le commencement et la fin de la lettre du roi Emanuel en date du 29 juillet 1501. (NAV. t. III, p. 95 et 100.)

comme perdus le chef de l'escadre et le reste de « *la flotta la quale s'era ita per quel mare avanti.* »

Le capitaine Christopho Jaquez est un personnage intimement lié à la première colonisation du Brésil. On lui attribue la découverte de la Baie de Tous les Saints; mais ce fait ne semble pas suffire pour la déclarer, avec le père Cazal, commandant de l'escadre dans laquelle se trouvait Vespuce. Le départ des six vaisseaux de Gonzalo Coelho étant bien constaté comme ayant eu lieu au 10 juin 1503, il est peu probable que six autres vaisseaux eussent été envoyés également au Brésil et dans la même année. Jaquez peut avoir placé des pierres monumentales (*pedraõs*) dans des lieux que d'autres avaient visités avant lui, sans y avoir laissé des marques de prise de possession. Le père Cazal croit même que la véritable découverte de la Baie de Tous les Saints appartient à Gaspard de Lemos, lorsque Cabral le dépêcha de Porto Seguro à Lisbonne, et qu'il longea la côte jusque vers le Cap Saint-Augustin. On ne sait rien sur l'époque des premiers voyages de Christophe Jaquez, dont le nom ne se trouve ni dans la chronique de

Damian de Goes, ni dans le catalogue général des expéditions portugaises de Faria y Sousa, quoique l'on prétende qu'il se soit avancé jusqu'au Cap des Vierges, à l'entrée du détroit de Magellan ¹. En écartant tout ce qui est vague, il paraît que, d'après les règles d'une critique sévère, Gonzalo Coelho mérite la place que nous lui avons assignée dans le quatrième et dernier voyage d'Améric Vespuce. °

Le séjour du navigateur florentin en Portugal ne fut plus que de quelques mois. Vespuce exprime, comme font généralement les voyageurs à la fin d'une expédition lointaine, le désir du repos. A ce désir si vif et si passer succède le tourment d'un manque d'émo-

¹ *Cor. braz.* t. I, p. 39, 41, 44 et 45; t. II, p. 113 et 193. Jaquéz établit plus tard un comptoir (*feitoria*) à Itamaraca, dans la province de Parahyba : il combattit les Français qui, en 1516, visitaient les côtes de Bahia pour couper du bois de teinture (SOUTHEY, t. I, p. 29), et son nom, comme chef d'une escadre, se retrouve encore en 1528 dans une pétition de quelques marins de la flotte de Loaysa détenus à Pernambuco. (NAV. t. V, p. 314.)

tions, le sentiment d'un besoin de se jeter dans une nouvelle entreprise. « Me voilà de retour à Lisbonne : j'ignore ce que le roi veut faire de moi; je voudrais jouir enfin de quelque tranquillité. » C'est par ces mots que se termine ¹ la lettre écrite au commencement du mois de septembre, en 1504; et déjà cinq mois plus tard, nous voyons Vespuce, porteur d'une lettre très affectueuse de Christophe Colomb, se rendre de Séville à la cour d'Espagne, qui résidait à la Ciudad de Toro, pour se mettre, conjointement avec Vicente Yañez Pinzon, à la tête d'une grande expédition de découverte destinée au pays des épices. Trois ans auparavant le roi Emanuel lui avait envoyé des émissaires à Séville et l'avait séduit

¹ Le nom de Benvenuti, la recommandation de Ser Antonio Vespucci, frère d'Améric, et ses vœux pour la prospérité de l'*eccelsa Republica* (de Florence) ne se trouvent à la fin de la lettre que selon le texte de Baccio Valori : ils manquent dans le texte d'Hylacomylus. Cette remarque n'a de l'importance que parce qu'elle prouve les changemens que subissaient les copies des lettres de Vespuce, selon que ces copies étaient envoyées au Gonfalonier Soderini ou au roi René, duc de Lorraine.

par de belles promesses : maintenant c'est Ferdinand-le-Catholique qui, à son tour, enlève Vespucé au Portugal et lui ouvre une brillante carrière. Les connaissances qu'il avait acquises pendant le cours de ses navigations le rendaient alternativement précieux à deux monarques puissans et rivaux. Le roi Emanuel était alors dans la dixième année de ce règne qui a jeté tant d'éclat, parce qu'il était riche à la fois en hommes extraordinaires et en grandes conceptions. Déjà étaient tracés les plans pour la conquête de l'Inde, du Golfe Persique et de l'Afrique orientale, plans qu'ont exécutés plus tard Francisco de Almeida et le valeureux Alfonso de Albuquerque. La résistance qu'offraient dans cette lutte, et l'antique civilisation de l'Asie et une population concentrée sur le littoral, fixait l'attention du gouvernement portugais ¹ bien plus que ces

¹ Les rapports fréquens qui s'établissaient alors avec les princes de l'Inde et de l'Afrique, semblent avoir engagé le roi Emanuel à imiter jusqu'à la bizarrerie de la magnificence orientale. Il ne se donnait pas seulement à Lisbonne, en 1517, le spectacle d'un combat entre un rhinocéros et un éléphant (DAMIAN DE GOES, *Chron.* Parte IV, cap. 18, p. 477), mais il se faisait précéder

hordes barbares du Brésil pauvres en métaux précieux et faciles à subjuguier. Le pays découvert par Pinzon et par Cabral n'inspirait de l'intérêt, qu'autant qu'on espérait trouver quelque passage vers l'ouest, et qu'on devançait ainsi une nation rivale dans la réalisation du grand projet de Toscanelli et de Colomb. Le dernier voyage de Vespuce sous les ordres de Coelho avait eu une malheureuse issue. Soares de Albergaria avec treize, Almeida avec vingt-deux vaisseaux, partirent

ainsi, dans les entrées solennelles, de quatre ou cinq éléphants et de toute une ménagerie de bêtes exotiques. (FARIA Y SOUSA, *Hist. de Port.* p. 276.) Tel était aussi l'usage des cours chez les rois nègres du Soudan. « Lorsqu'ils sortent à cheval, dit Edrisi, pour rendre la justice à leurs sujets (et on regarde ces princes comme les plus justes des hommes), ils se font précéder par des éléphants, des girafes et d'autres bêtes sauvages de cette partie de l'Afrique. » (Trad. de M. Amédée Jaubert, t. I, p. 17.) L'auteur portugais, d'ailleurs si judicieux, qui nous a conservé l'histoire d'un combat entre le rhinocéros et l'éléphant, montre tant de foi dans l'intelligence du dernier de ces animaux, qu'il parle « des promesses rassurantes que le roi Emanuel fit donner à l'éléphant qu'il envoya en cadeau au pape Léon X, et d'un éléphant du roi de Narsinga qui écrivait assez lisiblement et faisait un petit commerce dans la ville. »

pour l'Inde orientale en 1504 et 1505. A côté d'efforts si extraordinaires rendus nécessaires par la politique du moment, l'Occident attirait peu l'intérêt public. Améric Vespuce, le navigateur des Indes de l'Occident, se sentait oublié. La lettre de Colomb dont nous avons déjà parlé, dépeint Vespuce revenant du Portugal à Séville « comme un homme de bien, mais pauvre, n'ayant pas joui, à cause des revers de la fortune, du prix ¹ de ses travaux. » Cet état d'indigence devait l'avoir rendu facile à accepter les propositions de l'Espagne. Il allait toujours là où l'on voulait mettre à profit son talent. A une époque signalée par la multiplicité des entreprises, les esprits inquiets brisaient sans scrupule les liens qu'ils avaient contractés. Vespuce agissait comme deux hommes qui lui étaient supérieurs en talent, Sébastien Cabot et Magellan. Tous passèrent presque alternativement du service d'un prince à celui d'un autre. Leur loyauté consistait à embrasser avec ardeur les intérêts du pays dans lequel ils résidaient. Le souvenir des

¹ *Sus trabajos no le han aprovechado tanto como la razon requiera.* (Carta del Almirante del 5 febr. 1505.)

bienfaits reçus troublait d'autant moins leur conscience, qu'au moment critique une longue liste de griefs était formée pour constater l'ingratitude du gouvernement qu'on avait envie d'abandonner.

C'était vers les années 1505 à 1507 que la cour d'Espagne commençait à s'occuper avec le plus de persévérance du dessein de trouver la route « *al nacimiento de la especeria* » par quelque détroit sur la côte méridionale du Brésil. Les tentatives de Colomb dans les régions équinoxiales, surtout celles du quatrième voyage terminé à la fin de 1504, avaient aussi peu réussi que les navigations entreprises vers le nord-ouest. L'Océan Pacifique n'avait point encore été vu, mais on savait déjà de la bouche de Colomb que, selon les récits des indigènes, « il existait de l'autre côté de Veragua une côte (celle de la province de Ciguare) qui était éloignée seulement de dix journées du Gange¹ :

¹ NAV., t. I, p. 299. Comme c'est surtout dans le quatrième voyage, terminé seulement deux ans avant sa mort, que Colomb dit le plus clairement « qu'il se croit en Asie et qu'il va du Catayo à Haïti » (p. 304), on doit être surpris que Herrera ait pu affirmer ce qui suit (Dec. I, lib. VI, c. 15, t. I, p. 141) : « L'amiral n'a

on savait que cette côte « était située, par rapport à Veragua, comme Tortosa l'est par rapport à Fuentarabia, ou comme Pise à Venise. » D'après les idées systématiques du temps, un tel bassin de mer ne pouvait être que le *Ma-*

eru être arrivé à la fin de l'Orient et au commencement de l'Asie que dans ses premiers voyages; mais, ayant découvert la terre ferme (Paria, dans le troisième voyage), il est revenu de son erreur. » Cette remarque touche un point historique très important et absolument erroné. Aussi M. Navarrete, si prudent dans ses jugemens, dit dans une note ajoutée à la *lettera rarissima*: « Colomb se croyait en Asie. » (NAV. t. IV, p. V.) S'il était nécessaire d'offrir une preuve plus évidente encore, je rappellerais la lettre que Colomb écrit au pape Alexandre VI en février 1502, donc quatre ans après l'atterrage à la côte de Paria dans le troisième voyage. « J'ai découvert, dit l'amiral, 333 lieues de la terre ferme d'Asie. » Le chiffre des lieues se rapporte à l'étendue des côtes méridionales de Cuba que, lors du second voyage, il fit déclarer dans un document officiel appartenir au continent du Cathai ou plutôt de la province chinoise de Mango. (Voyez t. IV, p. 355.) Aussi Anghiera, qui entretenait une correspondance avec Colomb (Epist. CLII), dit clairement que celui-ci regardait la terre ferme, depuis les bouches du Dragon et Paria jusqu'à la péninsule de Chichibacoa, « comme le continent des Indes du Gange. » (*Ocean.* Dec. I, lib. IX, p. 99.)

gous Sinus de la carte de Ptolémée, tandis que *Veragua* représentait la côte orientale de la péninsule sur laquelle sont inscrits les noms de *Thinæ* et de *Cattigara*. Ce que Vespuce avait annoncé à la fin de sa lettre à Médicis relative au troisième voyage, ce qu'il tentait vainement dans le quatrième voyage dirigé à *Melcha* (Malacca), le roi Ferdinand-le-Catholique voulut le mettre à même de l'exécuter en l'associant à un grand capitaine, Vicente Yañez Pinzon. L'expression dont se sert Colomb dans la lettre à don Diego son fils : « Vespuce va à la cour parce qu'on l'a appelé, » ne laisse aucun doute sur l'ensemble des circonstances qui ont amené le départ du Florentin de Lisbonne. J'ai exposé dans un autre endroit ¹ comment des motifs politiques empêchèrent l'exécution d'une expédition qui avait été préparée avec tant de soins pendant deux ans, et qui devait mettre à la voile au mois de février 1507. C'était cependant l'époque de la grande faveur d'Améric Vespuce. Il fut nommé *Piloto mayor* avec un salaire de 50,000 maravédís par la *cédule* royale du

¹ Voyez t. I, p. 318.

22 mars 1508, et cet emploi l'empêcha de prendre part à l'important voyage que firent dans la même année, Vicente Yañez Pinzon et Juan Diaz de Solis, voyage dans lequel ils reconnurent les côtes de l'Amérique méridionale depuis le Cap Saint-Augustin jusqu'au Rio Colorado, par les 40° de latitude australe, ayant dépassé, sans la découvrir, l'embouchure de la Rivière de la Plata.

Plus il est prouvé par le grand nombre de documens officiels déposés dans les archives d'Espagne et publiés récemment, que Vespuce, depuis son retour de Lisbonne jusqu'à sa mort, c'est-à-dire depuis le commencement de l'année 1505 jusqu'en 1512, n'a plus quitté l'Europe, plus un document inédit que je possède, et qui est adressé à la Signoria de Venise, paraît problématique. Ce document date du 23 décembre 1506 : il a été trouvé par le savant historien M. Ranke, dans un manuscrit de la précieuse Chronique de Marino Sanuto, conservé actuellement à Vienne, et faisant partie des anciennes archives de Venise. C'est une pièce curieuse qui mérite bien d'être publiée ici, d'après une copie scrupuleusement exacte. Je suivrai l'ancienne orthographe de l'original.

Copia de uno capitolo di tre di Hironymo Vianello scrite ala Sgria data a Burgos a di 23 Dezembre 1506.

El venne qui do navili de la India de la portione del re mio s^r li qual furono a discoprir patron Zuan Biscaino et Almerigo Fiorentino, li qual sonno passati per ponente e garbino lige 800 di la dela insula Spagnola che he de le forze de Hercules lege 2000 et hanno discoperto terra ferma, che chussi judichano siche lige 200 de la de la Sp. trovorno terra e per costa scorsono lige 600, ne la qual costa trovorno un fiume largo in bocca lige 40 e furono supra el fiume lige 150 nel qual sono molte isolette habitate da Indiani. Viveno general^m de pessi mirabilissimi, erano nudi. Dopo torronono per la costa di detta terra lige 600, onde se scontrorno in una canoa de Indiani che a n^{ro} modo e come uno zopello de uno pezo de legno..... Lo Archepiscopo torna a spazar dicto do capetanii con 8 navilii con 400 homeni molto ben forniti d'arme, artigliarie.....

L'expédition dont il est question dans cette *Relazione* est caractérisée à la fois par le nom des personnes, par l'époque et par la région qui a été visitée. M. Ranke avait très bien de-

sions. Les vaisseaux qui avaient fait partie de l'armement furent envoyés à Haïti et aux îles Canaries. On peut donc prouver l'*alibi* pour Vespuce depuis le retour de son second voyage fait aux frais du roi de Portugal, en juin 1504. Vespuce ne peut être revenu d'aucune expédition au mois de décembre 1506. Il se trouvait à cette époque, depuis deux ans, alternativement à Palos, à Séville ou à la cour dans l'intérieur de l'Espagne¹.

Quant à Juan de la Cosa, la difficulté serait la même si, dans une expédition terminée en 1506, on voulait accoler son nom à celui d'Améric Vespuce. Nous ne les trouvons réunis depuis le voyage de Hojeda, en 1499, qu'en novembre 1507 et en mars 1508, non dans une expédition maritime, mais pour aller ensemble à Burgos porter à la cour de l'or provenant des Indes². Même si la grande expédition pour laquelle le navigateur florentin semble avoir été appelé de Lisbonne en 1505 était partie, ce ne serait encore pas Juan de la Cosa, ce seraient Vicente Yañez Pinzon ;

¹ L. c., t. II, p. 317 ; t. III, p. 321.

² L. c., t. III, p. 114, 115 et 303.

Rodriguez de Grageda et Esteban de Santa Celay, qui auraient été les compagnons de fortune de Vespuce¹. Le voyage dont parle le document que je dois à l'amitié de M. Ranke, désigne clairement la direction dans laquelle les découvertes ont été faites par rapport à la position de la *Spagnola* (Haïti). C'est à l'ouest et au sud-ouest de cette île qu'on s'est dirigé. La détermination est double : il n'est donc pas probable qu'il y ait faute de copiste, qu'on ait écrit *garbino*, qui est identique avec *libeccio*, pour *sirocco* (sud-est). Cette direction au sud-ouest conduit dans l'intérieur du bassin de la Mer des Antilles ; elle ne conduit certainement pas à l'embouchure de la rivière des Amazones. La *direction* est plus importante que l'évaluation des distances, car nous avons vu plus haut combien, dans les itinéraires de ce temps, on exagérait les dernières².

¹ L. c. p. 322.

² Rodrigo de Bastidas, revenu d'une expédition (1500-1502) qui fournit une énorme quantité de perles et qui ne toucha que la terre ferme comprise entre le golfe de Venezuela et l'isthme de Panama, se vante d'avoir « *longé (costeado) trois mille lieues de côtes.* » (GOMARA, fol. XLIII, a.)

Cependant dans ces distances aussi il y a un *mirimum*, et une évaluation *relative* qui méritent quelque attention. Le document dit clairement qu'on a découvert au sud-ouest, et à une distance de 200 *lige*, une côte que l'on jugeait être une *terra ferma*. En comparant ce chiffre aux 2,000 *lige* que Vianello compte du détroit de Gibraltar (*Forze de Hercules*) à Haïti, on obtient, pour les 200 *lige*, cent vingt lieues marines, ce qui est à peu près, dans le bassin de la Mer des Antilles, la distance du Cap Beata d'Haïti au Cap Chichibacoa et à l'entrée du Golfe de Maracaybo¹. Juan Biscaino, à l'exception du voyage qu'il a fait avec Hojeda et Vespuce en 1499, n'est jamais sorti de ce bassin des Antilles. Même dans ce voyage de 1499, il n'a pas été au sud² de 3° de latitude boréale; il a vu alors les embouchures de l'Essequibo et de l'Orénoque; il n'a jamais vu l'Amazone. Les quatre expédi-

¹ La distance supposée de 1000 lieues du détroit à Haïti réduit les lieues de Vianello à 36 par degré équatorial. De ces lieues il y a 828 d'Haïti au fond du golfe du Mexique, 990 d'Haïti à l'embouchure de l'Amazone.

² Voyez t. IV, p. 195.

tions qu'il a faites ¹ depuis le retour de l'expédition de Hojeda (en juin 1500) jusqu'à sa mort auprès du Turbaco en 1509, ont constamment été restreintes à la partie occidentale de la côte de Venezuela, à celle qui s'étend du Cap Chichibacoa vers l'isthme de Panama. D'après la réunion des faits historiques dont je viens de donner le développement, il paraît le plus probable d'admettre que Vianello a voulu parler du retour de l'expédition que *Juan Viscaino* avait commencée en 1504, et qu'il paraît avoir terminée en 1506, année dans laquelle le trésorier Matienzo reçut comme *quinto*, ou droit du cinquième de tout le produit de l'entreprise, la grande somme de

¹ Voici la série des six expéditions de Juan de la Cosa. Il était :

1. Du second voyage de Colomb, septembre 1493 — juin 1496.
2. Avec Hojeda et Vespuce, mai 1499 — juin 1500.
3. Avec Bastidas, octobre 1500 — septembre 1501.
4. Seul, 1504 — 1506.
5. Avec Martin de los Reyes, 1507 — 1508.
6. Avec Hojeda, novembre 1509.

494,000 maravédis¹. Cette expédition, favorisée par le puissant patronage de la famille des Fonseca, avait dû se faire primitivement de concert avec Christoval Guerra², qui avait été, en 1499, compagnon de Per Alonzo Niño. Elle acquit une grande célébrité, à cause de la quantité d'or³ et du nombre considérable de malheureux esclaves caribes qu'elle avait fournie. Sa destination principale était le Golfe du Darien, appelé alors Golfe d'Uraba; mais Juan Biscaino longea toute la côte depuis les montagnes de Citarma (Santa-Marta) jusqu'à Caramairi (Carthagène des Indes), et jusqu'au

¹ Nav. t. III, p. 161.

² L. c. t. II, p. 293; t. III, p. 109.

³ Tel était le retentissement des richesses en or trouvées chez les habitans de ces contrées, que Balboa écrivit à son souverain (20 janvier 1513) que dans le Darien et le Golfe d'Uraba *tenia mas oro que salud y comida*, c'est-à-dire qu'il avait plus d'or que de santé et de nourriture. Une grande partie de cet or venait sans doute du Zitara et du Choco. « L'insalubrité de l'air du Darien, nous dit Anghiera, est comme inscrite sur la figure de ceux qui en reviennent et que je loge chez moi, » *flavescunt similes ietericis et turgescent.* (Ocean. Dec. II, lib. VII, p. 176.)

Rio Zenu (Sinu). Gomara¹, qui parle en deux endroits de son histoire de cette expédition de 1504, dit expressément que Juan Biscaino « retourna en Espagne après avoir touché à Haïti. » Quiconque a quelque notion des courans et des vents dans cette région, concevra, d'après cette seule remarque de Gomara, que pour revenir d'un voyage fait dans l'intérieur du bassin de la Mer des Antilles par la voie d'Haïti, il ne peut être question d'aucune autre rivière que du grand Rio Dabeyba (Rio Atrato). Ce fleuve se jette dans le Golfe d'Uraba, et on aurait pu le remonter pour enlever des esclaves. Cependant les dimensions qu'on assigne à la rivière seraient très-exagérées, même en confondant le golfe avec l'embouchure de la rivière². Ne serait-il pas possible que Vianello eût confondu, en recueillant ses nouvelles de la bouche même de Juan de la Cosa, les différens voyages que ce grand navigateur avait exécutés sur les côtes

¹ *Hist. de las Indias*, fol. XXXIX.

² Voyez ma carte de la province de Choco (Atlas, pl. 25), fondée sur des matériaux qui m'ont été fournis par le gouvernement de la république de Colombia. (ANGHIERA, p. 142, 192 et 253.)

de la terre ferme, par exemple celui qui fut terminé en 1506, avec le voyage que Cosa fit avec Hojeda et Vespuce de 1499 à 1500, dans lequel il vit « la mer d'eau douce de l'Orénoque, » et parcourut plus de 500 lieues de côtes? Vianello peut avoir mêlé ce qui appartient à différentes époques, et le nom de Vespuce, par une erreur de mémoire, a pu se trouver accolé au nom du *Biscaino* dans l'expédition qui se termina en 1506. Cette interprétation est tout ce que l'on peut opposer aux argumens inexorables des dates et des faits. On dirait d'ailleurs qu'il y a comme un sort jeté pour embrouiller, dans les documens les plus authentiques, tout ce qui tient au navigateur florentin. La nouvelle expédition que l'Archevêque préparait pour « les mêmes deux capitaines (*Zuan Biscaino* et *Almerigo Fiorentino*) » et dont parle Vianello à la fin du document inédit, pourrait bien être le voyage que fit Juan de la Cosa conjointement avec les pilotes Martin de los Reyes et Juan Correa, de 1507 à 1508, lorsqu'il fut nommé Alguazil mayor d'Uraba. L'*Archevêque* est sans doute celui de Tolède, le célèbre Ximenes de Cisneros, qui en effet ne fut nommé cardinal

que quatre mois plus tard, le 17 mai 1507. Cosa, surnommé le *Biscaino*, partit sans Vespucce avec deux vaisseaux seulement et non avec huit : ce fait n'a pas de quoi nous étonner, puisque l'histoire de ces armemens présente de nombreux exemples de changements survenus dans le nombre des bâtimens employés.

La nomination de Vespucce comme pilote mayor est du 22 mars 1508 ; elle fut l'effet d'une bienveillance si particulière que l'on augmenta de moitié le traitement ordinaire. L'instruction¹ datée du 6 août de la même année, renferme des plaintes amères sur l'ignorance des pilotes et sur les dangers qui résultent du fréquent usage de cartes hydrographiques dont les positions sont erronées et non concordantes entre elles. Vespucce est chargé d'examiner les pilotes sur l'emploi de « l'astrolabe et du quart de cercle, d'approfondir s'ils réunissent la théorie à la pratique², de

¹ Nav. t. III, nos 7-9, p. 297-302 et 323.

² « Mandamos que Amerigo Despuchi nuestro piloto mayor de a los pilotos una carta de examinacion d' *aprobacion* y que vea se los pilotos saben lo que es neces-

former sous sa direction, et en consultant des navigateurs expérimentés, un tableau de position qui prendra le nom de *Padron Real*; et qui servira seul pour diriger la route; enfin de veiller à ce que les pilotes, en revenant d'un voyage de long cours, indiquent aux officiers de la *Casa de Contratacion* et au *Piloto mayor*, la position exacte des terres nouvellement découvertes, comme aussi les corrections dans le relèvement des côtes pour que des changemens nécessaires puissent être introduits dans le *Padron Real*. » Les sages dispositions que présente ce document prouvent combien était grande l'opinion que l'on avait des connaissances nautiques d'Améric Vespuce : aussi la célébrité des navigateurs appelés successivement à le remplacer après son décès, les noms illustres de Juan Diaz de Solis et de Sébastien Cabot ¹ rappellent l'importance de l'emploi créé en 1508.

sario de saber en el *astrolabio* e en el *cuadrante* para que *junta la plastica con la teorica* se puedan aprovechar dello en los viages a dichas islas e' tierra firme. »

¹ Améric Vespuce était *Piloto mayor* de 1508 à 1512, Juan Diaz de Solis, de 1512 à 1516 (Nav. t. III, p. 307 et 324). Vespuce ne laissant qu'une veuve, doña Maria

Je dois insister avant tout sur la date de la nomination de Vespuce. Comparée à l'époque

Cerezo, et un neveu, Juan Vespucci, « digne héritier, dit Anghiera, des talens de l'oncle, *iuvenis inganio pol-lens, qui quadrantibus regere polos callet.* » Telle était la faveur d'Améric, qu'à sa mort la veuve obtint une pension réversible à sa sœur, et que le neveu fut nommé *Piloto del Rey*, comme l'était déjà, dès 1507, Vicente Yañez Pinzon. (HERRERA, Dec. I, lib. VII, c. 1, t. I, p. 148; NAV. t. III, p. 306.) Juan Vespuce eut aussi le *privilege exclusif* de construire les cartes hydrographiques; il assista avec éclat à la conférence de la Puente de Caya (1524), conjointement avec Fernand Colomb, Cabot et Sébastien del Cano, déclarant avec un grand apparat d'érudition, que Gilolo et les Malucos (Iles Moluques) représentaient Cattigara, Zamatara (Sumatra) et la Chersonnèse d'Or de la Géographie de Ptolémée (NAV. t. IV, p. 328, 332, 341 et 353); mais déjà une année après, sans que l'on en sache le motif, il perdit son emploi de *pilote du roi*, et ne conserva même aucune pension de retraite. Après la mort de Juan Diaz de Solis, en 1516, le célèbre pilote Andres de San Martín, qui se vantait d'une grande habitude dans les déterminations de longitude par l'observation des conjonctions planétaires, se mit sur les rangs, comme il l'avait fait aussi après la mort d'Améric Vespuce : mais Sébastien Cabot, « dont à cette époque on ne fit pas grand cas en Angleterre » (BIDDLE, p. 100), et qui avait séjourné en Espagne de 1512 à 1516, obtint l'emploi de

où le professeur de Lorraine Martin Waldseemüller (Hylacomylus) a proposé le premier et avec succès le nom d'*Amérique* comme dénomination d'un nouveau continent, cette date est devenue la réfutation la plus simple et la plus directe d'une grave inculpation. On a prétendu que le nom d'*Amérique* avait été forgé par Vespuce même; que tout en faisant construire des cartes sous sa direction, le nouveau *Piloto mayor* avait fait inscrire sur les côtes occidentales les mots *terre d'Améric*. Les premiers soupçons de cette fraude se trouvent manifestés en 1533 par l'astronome Schoner, et en 1627 par Fray Pedro Simon, l'auteur des *Noticias historicas de las Conquistas*. Schoner ne blâme cependant Vespuce d'avoir inventé la dénomination d'*Amérique* que parce que, selon des rêveries sur les découvertes de Magellan, il regarde¹ comme

Piloto mayor de Indias, en 1518, après avoir fait en 1517 une nouvelle expédition vers le nord-ouest sous le commandement de sir Thomas Pert, aux frais de l'Angleterre. Une vaste carrière s'ouvrit à son ambition au service des Castellans. Il ne retourna dans sa patrie qu'en 1548.

¹ « Americus Vesputius maritima loca *Indias superiores*

prouvé que « tout le Nouveau Monde fait partie de l'Asie (de l'Inde supérieure), et que la

ris ex Hispaniis navigio ad occidentem perlustrans, eam partem quæ superioris Indiæ est, credidit esse Insulam quam a suo nomine vocari instituit. Alii vero nunc recentiores hydrographi eam terram ulterius ex alia parte invenerunt esse continentem Asiæ, nam sic etiam ad Moluccas Insulas superioris Indiæ pervenerunt. Darieni terra et Sinus de Uraba gradus quasi tenent quinque in altitudine polari, unde longissimo tractu occidentem versus ab Hispali terra est quæ Mexico et Temistitan vocatur quam in superiori India (a Marco Veneto lustrata) vocaverunt Quinsay, id est civitatem cæli in eorum lingua. — Regiones quæ extra Ptolemæi descriptionem sunt, non adhuc certis authoribus traditæ. Post Sinas Serasque, ultra 180 graduum versus orientem longitudinem, multæ regiones repertæ per quendam Marcum Polum Venetum ac alios, sed nunc a Columbo Genuensi et Amerigo Vesputio solum *loca littoralia* ex Hispaniis per Oceanum occidentalem illic applicantes, lustratæ sunt, *eam partem terræ insulam existimantes vocarunt Americam*, quartam orbis partem. Modo vero per novissimas navigationes, factas anno 1519, per Magellanum ducem navium Invisissimi Cæsaris divi Caroli, versus Moluccas insulas quas alii Maluquas vocant, in supremo oriente positas, *eam terram invenerunt continentem superioris Indiæ quæ pars est Asiæ.* Sunt autem hujus portionis (Asiæ) regiones *Bachalaos dictæ, Florida, desertum Lop, Tangut, Ca-*

ville de Mexico (*Temistitan*) est identique avec la ville de Quinsay en Chine, vantée avec exagération par Marco Polo. » C'est là de la géographie systématique d'un géomètre qui accusait les anciens (sans doute Hicétas et Aristarque de Samos) d'admettre la rotation du globe et de faire tourner la terre « *comme sur une broche* », pour être *rôtie* par le so-

thay, Mexico regio, in qua urbs permaxima in magno lacu sita Temistitan, sed apud vetustiores Quinsay erat vocata, Parias, uraba et Canibaliū regiones. Brasiliæ regio sese extendit ad usque Melacham et quid ultra. Incolæ antropophagi liberis eorum Thomæ nomen imponunt. Adjacet huic regioni insula permaxima Zanzibar. » (*Joannis Schoneri Carolostadii Opusculum geographicum*, Norimb. 1533, pars II, cap. 1 et 20.) J'ai fait mention, en citant ce passage, « des enfans portant le nom de S. Thomas », parce que ce même conte se retrouve dans un voyage très-problématique dirigé peut-être aux terres Patagoniques et fait aux frais de don Cristobal de Haro, établi à Anvers, dont je parlerai dans la suite (note B), en citant un opuscule très-rare de la bibliothèque de Dresde.

Ce genre d'argumentation a été reproduit de nos jours par un académicien, l'auteur du *Tableau de Paris*. « Quidam antiqui opinati sunt quod cœlum quiesceret et terra moveretur super polis suis circulariter. Ita imaginabantur quod terra haberet se sicut assatura in

leil. » Herrera dont les quatre premières décades parurent en 1604, énonce clairement que c'est en répandant de nouvelles cartes que Vespuce introduisit la dénomination d'Amérique¹. Fray Pedro Simon² et Solorzano³ présentent la même hypothèse : c'est l'injonction faite au *Piloto mayor* de changer les cartes et de *hacer las marcas* qui doit être la source du mal. Fray Pedro Simon propose, pour extirper radicalement un nom si ignominieux pour la nationalité espagnole, « de prohiber l'usage de tout livre de géographie et de toute carte dans lequel on trouverait le mot *Amé-*

veru et Sol sicut ignus assans. Sicut ignis non indiget assatura, sed converso ita Sol non indigerit terra, sed potius terra Sole. Aves non potuerint bene volare contra orientem propter aërem insequentem qui pennas earum elevaret. » (L. c. Pars I, cap. 2.) Il est affligeant d'apprendre par ce même ouvrage de Schoner, publié dix ans avant celui *De Revolutionibus* de Copernic, que Regiomontanus (DELAMÈRE, *Hist. de l'astr. du moyen-âge*, p. 455) employait les mêmes argumens.

¹ Dec. I, lib. VII, c. 1, t. I, p. 148.

² *Primera parte de las Noticias hist. de las conquistas de Tierra firme*. (Cuença, 1627) cap. 6 et 8, p. 18-26.

³ JUAN DE SOLORZANO PEREIRA, *Política Indiana*, lib. I, cap. 2, p. 4.

rique. Je suis persuadé que ce mot n'a point été tracé¹ de la main de Vespuce, qui sans doute *aurait pu* l'inscrire sur quelques parties de l'Amérique orientale, comme Diego Ribero a placé, en 1529, sur les côtes de l'Amérique septentrionale les dénominations de *Tierra de Gomez*, *Tierra de Ayllon* et *Tierra de Garay*. Il est plutôt probable que Vespuce n'a point eu connaissance de l'honneur que venait de lui faire, plus d'une année avant sa nomination comme *Piloto mayor*, un savant obscur de Lorraine, en proposant que le Nouveau Monde fût appelé *America* ou *Americi Terra*. Vespuce était mort depuis huit ans lorsqu'une mappemonde ajoutée à une édition

¹ Telle est aussi l'opinion du chevalier Napione (*Delle Scoperte del Continente del Nuovo Mondo; Esame critico del primo viaggio di Amerigo Vesputi; Lettera del Conte Gianfrancesco Galeani Napione di Cosentino al Sign. Washington Irving*, 1829, p. 7), en réfutant l'hypothèse de Fray Pedro Simon, répétée par TIBALDI, t. VI, P. I, p. 190. (Voyez aussi WASHINGTON IRVING, t. IV, p. 186.) Camus a déjà fait voir dans son savant ouvrage bibliographique que les mots *tota America* introduits dans une édition des lettres de Vespuce, sont une scolie de De Bry (*Mém. sur la collection des grands voyages*, p. 139).

de Solin offrit pour la première fois cette dénomination géographique inscrite sur une carte. Le détail des faits réservé pour la Section suivante mettra dans le plus grand jour les circonstances qui ont rendu peu à peu populaire un nom accidentellement inventé dans les Vosges. Selon moi, le navigateur florentin n'a pas plus nommé Amérique le Nouveau Monde que Magellan n'a pensé nommer le *Détroit Patagonique* ¹ Détroit de Magellan.

Vespuce a survécu à Colomb de six ans. La carrière de découvertes du second s'étend de

¹ C'est ce nom et celui d'*Estrecho de todos los Santos* que Magellan avait donnés primitivement, en novembre 1520 (PIGAFFETA, éd. d'Amoretti, 1800, p. 104; NAV. t. LV, p. 49). Depuis la seconde moitié du 16^e siècle la dénomination de *Détroit de Magellan* a été généralement adoptée, quoique l'amiral Pedro Sarmiento de Gamboa, dans le document de la prise de possession du Rio San Juan, en février 1580, ait solennellement déclaré que le nom d'*Estrecho de Magellanes* doit être remplacé par celui d'*Estrecho de la Madre de Dios*. Il prie le souverain de faire disparaître le premier de ces deux noms dans les pièces officielles. Heureusement qu'à cette occasion la dévotion de Philippe II s'est montrée moins ardente que la dévotion de l'amiral. (SARMIENTO, *Viage al Estr. de Magellanes*, 1768, p. 239 et 312.)

1492 à 1504 ; la carrière nautique du premier, de 1499 à 1504. Conservant une position que l'on doit appeler très-subalterne¹ en la comparant à la position élevée d'un Amiral des Indes qui jouissait de tous les titres et des droits des anciens Grands Amiraux de Castille, Vespuce est décédé paisiblement à Séville le 22 février 1512. On s'est trompé longtemps de quatre ans sur l'époque de cet événement : la mort du navigateur à qui la postérité a décerné le dangereux honneur de donner son nom au Nouveau Monde a été de nos jours² l'objet d'une découverte historique. Jusqu'à M. Muñoz on ignorait même s'il était mort en Espagne ou aux îles Açores. Vespuce est resté pauvre : Colomb le dépeint ainsi lorsqu'il le vit rentrer en Espagne. La veuve du *Piloto mayor* eut à mendier une petite pension de 10,000 maravedis qui restait à la charge des successeurs de Vespuce. L'homme qui avait fixé l'attention de deux rois, qui avait été tour à tour à la tête d'une grande maison de com-

¹ Voyez le mémoire du vicomte de Santarem dans le *Bulletin de la Soc. de Géographie*, sept. 1836, p. 154.

² Voyez t. IV, p. 31.

merce, associé à des entreprises maritimes lucratives pour leurs chefs, et fournisseur de la flotte dans les armemens de 1507, s'honora par son indigence, comme la plupart des premiers *conquistadores* et comme beaucoup d'hommes dans les tourmentes révolutionnaires de nos jours. L'agitation devient souvent un intérêt de la vie intellectuelle assez puissant pour faire oublier des intérêts purement matériels. Vespuce a eu le bonheur d'appartenir à cette époque mémorable qui, par des découvertes dans les deux hémisphères comme dans le monde de l'intelligence, par l'éclat qu'ont jeté les arts renaissans comme les monumens retrouvés de l'art antique, a ouvert une si vaste carrière aux besoins et au développement de la pensée; mais Vespuce, à vrai dire, n'a brillé que du reflet d'un siècle de gloire. Près de Colomb, de Sébastien Cabot, Bartolomé Diaz et Gama, près de Pinzon même, sa place est une place inférieure. La majesté des grands souvenirs semble concentrée sur le nom de Christophe Colomb. C'est l'originalité de sa vaste conception, l'étepdue et la fécondité de son génie, le courage opposé à de longues infortunes qui ont

élevé l'amiral au-dessus de tous ses contemporains.

J'ai terminé l'investigation des faits qui se rattachent à une question longtemps débattue. Le respect pour la vérité m'a rendu prolix : il a vaincu la fatigue d'arides et minutieuses recherches. Je crois avoir lu avec attention tout ce qui a été écrit contre Vespuce jusqu'au commencement de l'année 1838. J'ai pesé les difficultés, signalé les contradictions dans les récits, énoncé avec candeur tout ce que l'impartialité historique m'imposait le devoir de produire au grand jour. En réunissant tous les élémens d'une discussion critique, j'ai appuyé mon opinion de toutes les preuves dont je pouvais les entourer d'après le nombre des matériaux que nous possédons depuis sept ou huit ans. Je n'ai attaché d'importance qu'aux documens officiels et aux témoignages des écrivains de la première moitié du 16^e siècle. La confiance diminue à mesure qu'on s'éloigne de cette époque. Les opinions de Charlevoix, de Thevet, des auteurs des *Mémoires de Trévoux*, de l'*Histoire générale des Voyages*, de Ro-

bertson même, ne m'ont point occupé, parce que répétant les accusations banales d'usurpation, d'artifice et de fraude, ils n'ont rien ajouté aux faits dont les plus importans leur restaient inconnus. Si j'ai passé sous silence des autorités beaucoup plus récentes et très-respectables, c'est que dans ces essais historiques comme dans mes travaux de philosophie naturelle, j'évite jusqu'à l'apparence d'une controverse personnelle. Je recueille plutôt les faits que les opinions, et loin d'attendre que la mienne puisse dès aujourd'hui entraîner celles des savans estimables qui sont en dissentiment avec moi, je me borne à l'espoir d'avoir préparé les esprits à mettre de la circonspection dans leurs jugemens. Selon moi, Vesputze n'offre qu'un exemple de plus de cette dangereuse célébrité qu'une réunion fortuite de circonstances attache quelquefois aux hommes et aux choses. D'ailleurs bien des contradictions qui nous paraissent insolubles aujourd'hui pourront disparaître par la découverte d'anciens documens cachés jusqu'ici. Que de fausses idées n'a pas rectifiées la publication récente du procès du fisc contre les héritiers de l'amiral ! que d'éclaircissemens n'ont pas

offerts soit la lettre de Vespuce écrite au Cap Vert et retrouvée par le comte Baldelli, soit les rapports reconnus entre l'homme qui le premier a proposé le nom d'Amérique et les éditions de la Géographie de Ptolémée ! Mes propres convictions ne se sont formées que pendant le long espace de temps qu'a duré l'impression de l'*Examen critique de l'histoire de la géographie*. Mon ouvrage même porte les traces du doute dans lequel j'ai été jadis relativement à l'identité des premier et second voyages du navigateur florentin. Il me reste à terminer cette *Deuxième Section* en résumant le plus succinctement possible les résultats principaux auxquels j'ai cru devoir m'arrêter. En revenant sur la route que j'ai parcourue, il a fallu répéter une partie de ces mêmes données dont la liaison mutuelle conduit, sinon à des argumens démonstratifs et convaincans dans chaque question partielle, du moins à une induction fondée sur un haut degré de probabilité.

1. Améric Vespuce n'a fait aucun voyage au continent de l'Amérique méridionale avant la troisième expédition de Christophe Colomb en 1498. Les dates de son séjour en Espagne et l'emploi de

son temps depuis le mois de décembre 1495, surtout depuis la mi-avril 1497 jusqu'au 30 mai 1498, démontrent par un *alibi* l'impossibilité d'une première expédition de Vespuce commencée le 10 ou 20 mai 1497. Cette expédition, si elle avait eu lieu, n'aurait pu rester inconnue à Alonso de Hojeda, qui a visité indubitablement la côte de la terre ferme depuis le mois de juin jusqu'au mois de septembre 1499, avec Vespuce et Juan de la Cosa : cependant Hojeda déclare formellement, dans le procès contre les héritiers de Colomb, que la découverte de Paria est due à l'amiral seul. (Voyez t. IV, p. 267 et 273.) L'*alibi* prouve aussi qu'il est inutile de recourir à la supposition d'un voyage clandestin, dont il existe d'ailleurs plusieurs traces¹ indubitables (t. I, p. 558, t. II, p. 5, et t. IV, p. 268).

2. La découverte de l'Amérique continentale, en faisant abstraction des expéditions des Scandinaves (de Gunbiorn et Erik Raude), vers la fin du dixième siècle, appartient à Jean et Sébastien Cabot. Elle a été faite dans une partie très-boréale, entre les 56° et 58° de latitude, le 24 juin 1497, par conséquent plus d'une année avant l'atterrage de Christophe Colomb sur les côtes continentales de l'Amérique du sud. La date du premier voyage de Vespuce n'a pu être forgée dans le dessein de nuire

¹ Voyez la note B à la fin de la *Deuxième Section*.

à la gloire de Colomb, puisque l'idée de la découverte d'un nouveau continent ne s'est jamais présentée¹ ni à Colomb, ni à Vespuce. L'un et l'autre

¹ Si Vespuce, après avoir nommé, dans son second voyage, trois fois le continent qu'il vient de visiter, *terra del Asia* (BAND. p. 66, 76 et 83), se sert, au retour du troisième voyage, dans la lettre à Lorenzo di Pier Francesco de' Medici, des expressions « de terres qui forment comme un *altro monde*, » ou bien « de terres qu'avec raison on peut nommer un *Mondo nuovo*, » cette manière vague de désigner tout ce qu'offrait de merveilleux une côte étendue et nouvellement découverte, nous rappelle le voyageur Cadamosto qui désigne aussi, mais 48 ans avant Vespuce, la côte occidentale d'Afrique, « à cause de tant de choses nouvelles qu'elle lui a présentées, » par la dénomination d'un *altro Mondo*. (RAMUSIO, t. I, p. 96, D. *Itin. Port.* fol. 1, b.) C'est un souvenir classique de l'*αλλη οικουμένη* de Strabon, de l'*alter orbis* de Pomponius Mela et de Tertullien, de la *quarta orbis pars* d'Isidore de Séville (*Orig.* XIV, 5, ed. Ven. 1483, p. 71, b.) Le moyen-âge ne vivait pour ainsi dire que de ces réminiscences de l'antiquité. (Voyez t. I, p. 113-121.) Colomb et son ami Pierre Martyr d'Anghiera, chez lesquels on ne trouve pas la moindre trace d'une conjecture sur l'existence d'un continent isolé, nulle part lié aux terres continentales de l'Asie, se servent tous deux des mêmes dénominations que Vespuce dans sa lettre à Médicis (BAND. p. 101). Nous lisons déjà dans les lettres d'An-

ont été également persuadés jusqu'à leur mort d'avoir touché à différens points de l'Asie continen-

ghiera, écrites en 1493 et 1494, les expressions suivantes : *Colonus novi orbis repertor ; orbis novus ut ita dixerim* (la glose modifiante est très-significative) ; *novum terrarum hemisphaerium ; antipodum latens orbis ; occidui Antipodes*. (*Anglerii Opus Epistolarum*, ed. Par. 1670 ; Ep. 133, 134, 138 et 152, p. 73, 74, 76 et 84. *Aven. Oceana*. ed. Col. 1574, Dec. I, lib. III, p. 28). Plus tard Anghiera commence toutes les lettres dans lesquelles il donne des nouvelles de Colomb, de Balboa et de Cortez par ces mots : *Ab orbe novo nuncios habemus*, ou *de orbe novo multa*, etc. Cette expression de *nouveau monde* indique si peu une autre partie du monde, que la même phrase nous montre le *novus orbis* faisant partie de l'Asie. • *Ex orbo novo attulit Admirantus noster Colonus ab oris quibusdam quas percurrit* (côtes de Paria) *unionum orientalium sarta pleraque ; putat regiones has esse Cubæ contiguas et adhaerentes , ita quod utraque sint Indiae Gangetidis continens ipsum*. » (Ep. 168, p. 96). Christophe Colomb emploie les dénominations figurées de *l'autre monde* et *monde nouveau* dans le récit même du troisième voyage, lorsqu'il croit avoir trouvé ce site du Paradis que les pères de l'Eglise placent à l'orient des terres habitables, à l'extrémité de l'Asie. (Voyez t. III, p. 119-129.) Dans sa lettre du commencement d'octobre 1498, Colomb dit à la Reine : *Vuestras Altezas tiene nacá otro mundo* ; dans une lettre remplie de plaintes amères

tales (t. IV, p. 125 et 299), comme le prouvent leurs propres témoignages de la manière la plus précise.

adressées à la nourrice de l'enfant don Juan, en novembre 1500, il dit très poétiquement : *Cometi viaje nuevo al nuevo cielo é mundo que fasta entonces estaba en oculto*, « j'entrepris un nouveau voyage à ce ciel et à ce monde nouveaux qui jusque-là étaient restés cachés aux hommes. » (NAV. t. I, p. 263 et 266.) En réfléchissant sur le véritable sens de ces locutions et sur la manière dont elles se sont introduites dans le midi de l'Europe, il ne faut pas être surpris de retrouver le *Mundo nuevo* dans cette inscription si simple et si belle (*a Castilla y a Leon Nuevo Mundo dió Colon*) que Ferdinand le Catholique fit graver sur la tombe de l'amiral. Nous ignorons dans quelle année l'inscription fut placée, mais comme elle appartenait au monument funéraire de Séville et non à celui de Valladolid (le corps étant transporté dans la première de ces villes en 1513), il est très probable que l'inscription a été composée avant que la nouvelle de la découverte de la Mer du Sud par Balboa fût arrivée en Espagne, c'est-à-dire avant le mois de juillet 1514. A mesure que les découvertes de Colomb se trouvaient agrandies vers le sud par l'entreprise de Pinzon et de Solis (1508), l'étendue des pays visités et le nombre de productions inconnues qui en refluaient vers l'Europe, semblaient justifier de plus en plus une dénomination qui originairement n'avait pas été prise dans un sens géographique très précis. La phrase de Vespuce : *Queste parti del mondo che non senza cagione*

La date de 1497 appliquée au premier voyage de Vespuce dans ses lettres imprimées, n'avait, sous ce rapport, d'après les idées du commencement du seizième siècle, aucune importance; cette date devait en avoir d'autant moins (t. IV, p. 234 et 257) que Colomb croyait fermement avoir visité une terre continentale dès le premier et surtout dès son second voyage, trois ou cinq ans plus tôt, en 1492 et 1494.

3. Cette même date de 1497 à laquelle on a eu l'habitude de rattacher le départ de Vespuce

abbiamo chiamato Mondo nuovo, n'indique aucune époque, aucune dénomination nouvellement donnée, car neuf ans auparavant cette dénomination était en usage, et Vespuce explique les mots *abbiamo chiamato* par la considération que « les terres qu'il vient de trouver » sont toutes au sud de l'équateur et par conséquent celles dont il prétend que les anciens avaient nié l'existence. Le titre du chapitre 121 de la Collection de voyages de Madrignano : *De forma quartæ partis terræ nuperrimæ inventæ* (dans Ruchamer : « *Wie Albericus den virdte theyl der welt erfunden hat* »), ne sont que des scolies intercalées par des traducteurs maladroits. Dans la lettre de Vespuce, autant qu'elle correspond à ce chap. 121, il n'est pas question d'une quatrième partie du monde, mais bien, ce qui est très-différent, « de la quatrième partie de la circonférence du globe parcourue dans une même expédition. » (BAND. p. 118.)

pour sa première expédition, n'a pas influé sur l'idée qui s'est présentée à un savant en Lorraine, de vouloir appliquer, en 1507, au Nouveau Monde le nom d'Améric Vespuce (t. IV, p. 99 et 119). C'est la célébrité acquise au navigateur florentin par la publicité de son troisième voyage et par la grande étendue des côtes découvertes au sud de l'équateur; c'est l'entreprise d'une version des *Quatuor Navigationes*; c'est l'ignorance entière du quatrième voyage de Colomb, dirigé aux côtes continentales de Veragua et de Honduras, qui ont guidé Hylacomylus et excité son enthousiasme. Savant géographe, il n'ignorait pas les découvertes de Christophe Colomb, mais ce *monde nouveau de Vespuce*, cette grande terre de l'hémisphère du sud ont frappé son imagination plus que Cuba, Haïti et Paria. Il a confondu peut-être Vespuce et Colomb, comme de nos jours, lorsqu'il est question des entreprises au pôle nord, on confond souvent les noms de Parry et de Ross.

4. De nombreux documents constatent l'état de l'opinion publique relativement à Vespuce dans la première moitié du seizième siècle. Colomb, un an avant sa mort, parle du navigateur florentin avec beaucoup de bienveillance : c'était à une époque où, depuis longtemps, le troisième voyage de Vespuce était imprimé, voyage dans lequel il est question de deux voyages antérieurs (t. IV, p. 29 et 99.)

Améric Vespuce n'a eu aucun intérêt à cacher, jusqu'à la mort de l'amiral, l'existence du premier voyage, qui est celui qu'il fit avec Hojeda. Ferdinand Colomb, dont l'ouvrage biographique très-important n'a été terminé¹ qu'après 1533, traite rudement tous ceux qui ont nui à la mémoire de son père. Or, si le fils, jaloux de la gloire de son nom et d'un esprit défiant et ombrageux, eût jamais osé dire en Espagne ou dans l'étranger que Vespuce s'était vanté d'avoir été à la côte de Paria avec l'amiral, il aurait indubitablement flétri du nom d'imposteur celui que la mort avait enlevé depuis vingt-un ans, et que par conséquent il n'avait aucun motif de ménager. Il l'aurait traité avec la même amertume avec laquelle il a châtié l'évêque de Nebbio (Agostino Giustiniani) et l'historien Oviedo. Le silence de Ferdinand Colomb est d'autant plus significatif qu'appelé, en 1524, lors des discussions sur la possession des Iles Moluques, à la *Junta* de Badajoz, il avait eu pour collègues Jean Vespuce, le neveu d'Améric, et le célèbre navigateur Sébastien Cabot². Comme celui-ci, l'an 1515, avait rendu témoignage en faveur d'Américo relativement à la latitude contestée du Cap S. Augustin³,

¹ Les événemens cités dans le chap. 108 offrent la preuve de cette assertion.

² NAV. t. IV, p. 339.

³ L. c. t. III, p. 319.

il devait avoir, tout aussi bien que Hojeda, Juan de la Cosa et Vicente Yañez Pinzon, une connaissance intime des différentes expéditions qu'Améric prétendait avoir exécutées. Ni dans la *Junta* de Badajoz, au milieu de tant de pilotes espagnols et portugais, ni postérieurement dans des voyages faits à la suite de l'empereur Charles-Quint en Italie, en Belgique et en Allemagne, là où tant d'éditions du *Mondo Novo* et de la *Cosmographie* de Hylacomylus avaient paru, Fernand Colomb n'a rien appris qui ait excité une haine personnelle contre Vespuce. Les premières cartes sur lesquelles ce nouveau continent porte le nom d'*Amérique*, celles d'Appien de 1520 et de l'édition de Ptolémée de 1522, ont aussi probablement échappé à ses investigations. Il ne les aurait pas regardées avec indifférence, puisqu'elles lui auraient paru directement attentatoires à la gloire de sa famille.

Pierre Martyr d'Anghiera, mêlé par sa position à tous les intérêts des grands navigateurs de son temps, ami de Christophe Colomb, des deux Vespuce, de Sébastien Cabot et de Vicente Yañez Pinzon, ne parle qu'avec la plus haute estime de Vespuce. Lui aussi, s'il eût eu le moindre soupçon des prétentions du Florentin à l'antériorité de la découverte du continent, en aurait parlé dans ses *Océaniques* ou dans ses lettres familières si pleines de malice et d'abandon (t. IV, p. 125 et 134). Le silence

d'Oviedo est peut-être plus significatif encore, parce que, ennemi de l'amiral, l'auteur de l'*Historia des Indes* se serait plu à faire valoir les droits de Vespuce. Ramusio, qui avait déjà vingt-sept ans à la mort de celui-ci, abonde en éloges du « *singular intelletto e bellissimo ingegno del eccellente signor Amerigo*. » Cependant sa lettre à Fracastoro est destinée à venger la mémoire de Christophe Colomb des indignes soupçons qu'on avait fait naître contre lui. Il a eu connaissance des *quatre voyages* de Vespuce, mais l'idée ne s'est pas présentée à lui de placer Vespuce parmi les détracteurs ou les ennemis de l'amiral (t. IV, p. 145-151). Enfin, le grand historien Guicciardini, qui, par son âge, appartient à l'époque des premières découvertes, assigne à Améric la première place après Colomb¹.

5. Cette bienveillance des contemporains, cette absence de toute accusation d'avoir voulu empiéter sur les droits de l'amiral, éloignent le soupçon que Vespuce ait avancé² frauduleusement l'époque de

¹ *Historia d'Italia*, Trevigi, 1604, lib. VI, p. 173.

• È penetrato pui oltre Christofano Colombo (inventore di questa maravigliosa e pericolosa navigatione) e dopò lui Amerigo Vespuccio Fiorentino che successivamente hanno scoperte altre isole e grandissimi paesi di terra ferma. » Ceci a été probablement écrit en 1533.

² « *Adelantò la epoca de su viage al año 1497.* » (NAV. t. III, p. 331.)

son départ pour le premier voyage. Les plaintes ne commencent à s'élever qu'en 1535 et 1541, dans les éditions de Ptolémée publiées par Servet à Lyon; mais ces plaintes aussi ne sont dirigées que contre les auteurs qui ont donné au continent le nom de Vespuce. En observant avec soin les variations de l'opinion publique, on reconnaît que ce sont, d'un côté, les efforts de Hylacomylus et de Vadianus tendant à faire prévaloir la nouvelle dénomination d'Amérique; de l'autre, les éloges exagérés donnés au Florentin dans le Ptolémée de 1522, publié à Strasbourg, qui ont suscité un blâme auquel Gomara a répondu en 1552, dans son *Historia general de las Indias* (t. IV, p. 134 et suiv.). Bartholomé de Las Casas, quoique déjà à Haïti avant la fin de la troisième expédition de Colomb, n'a cependant terminé son grand et confus ouvrage qu'après Gomara, en 1559, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il est le seul des contemporains de Colomb et de Vespuce qui ait attaqué¹ ce dernier. Regardant les dates des *Quatuor Navigationes* qui avaient paru en Lorraine, comme celles que Vespuce aurait eu lui-même l'intention de répandre, il prouve, par la date de l'arrivée d'Alonso de Hojeda au port de Yaquimo à Haïti (5 septembre 1499), et par l'ex-

¹ Voyez les manuscrits de Las Casas examinés par Nav. t. III, p. 7, 318 et 332.

trême brièveté du voyage, que la première expédition de Vespuce ne peut avoir commencé en 1497: L'évêque de Chiapa est d'ailleurs lui-même dans l'erreur lorsqu'il affirme que le Florentin a accompagné Hojeda non-seulement en 1499, mais aussi dans l'expédition faite conjointement avec Vergara de 1502 à 1503. Cette erreur de voyages et de dates se retrouve dans Herrera, historien d'un grand mérite, mais dont les premières Décades, remplies de graves inculpations contre Vespuce, n'ont paru qu'au commencement du dix-septième siècle, et se trouvent par conséquent bien au-delà de la limite où les opinions des savans ont de l'importance ¹ pour la critique historique (p. 434, 445 et 464). D'ailleurs dans ce siècle d'agitations et de grandes entreprises maritimes, les hommes les plus célèbres qui étaient à la tête de ces entreprises, se trouvaient exposés à une sévérité de traitement peu équitable. Quarante-six ans après sa mort, Colomb, le grand Colomb est insulté par un des historiens les plus illustres du seizième siècle, qui le dépeint

¹ « In fact (dit M. Washington Irving) Herrera did but copy what he found written by Las Casas, who had the proceedings of the fiscal court lying before him and was moved to indignation against Vespucci by what he considered proofs of great imposture. » (*Hist. of Chr. Columbus*, t. IV, p. 187.)

comme bavard, fantastique, épris de ses prétendus talens et de son rêve de Cipango (t. IV, p. 27).

Il résulte de l'ensemble de ces considérations que, pendant sa vie et plus de vingt ans après son décès, Améric Vespuce a été regardé comme un homme très-recommandable, appelé, à cause de ses connaissances nautiques, à la place importante de « grand-pilote pour les route de l'Inde, » ami des navigateurs les plus illustres de son époque. L'opinion ¹ ne s'est déclarée contre lui que lorsqu'on a commencé à lui attribuer des découvertes dont la priorité ne lui appartenait pas, et lorsqu'on a placé son nom sur les mappemondes. On lui a donné par là un genre de célébrité auquel rien ne me prouve

« Parmi les hommes, dit Thevet, qu'ont nourris l'Italie et le pays florentin, je nomme Améric Vespuce, ç'a été le nonpareil pour avoir découvert une partie du pays des Cannibales jusqu'aux tles du Pérou, mais ceux qui lui attribuent toute cette grande terre et la nomment de son nom, s'abusent grandement, car il n'en a pas découvert la troisième partie, et n'y a homme sous le ciel qui en peut être meilleur juge que moi. » *Cosmographie universelle*, 1575, t. II, p. 720. C'est le livre que Jean de Lery, Bourguignon, amené au Brésil en 1556, par ferveur pour le calvinisme, nomme poliment, dans l'édition du *Voyage de Staden de Homberg*, « la fabuleuse Cosmographie du superlativement effronté menteur André Thevet. »

qu'il ait voulu aspirer. Pour bien apprécier la valeur des témoignages, il suffit de les classer chronologiquement.

6. Les écrits que nous possédons sous les noms de *voyages* ou de *lettres* de Vespuce, remplis de contradictions et de chiffres altérés comme au hasard, n'ont pas été publiés par le voyageur même. Nous ignorons, pour la plupart de ces écrits, en quelles langues ils ont été primitivement rédigés et par combien de traductions et d'éditions ils ont passé. Le livre publié sous le titre de *Quatuor Navigationes*, n'est que l'extrait ou le fragment d'une composition beaucoup plus volumineuse ¹ et plus complète qui devait porter le même nom. Il existait en outre le manuscrit d'une *Cosmographie* que l'auteur voulait publier dans sa jeunesse. Jean Ves-

¹ C'est ainsi que dans l'ouvrage important de Pigafetta, le compagnon de Magellan, nous ne possédons aussi que des extraits d'un livre perdu, mais présenté à l'empereur Charles V à Valladolid, en septembre 1522. De même que Vespuce envoyait les récits de ses voyages à Soderini, à Lorenzo Pier Francesco de' Medici et au roi René, Pigafetta adressa ses extraits au pape Clément VII, au grand-maître de Rhodes, Philippe de Villers Lisle Adam et à la reine régente de France, mère de François I^{er}. Ces diverses transcriptions occasionnèrent, comme chez Vespuce, des erreurs de chiffres dans les positions géographiques. (AMORETTI,

puce possédait¹ des *journaux de navigation*, écrits de la main de son oncle pendant le cours de deux expéditions (t. IV, p. 35-81, p. 156-165, p. 169-178). Je dois rappeler à cette occasion que Magellan aurait pu être exposé à une partie des reproches dont on accable le mémoire de Vespuce, si l'on avait imprimé un ouvrage composé en son nom au seizième siècle et dont il existe un manuscrit dans la bibliothèque de San Isidro à Madrid, sous le titre bizarre de *Descripcion de los reinos, costas y islas que hay desde el Cabo de buena Esperanza hasta la China, compuesta por Fernando Magellanes, piloto Portugues*. A ce nom de l'homme célèbre se trouvent ajoutés les mots : « lequel a tout vu et parcouru lui-même. » M. Navarrete (t. IV, p. LXXXIX), a examiné cet ouvrage, et prouvé, par la comparaison des dates et des faits, que Magellan ne peut en être l'auteur; qu'il est postérieur à ce grand navigateur, et que tout au plus le premier fond doit lui être attribué.

Primo viaggi intorno al Globo, 1800, p. XXXVI, XLIX et 183.)

¹ « *Amerigo Vespucci*, porte le témoignage officiel rendu par le neveu dans la *Junta* des pilotes en 1515, *fu al dicho cabo (de San Agostin) dos viages e desto tengo escritura de su mano propia cada dia por que descota ibi e quantas leguas hacia.* »

7. Si Vespuce avait eu l'intention de falsifier¹ les dates de ses entreprises maritimes, il les aurait mises facilement d'accord. Il n'aurait pas terminé le premier voyage cinq mois après son départ pour le second. Il aurait fait disparaître les fréquentes contradictions entre la durée des voyages et les époques du départ et du retour. La fraude agit avec plus de circonspection. Il aurait supprimé des particularités qui ne pouvaient être mentionnées que dans des lettres familières (t. IV, p. 173). L'introduction même du chiffre 1497 ne pouvait offrir, à l'époque où les lettres des *Quatuor Navigationes* ont été écrites, aucun avantage apparent, Vespuce et Colomb ayant toujours affirmé avoir été dans l'est de l'Asie, et Colomb ayant de plus fait prêter serment aux équipages de son escadre et mandé au pape Alexandre VI qu'il avait déjà longé, pendant l'été de 1494, la côte *continentale* pendant l'espace de 335 lieues (t. IV, p. 230-240). Quoique Vespuce se

¹ « Perhaps some other means might be found of accounting for the spurious date of the first voyage without implicating the veracity of *Vespucci*. It may have been the blunder of some editor or the interpolation of some book maker eager, as in the case of *Trevignano* (voyez t. IV, p. 129), to gather together disjointed materials and fabricate a work to gratify the prevalent passion of the day. » (WASHINGTON IRVING, t. IV, p. 188.)

vante d'avoir pris part aux grandes découvertes faites pendant le cours de ses différens voyages, il n'en avoue pas moins clairement pour cela de n'avoir pas eu le commandement suprême (t. IV, p. 178-192). Rien ne prouve que le Florentin ait contribué à la publication ¹ du *Mondo Novo* d'Alessandro Zorzi de Vicence (1507). Nous savons au contraire que c'est un *ami de Colomb*, Angelo Trevigiano, qui a fourni des matériaux pour cette collection de voyages, calquée sur le *Libretto* d'Albertino Vercellese di Lisona (t. IV, p. 77-99.)

8. Les *variantes* qu'offrent les différens textes et les traductions des lettres de Vespuce indiquent que plusieurs dates ont été altérées ; mais en réfléchissant sur les motifs qui auraient pu avoir amené ces altérations de chiffres, on croit n'y reconnaître que l'insouciance des éditeurs ou quelques tentatives de diminuer les différences entre les époques du départ et du retour, et les évaluations de la durée des voyages (t. IV, p. 200, 215, 273, 290 et 296). En falsifiant les dates d'après un plan concerté,

¹ Telle a été la légèreté de certaines inculpations, que le savant bibliographe Antonio de Leon (*Epitome de la Biblioteca oriental y occidental*, 1629, p. 62) confond Zorzi et Vespuce. « Amerigo, dit-il, traduxo una breve relacion de los viages de Cristoval Colon en italiano y la imprimió en su Nuevo Mundo. »

c'est-à-dire dans le dessein coupable d'agrandir artificieusement le mérite de Vespuce, des éditeurs enthousiastes ou complaisans auraient, nous le répétons, fait concorder les dates altérées, et ne se seraient pas contentés imprudemment de changemens partiels. Dans les scolies intercalées, quelques chiffres paraissent empruntés au voyage de Hojeda et de Vicente Yañez Pinzon, et appliqués au départ et au retour de la seconde expédition de Vespuce (t. IV, p. 303, 504, 505). Le départ pour le premier voyage a peut-être été reculé jusqu'à l'année 1497, pour justifier le faux chiffre de la durée (18 mois) et en prenant la date du retour, selon le texte de Baccio Valori, pour un terme fixe bien constaté (t. IV, p. 200, 215 et 290). Le plus souvent il est impossible de deviner dans quel but les altérations, si elles étaient intentionnelles, auraient pu être tentées. Les discordances ne paraissent alors que des fautes de transcription augmentées par une multitude de copies et de versions en différentes langues (t. IV, p. 275 et suiv.). L'omission des noms et de la désignation particulière des lieux qui ont été visités, doit frapper, mais elle caractérise presque au même degré plusieurs fragmens de relations publiés au commencement du seizième siècle (t. IV, p. 194).

La confusion des dates s'est probablement accrue par le grand nombre d'expéditions si rapprochées et si semblables dans la route qu'elles ont parcourue.

Hojeda avec Juan de la Cosa , Vicente Yañez Pinzon et Niño avec Guerra , sont tous partis dans la même année 1499, et avec une différence de peu de mois. Les trois expéditions que je viens de nommer et celle de Diego de Lepe au sud du Cap S. Augustin, ont été terminées dans la même année 1500. Il reste à signaler une autre circonstance qui devrait avoir frappé depuis longtemps ceux qui ont fait une lecture attentive des premières et plus anciennes éditions d'ouvrages consacrés aux découvertes des quinzième et seizième siècles. On trouve dans ces ouvrages , malheureusement par rapport à des faits que nous regardons aujourd'hui comme les plus importans de l'histoire des expéditions maritimes , des erreurs de dates qu'on peut prouver ne pas être des fautes typographiques. Elles sont dues à l'incurie des rédacteurs et à cette habitude qu'ont les hommes de regarder souvent comme moins grave le commencement d'événemens très-rapprochés d'eux et d'en confondre la succession et les époques. Gonzalo Fernandez de Oviedo, présent comme page à l'audience que les rois catholiques ont donnée, en 1495, à Christophe Colomb lors de son retour du premier voyage à Guanahani , avance de deux ans la découverte de la terre ferme. Il dit *trois fois*, dans la *Historia general de las Indias*, que cet événement mémorable a eu lieu en 1496; une seule fois il ajoute :

« Quelques-uns prétendent que l'atterrage de Colomb sur la côte de Paria est de l'année 1497. » La véritable date de 1498 n'est jamais prononcée. Dans la dédicace d'un ouvrage¹ antérieur qui a paru dès 1526, vingt ans seulement après la mort de l'amiral, Oviedo se trompe même sur l'époque de la première découverte de l'Amérique. « *Il est notoire*, dit-il, que l'amiral a trouvé les Indes en 1491 et qu'il vint à Barcelone en 1492, pour présenter les Indiens à Ferdinand et à Isabelle, pour offrir aux monarques des échantillons de la richesse de ces pays, et leur exposer la grandeur du nouvel empire de l'Occident. » L'historien Gomara exprime la date des années en toutes lettres, comme Oviedo : il dit d'abord (fol. XIV, a) que la terre ferme a été découverte en 1497, époque que les *Quatuor Navigationes* attribuent au départ de Vespuce pour son premier voyage; puis il désigne (p. XX, a) l'intervalle des années 1490 à 1495,

¹ OVIEDO, *Relacion sommaria de la historia natural de las Indias dirigida al Emperador Carlos V* (Toledo, 1526), et BARCIA, *Historiadores primitivos*, 1749, t. I, n. 5; fol. II. La rédaction de la *Relacion sommaria* est bien certainement de l'année 1525, car il y est dit (cap. 87) que le capitaine Fray Garcia de Loaysa « vient de mettre à la voile pour le détroit de Magellan. » Ce départ eut lieu, de la Corogne, le 24 juillet 1525.

comme une époque « où la côte de la terre ferme était fréquentée par les Espagnols ; » enfin, après avoir indiqué, en contradiction avec tout ce qui précède, pour le troisième voyage de Colomb (fol. XLI, *b*) la vraie année 1498, il observe que, « selon d'autres témoignages, *segun algunos* (fol. XLII, *a*), la date de 1497 est plus précise. » La malheureuse catastrophe de la captivité de Colomb est placée deux fois (fol. XIV, *b*, et XVIII, *a*) par Gomara en 1498, quoiqu'elle n'ait eu lieu qu'à la fin de 1500. Cette même époque de 1497 dont l'indication erronée a porté malheur à la mémoire de Vespuce, se retrouve sur la carte d'Appien de 1520, ajoutée à des éditions de Solin et de Mela, avec la note expresse « que c'est l'époque à laquelle la terre ferme a été découverte par Christophe Colomb ! » Las Casas possédait un exemplaire de l'*Imago Mundi* de Petrus Alliacus, auteur singulièrement affectionné de l'amiral ¹, dans lequel Bartolomé Colomb avait écrit ces mots : « En décembre 1488, Diaz est revenu à Lisbonne avec trois caravelles, après avoir découvert le Cap de Bonne-Espérance : *j'étais présent.* » Malgré *sa présence*, Bartolomé Colomb ne s'en est pas moins trompé d'une année. A son retour, Diaz est entré dans le Tage ² en dé-

¹ Voyez t. I, p. 60 et t. III, p. 252.

² CASAS, Mss. lib. VII, cap. 7.

³ BARROS, Dec. I, lib. III, cap. 4 (t. I, p. 192).

cembre 1487. Christophe Colomb lui-même se trompe, dans sa lettre au trésorier Santangel, trois fois dans l'indication de la durée de ses traversées de 1492 et 1493. Il donne 21 et 93 jours pour le voyage de S. Lucar à Guanahani, et 78 jours pour le retour. Les vrais chiffres seraient 71 et 48 jours (NAV. t. I, p. 167 et 174) : cependant tous ces nombres étaient exprimés, non en chiffres romains ou arabes, mais en toutes lettres, et l'écrit de Colomb est du 4 mars 1493. Un illustre auteur Francesco Guicciardini¹, contemporain et compatriote de Vespuce, affirme « que le commencement des découvertes de Christophe Colomb, dans l'ouest de l'Atlantique, est de l'année 1490. » Ces exemples nombreux², puisés dans des ouvrages célèbres,

¹ *Hist. d'Italia*, lib. VI, p. 173. Une note ajoutée par l'éditeur Tomaso Porcacchi et renfermant d'autres erreurs sur les premières navigations espagnoles aux Iles Canaries, prouve que la date 1490 n'est aucunement une faute typographique.

² Une erreur de date semblable à celle qui est relative au voyage de Cadamosto (voyez t. IV, p. 276), et que toutes les anciennes collections font partir en 1503, se retrouve dans Madrignano (*Itin. Port.* cap. XCI). Cet auteur, en parlant de l'arrivée des douze vaisseaux de l'escadre d'Antonio de Torres, a changé l'année MCCCCXCIII en MDIII. (*Gaz. Nov. Orbis*, Bas. 1532, p. 94.)

tant le nom d'*Amérique* ; l'homme auquel des ouvrages imprimés et répandus en Allemagne, en France et en Italie, attribuent un voyage à la terre ferme entrepris en 1497, est en contact avec tous ceux dont la haineuse ferveur cherche quelque apparence de preuve d'un atterrage à Paria avant le 1^{er} août 1498 ; le procureur-général (*el fiscal*) se permet, selon l'expression de Las Casas¹, les enquêtes les plus extravagantes (*preguntas impertinentes*), et au milieu des circonstances que je viens d'énumérer, Vespuce et son neveu ne sont pas appelés en justice. Le nom d'Améric ne paraît qu'une seule fois dans les *informes* et dans le procès, lorsqu'Alonzo de Hojeda déclare « que Juan de la Cosa, Vespuce et d'autres pilotes l'ont accompagné dans le voyage de 1499. » Est-il probable que les ennemis de l'amiral et le fisc, qui avait intérêt de ménager des épargnes au trésor, eussent négligé soit le secours de livres publiés dans l'étranger, soit les dépositions du navigateur florentin² ou de son neveu, tous deux aux gages et

¹ Mss. lib. I, cap. 34.

² Les pièces du procès n'ayant été imprimées qu'en 1829, il ne faut pas s'étonner qu'un passage mal interprété d'Herrera (Dec. I, lib. IV, cap. 2) ait fait naître l'erreur « que Diego Colomb, en gagnant le procès suscitait par le fisc, fit condamner *Vespuce*. » (CHARLEVOIX, *Hist. de S. Domingo*, t. I, p. 311, et LLORENTE,

l'Inde¹. Ces machinations continuèrent de 1508 à 1527 : on recueillit avec ardeur des témoignages à S. Domingue et dans les ports d'Espagne, surtout à Moguer, à Palos et à Séville ; on le fit pour ainsi dire sous les yeux même d'Améric Vespuce et de son neveu. Le *Mundus Novus* d'Otmar (1504), la Collection des voyages de Vicence (1507) avec ses nombreuses traductions, les *Quatuor Navigationes* de Hylacomylus (1507 et 1509) avaient paru ; il existait dès l'année 1520 des mappemondes por-

¹ Voyez sur les *escrituras e cosas que vió Pinzon en el Mapamundo*, sur l'île que lui montra, dans une carte hydrographique, le bibliothécaire du pape, et que je crois être l'île *Brazir* de Picigano ou l'*Antillia* d'Andrea Bianco, et sur la formule attribuée au roi Salomon, ce que j'ai exposé t. II, p. 87. M. Navarrete observe avec esprit (t. III, p. 596) que l'amiral profita de ces contes et des prétendues prophéties bibliques fournies par ses amis (les moines Perez, Deza et Gorricio), pour augmenter, lors de son premier départ, la confiance de son équipage. Plus tard il est tombé dans le piège que sa ruse avait voulu tendre à la naïve crédulité des marins. C'est ainsi que l'amiral lui-même a contribué à donner du crédit à la fable de terres vues ou prédites vers l'occident, fables qui, après sa mort, ont été employées par ses ennemis dans le but de nuire à sa gloire et aux intérêts matériels de sa famille.

comme le prouve le procès, n'avait de l'importance qu'à cause du commerce d'échange (*rescate*) des perles. On examine quelles sont les parties de la terre ferme dont les productions appartiennent par droit de premier atterrage à Colomb, à Hojeda ou à Pinzon. Le procureur du roi veut priver les héritiers de l'amiral de tout ce qui est à l'ouest et au sud-est de Paria. C'est donc l'époque de la première reconnaissance de chaque côte qui intéresse le fisc.

10. L'opinion anciennement émise et encore très-répondue que Vespuce, dans l'exercice de son emploi de *Piloto mayor*, et chargé de corriger les cartes hydrographiques, de 1508 à 1512, ait profité de sa position pour appeler de son nom le Nouveau Monde, n'a aucun fondement. La dénomination d'*Amérique* a été proposée loin de Séville, en Lorraine, en 1507, une année avant la création de l'office d'un *Piloto mayor de Indias*. Les mappemondes qui portent le nom d'*Amérique* n'ont paru que 8 ou 10 ans après la mort de Vespuce, et dans des pays sur lesquels ni lui ni ses parens n'exerçaient aucune influence (p. 401, 405, 414 et 419). Il est probable que Vespuce n'a jamais su quelle dangereuse gloire on lui préparait à Saint-Dié, dans un petit endroit situé au pied des Vosges, et dont vraisemblablement le nom même lui était inconnu. Jusqu'à l'époque de sa mort, le mot *Amé-*

rique, employé comme dénomination d'un continent (*America, Amerige, Americi terra*), ne s'est trouvé imprimé que dans deux seuls ouvrages, dans la *Cosmographiæ Introductio* de Martin Waldseemüller, et dans le *Globus Mundi, declaratio sive descriptio Mundi et totius Orbis* (Argentor. 1509). On n'a jusqu'ici aucune preuve d'un rapport *direct* de Waldseemüller, imprimeur de Saint-Dié, avec le navigateur florentin. Les *Quatuor Navigationes*, que nous possédons dans la *Cosmographie* du premier, sont traduites « *de vulgari Gallico in latinum.* »

11. La célébrité de Vespuce, toujours croissante depuis 1504 jusqu'en 1555, ne s'est pas fondée sur l'*epoca dolorosa*¹, c'est-à-dire sur le chiffre de 1497 attaché, en 1507, au récit du premier voyage, ni sur aucun argument d'antériorité dans la découverte de la Terre ferme, mais sur une réunion fortuite d'autres circonstances. La question d'un premier atterrage sur la côte des Perles avait sans doute une grande importance dans le procès du fisc contre les héritiers de l'amiral; mais le public de l'Europe commerçante s'intéressait bien plus aux résultats généraux des grandes découvertes, à la description animée des sites et des mœurs, à des

¹ Expression de l'abbé CANOVAI, dans les *Piaggi d'Amerigo*, p. 307.

navigations lointaines faites, comme on disait ¹ alors, « sous d'autres étoiles et sous d'autres cieux, » il prenait peu de part à l'érudition des dates comparées, au détail chronologique de l'histoire de la géographie. La renommée de Vespuce a grandi rapidement par le troisième voyage publié le premier, embrassant « la quatrième partie du globe, » et décrivant les merveilles du firmament de l'autre hémisphère; elle a grandi, parce que le nom de Vespuce a été accolé, sur les titres même d'ouvrages très-répandus et traduits en plusieurs langues, accolé à ce mot de *Mondo Novo* que Vespuce avait répété trois fois au commencement de sa lettre à Médicis; elle a grandi par le manque de publications sur les deux expéditions de Colomb à la Terre ferme en 1498 et 1502, par la prodigieuse activité de l'imprimerie qui multipliait, presque simultanément en Lorraine et en Suisse, dans le sud-est de l'Allemagne et en Lombardie, le *Recueil* de Hylacomylus, enfin par le nom du navigateur florentin inscrit sur des mappemondes qu'on ajoutait à des géographies grecques et romaines ². Dès lors, le nom de Colomb et ses droits sont obscurcis et oubliés ³, plus par erreur que par malveillance;

¹ *Sotto altre stelle, e altri cieli*, dit Guicciardini à l'imitation de Colomb (p. 540).

² Ptolémée, Pomponius Mela, Solin.

³ Le nom de Colomb ne paraît ni dans la *Cosmogra-*

on croit les découvertes de l'amiral restreintes aux Antilles et à cette terre montueuse de Paria qui elle-même est nommée quelquefois une île. (*Habet autem Novus Mundus sive America insulas adjacentes quam plurimas ut Parianam Insulam vel Parias*; APPIEN, dans sa *Cosmographie*, éd. d'Anvers, 1529, fol. XXXIV a, et LII b). Vespuce est proclamé *Novi Mundi egregius inventor, visitator et primus hospes*¹. On le suppose fort

phie de Hylacomylus, ni dans le magnifique Éloge de Vespuce par Thomas Aucuparius annexé au Ptolémée de 1522. Francesco Albertini, dont l'ouvrage curieux (*Opusculum de Mirabilibus novæ et veteris urbis Romæ*) a paru deux ans après la mort de Colomb, ne connaît aussi que les découvertes de Vespuce. Pour rectifier ce que j'ai dit t. IV, p. 104, note 1, je vais rappeler ici que depuis mon séjour à Paris en 1836, on y a trouvé deux autres exemplaires de la *Cosmographie Introductio* de Hylacomylus, l'un à la Bibliothèque Mazarine, l'autre dans la belle collection de M. Henri Ternaux (*Bulletin de la Soc. de Géogr.* t. VIII, p. 158):

¹ Pour que rien ne manquât à cette illustration croissante de Vespuce, son portrait, selon l'opinion de Vasari (*Della vita de' più eccellenti pittori e scultori*, *Primo Volume della terza Parte*, Bologna, 1646, p. 11), fut peint par Léonardo da Vinci, mort sept ans après le navigateur florentin. L'historien des arts du dessin du 16^e siècle a cru en effet posséder lui-même cette tête

gratuitement le chef ou commandant d'expéditions auxquelles il n'a pris part que dans une position

de Vespuce parmi des dessins originaux de Leonardo faits au crayon noir (au charbon). Il raconte comment ce grand artiste, avide de saisir les traits d'une physionomie bien marquante, suivait longtemps dans les rues certaines personnes pour en esquisser plus tard les têtes de mémoire. Vasari possédait de ces esquisses dans son fameux *livre de dessins*, qui, des mains de Vasari, a passé à celles du graveur Mariette. Voici le passage très-curieux du livre de Vasari : « *Piacevagli tanto (a Leonardo), quando egli vedeva certe testa bizzarre o con barbe o con capelli de gli huomini naturali, che harebbe seguitato uno, che gli fosse piaciuto, un giorno intiero e se lo metteva talmente nelle idee, che poi arrivato à casa, lo disegnava come se l'havesse havuto presente. Di questa sorte se ne vede molte teste, o di femine, ed i maschi, e n' hò io disegnato parecchie di sua mano con la penna nel nostro libro de' disegni, tante volte citato, come fù quella d' Amerigo Vespucci, ch' è una testa di vecchio bellissima, disegnata di carbone e parimente quella di Scaramuccia, capitano de Zingani.* » Je doute que le navigateur florentin ait été si bien reconnu par Vasari que le capitaine d'une bande de Bohémiens. Léonardo da Vinci n'a jamais été en Espagne ou en Portugal, et il ne paraît pas probable que Vespuce, dans un âge assez avancé pour fournir une belle tête de vieillard, ait été en Italie. Le savant et ingénieux auteur des *Lettres sur l'art en Angleterre*,

inférieure : on lui attribue la découverte de tout le continent, depuis l'embouchure de la rivière des Amazones et le Cap Saint-Augustin, jusqu'à 50° de latitude australe (t. IV, p. 77, 83, 88, 96, 114, 121, 155, 225). C'est par des motifs presque analogues que d'abord, après la mort de James Cook, l'opinion publique attribuait à celui-ci la découverte des Nouvelles Hollande, Guinée et Zélande, d'Otaïti et des Iles Sandwich, sans que lui-même, homme intrépide et modeste, ait prétendu à l'honneur de toutes ces *premières* découvertes¹.

12. Dans l'état fragmentaire et de désordre extrême dans lequel les lettres de Vespuce nous sont parvenues, il est difficile de déterminer avec une entière assurance chacune des expéditions espagnoles et portugaises auxquelles il a été successivement attaché. En me fondant plus sur le nombre des vaisseaux, la série des événemens et les rapports géographiques, que sur les dates et leurs variantes

M. Waagen, remarque que les esquisses du *livre de dessins* de Vasari sont malheureusement dispersées aujourd'hui, mais qu'une vieille tête à longue barbe de Léonardo a été successivement dans la collection précieuse de West, de sir Thomas Lawrence et de M. Woodborn. Cette tête pourrait bien être celle que Vasari a prise pour le portrait de Vespuce.

¹ Voyez mon *Essai polit. sur le Mexique* (2^e édit.), t. IV, p. 111.

en général plus rares qu'on ne pourrait s'y attendre, mais ce silence doit d'autant moins nous étonner que Vespuce n'a jamais été le chef d'une grande expédition. Si les *preuves négatives* étaient probantes (t. IV, p. 59-67), on serait en droit aussi de douter de bien d'autres faits très-avérés¹. Au commencement du seizième siècle, où de vastes entreprises maritimes se succédaient avec une prodigieuse rapidité, c'étaient les résultats des découvertes, et non les personnages auxquels on les attribuait, qui fixaient l'attention publique. Ces derniers n'ont acquis une célébrité individuelle que dans la suite

¹ En discutant plus haut la valeur des *preuves négatives*, j'ai cité le manque de tout document dans les archives de Barcelone sur l'arrivée de Christophe Colomb, en 1493, et sur l'audience publique que lui ont donnée les souverains dans cette ville. Muñoz n'a pu trouver (*Viage al Estrecho de Magellanes*, 1788, p. 187) ni dans la Torre do Tombo, ni dans aucune bibliothèque de Lisbonne, l'important journal du voyage de Magellan par Andrés de San Martin, pilote de la nao San Antonio, journal que Barros s'était procuré (D. III, lib. V, c. 10) par Duarte de Rezende, facteur aux Iles Moluques. Le nom du chevalier Pigafetta manque dans toutes les listes des personnes embarquées avec Magellan ou revenues avec Sébastien del Cano. Barros et Herrera l'ignorent également. (*Viage al Estr.* p. 184. Nav., t. IV, p. 12-25 et 94.)

des temps, n'étant regardés d'abord que comme des instrumens de la volonté des gouvernemens ou des associations mercantiles qui fournissaient la dépense des armemens. Les individus ne grandissent dans l'opinion que lorsque l'histoire présente une suite d'événemens accomplis, étroitement liés entre eux, lorsque ces événemens ont exercé une influence durable sur les voies du commerce et sur le bien-être des nations, lorsqu'on a pu peser ce qu'il a fallu d'intrépidité et de talent pour exécuter un plan tracé dans le calme du cabinet.

Quand la dénomination d'un grand continent, généralement adoptée et consacrée par l'usage de plusieurs siècles, se présente comme un monument de l'injustice des hommes, il est naturel d'attribuer d'abord la cause de cette injustice à celui qui semblait le plus intéressé à la commettre. L'étude des documens a prouvé qu'aucun fait certain n'appuie cette supposition, et que le nom d'*Amérique* a pris naissance dans un pays éloigné, par un concours d'incidens qui paraissent écarter jusqu'au soupçon d'influence de la part de Vespuce. C'est là que s'arrête la critique historique.

en offrant, dans plusieurs de ses lettres à Soderini et à Médicis, le tableau agréable ¹ des mœurs des sauvages, de l'aspect des pays qu'ils habitent, de ce ciel nouveau dont il énumère les étoiles diversement groupées. La multiplicité des idiomes attire son attention comme la physionomie « tartare » des indigènes et la cause de la couleur de leur peau.

les textes de Ramusio et de Baccio Valori ne nomment pas Polyclète. Il me paraît tout simple que Vespuce ait écrit par mégarde Polyclète (de Sicyone), le sculpteur, pour Polygnote, le peintre, comme cela est arrivé, selon Franciscus Junius, au scoliaste de Lucien dans le dialogue du φιλοψευδης.

¹ Le sévère Robertson vante aussi les lettres de Vespuce comme *an amusing history of voyages, full of judicious observations upon the natural productions and the customs of the inhabitants*, comme « la première description du Nouveau Monde qu'on ait tentée jusque-là. » Il nomme Vespuce, à son début avec Hojeda, « éminemment instruit dans l'art nautique et (ce qui me paraît trop flatteur pour un négociant qui probablement, jusqu'en 1499, n'était venu par mer que de Livourne à Cadix), il le nomme un marin expérimenté. » A ces éloges succède, comme de coutume, l'épithète obligée : *Vespuce, imposteur heureux*. (Rob. éd. de Londres, 1777, t. I, p. 149.) Comparez plus haut, p. 381, note 1.

Voyageur du seizième siècle, Vespuce a la naïve crédulité et le goût de l'exagération de ses devanciers et de ses contemporains. Colomb aussi parle très-sérieusement de peuples qui naissent avec des queues, d'hommes qui n'ont qu'un œil au milieu du front. Le roi Emanuel en connaît même qui ont quatre yeux, deux par devant et deux par derrière¹. A une époque où l'on écrivait des voyages pour amuser le lecteur et non pour le fatiguer et l'instruire, le merveilleux était un ornement indispensable de toute description d'un pays lointain. Les cartes, plus remplies d'images d'animaux et de monstres que de noms géographiques, portaient l'empreinte de cette disposition générale des esprits. Les exagérations étaient presque des réminiscences de l'antiquité, le reflet des premières traditions des Grecs. Il est probable qu'alors, comme du temps d'Hérodote et de Ctésias, les voyageurs ne se croyaient pas tenus d'avoir une foi entière en leurs propres récits.

Lorsque l'on compare les deux correspon-

¹ Voyez un document publié pour la première fois par M. NAVARRETE, t. III, p. 63, 100, 171 et 189.

dance de Vespuce avec Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici et le gonfalonier Soderini, on trouve, dans la première, plus d'abandon, un langage plus simple et plus rapide. Aussi les lettres à Soderini seules furent communiquées à René II, duc de Lorraine ¹. Réunies, elles sont précédées d'une sorte d'introduction qui les signale comme un ouvrage particulier auquel l'auteur n'a pas mis la dernière main. La famille de Vespuce appartenait au parti républicain de Florence : elle avait été intimement mêlée aux mouvemens de ce parti dans lequel jouait aussi un rôle ce Francesco Lotti, qui est mentionné dans la relation du second voyage. On a trouvé extraordinaire que Vespuce ait pu être lié à la fois avec Soderini et

¹ Les doutes qu'on a cru pouvoir élever sur la personne du duc de Lorraine auquel Vespuce envoyait des copies de ses lettres, disparaissent à la vue de la dédicace d'un livre peu connu que j'ai t. IV, p. 113, noté ¹. *Hylacomylus*, dans *l'Instructio manductionem præstans in cartam itinerariam*, 1512, dit clairement : *Renatus II, Sicilie rex*. Le titre de roi, donné par courtoisie, s'était donc conservé dans la descendance, et l'on n'a pas besoin d'admettre que Vespuce ait adressé des lettres à un prince (René I) mort 19 ans avant le premier voyage avec Hojeda.

un membre de la famille des Médicis, mais l'opposition qui régnait entre la branche aînée et la branche cadette de cette puissante famille, explique la double liaison du navigateur florentin ¹. On n'a pas besoin de supposer avec Bandini que Vespuce ignorait la mort * de Lorenzo di Pierfrancesco, lorsqu'il termina le récit de son troisième voyage. En examinant avec plus de soin le passage qui renferme les mots : « *Per avventura vi aggiungerò la quarta Giornata,* » on voit par la liaison avec ce qui suit immédiatement après (ho in animo di nuovo andare..... anderò in levante..... farò molte cose.....) qu'il n'est question de ce quatrième voyage que comme d'une chose future.

Un homme qui pendant une longue carrière a joui de l'estime des plus illustres de ses contemporains, s'est élevé, par ses connaissances

¹ Voyez dans la note C, à la fin de la *Deuxième Section*, les éclaircissemens que renferme une lettre de M. Ranke, que de longues études historiques dans les archives d'Italie et de Vienne ont profondément initié à la connaissance de la situation des partis politiques de Florence.

* Voyez t. IV, p. 167, 168.

en astronomie nautique , distinguées pour le temps où il vivait , à un emploi honorable. Le concours de circonstances fortuites lui a donné une célébrité dont le poids , pendant trois siècles , a pesé sur sa mémoire , en fournissant des motifs pour avilir son caractère. Une telle position est bien rare dans l'histoire des infortunes humaines : c'est l'exemple d'une flétrissure morale croissant avec l'illustration du nom. Il valait la peine de scruter ce qui , dans ce mélange de succès et d'adversités , appartient au navigateur même , aux hasards de la rédaction précipitée de ses écrits , ou à de maladroits et dangereux amis. De nouveaux matériaux semblaient imposer le devoir d'un nouvel examen. Vespuce n'a été le chef d'aucune grande entreprise , il n'a pas commandé dans les quatre expéditions auxquelles il s'est associé ; il n'a pas le droit d'être classé parmi les navigateurs qui les premiers ont découvert le Nouveau Continent , mais des efforts tendant à éclaircir les variations de l'opinion publique et la connexité étrange des causes qui peu à peu ont fait regarder un des plus anciens amis de Colomb comme un rival ennemi de sa gloire , méritent sans doute quelque intérêt

de la part de ceux qui aiment à s'appuyer sur les véritables principes de la critique historique. Dans des investigations d'une nature si épineuse, je croirais remplir la tâche que je me suis imposée, si j'avais réussi à démontrer cet enchaînement naturel des faits qui résulte de la comparaison scrupuleuse des dates, du témoignage des contemporains et de l'étude des documens. Tendre vers un tel but, c'est prouver du moins qu'on est guidé par des sentimens de justice et de vérité.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

POUR LA SECTION II.



NOTE A. (Voyez t. IV, p. 321.)

CONSTELLATIONS DU CIEL AUSTRAL.

Pour compléter ce qui a été exposé plus haut (t. IV, 516-535) sur la description donnée par Vespuce de la beauté du ciel austral et de la manière pittoresque dont les étoiles s'y trouvent groupées, je vais consigner ici des remarques que mon illustre ami et confrère à l'Académie de Berlin, M. Ideler, a bien voulu me communiquer à ce sujet. C'est un commentaire qui éclaircit la partie de la lettre adressée à Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici commençant (BANDINI, p. 113; CANOVAI, p. 92) par les mots : *Quivi il cielo e l'aere è rare volte adombrato dalle nuvole*, et finissant par *l'arco celeste bianco veduto nella mezza notte*. « Je me suis tourmenté longtemps, dit M. Ideler, et avec peu de succès de ce passage très-remarquable, lorsque je publiai mon ouvrage sur les dénominations des étoiles chez les Grecs, les Persans et les Arabes. En reprenant aujourd'hui mon travail

et en comparant avec nos cartes célestes la description sans doute bien vague du navigateur florentin, je parviens à des conjectures qui me paraissent assez probables. On peut établir d'abord que Vespuce, avant son troisième voyage, avait déjà connaissance d'un Canopus de l'autre hémisphère, mais il paraît prendre ce nom (comme le *Suhel* des Orientaux, *Sternnamen*, p. 265) pour une dénomination générale, pour un *nomen appellativum* qu'on peut appliquer à toutes les étoiles d'un grand éclat ou à *des parties du ciel d'un aspect extraordinaire*. Il décrit trois Canopus dont deux sont très brillants et le troisième obscur et entièrement dissemblable. L'observation que le pôle austral n'est environné d'aucune étoile marquante, est exacte, mais quelles sont ces quatre étoiles peu éclatantes *che circondano il polo antartico e hanno forma di quadrangolo*? Serait-ce le petit carré d'étoiles de cinquième et sixième grandeur, que Bode a placé dans ses cartes, d'après les observations de La Caille, et dans lequel, de notre temps, se trouve effectivement le pôle même? J'en doute, à cause de ce qui suit : *E mentre queste nascono si vede della parte sinistra un Canopo risplendente*. Ces rapports de lever et de coucher ne cadrent pas avec la supposition que je viens d'énoncer. Le Canopus « qu'on voit à gauche » me paraît être le Grand Nuage de Magellan qui est vraiment *di notabile grandezza*

d'un contour presque triangulaire et marqué par trois étoiles voisines formant un angle droit comme dans le dessin de Vespuce. Le navigateur continue par ces mots : « Suivent ici trois autres étoiles resplendissantes (*lucenti*); celle qui est placée au milieu *ha di misura dodeci gradi e mezzo di circonferenza*, e nel mezzo di loro si vede un altro Canopo risplendente. » Je pense que ces trois étoiles sont α , β et γ de la Petite Hydre, première constellation bien notable parmi celles que l'on trouve en s'éloignant du pôle austral. L'étoile β que Vespuce a pu appeler *posta nel mezzo*, n'est effectivement distante (aujourd'hui) du pôle qu'à peu près de douze degrés. La *circonferenza* ne peut désigner que le rayon du cercle que décrivent les étoiles dans leur mouvement diurne. Nous retrouvons dans la description du même voyage adressée à Soderini (BAND. p. 53 : *Della maggior parte delle stelle di prima magnitudine trassi le figure con la dichiarazione de' lor circoli che facevano intorno al polo dell' austro*, con la dichiarazione de' lor diametri e semidiametri, ce qui explique les *circonferenze* ou distances polaires. Au milieu du triangle formé par les trois étoiles de la Petite Hydre (*nel mezzo di loro*) est placé le Petit Nuage de Magellan; c'est, d'après Vespuce, un *altro Canopo risplendente*. Il me reste à expliquer le passage sur les six étoiles qui sont les plus belles de

toutes. *Dopo questo*, dit Vespuce, *seguono sei altre lucenti stelle, le quali di splendore avanzano tutte l'altre que sono nell' ottava sfera; delle quali quella, che è nel mezzo nella superficie della detta sfera, ha misura di circonferenza gradi trenta due. Dopo queste figure seguita un gran Canopo, ma fosco, le quali tutte si veggono nella via lattea.* Je crois reconnaître dans ces six plus brillantes étoiles, α et β des pieds du Centaure et les quatre étoiles de la Croix du Sud, parce que 1° elles se trouvent toutes dans la Voie lactée; 2° parce que l'étoile du milieu (β de la Croix) est vraiment aujourd'hui éloignée de $31^{\circ} \frac{1}{4}$ du pôle austral (c'est une *misura di circonferenza*); 3° parce que les six étoiles sont accompagnées d'un Canopus obscur qui est le second *Coalbag* ou sac de charbon. Si mes explications et mes conjectures ne sont pas trop hasardées, il en résulte que Vespuce, dans sa lettre à Médicis, fait déjà mention des deux Nuages de Magellan et des deux *Coalbags*; mais qu'il ne donne encore aucun nom particulier aux constellations de l'autre hémisphère. Il ne connaît pas même le nom de la Croix du Sud. »

J'ajoute à ces remarques de M. Ideler, que du temps d'Améric Vespuce, le pôle sud se trouvait encore dans la constellation de l'Octant, et que l'étoile β de la Petite Hydre avait alors, en faisant la réduction d'après le Catalogue de Brisbane,

80° 3' de déclinaison australe. L'erreur de la distance zénithale aurait donc été de $2^{\circ} \frac{1}{2}$, ce qui, dans l'état des astrolabes d'alors, et à cause de l'incertitude de la place du pôle, n'est pas une erreur qui a de quoi surprendre, même en supposant que Vespuce ait pu prendre les hauteurs des deux passages supérieurs et inférieurs. L'erreur de la déclinaison de β de la Croix du Sud, si toutefois cette étoile est celle que Vespuce nomme *la del mezzo delle sei più lucenti stelle* (BAND. p. 115), serait aussi peu considérable : elle serait de $1^{\circ} 4'$, puisque cette déclinaison était, selon le catalogue de Brisbane, en 1825, de 58° 43', 8, par conséquent en 1501, lors de l'expédition de Vespuce, de 56° 56'. L'expression « Canopus ingens et niger » que le texte de l'opuscule de Dresde rend très énergiquement par « *ein Canopus schwarz und wunderbarlich gross sieht man im milchweg* », ne paraît laisser douter que le navigateur florentin ait voulu parler d'un *sac de charbon*, d'une des *taches noires* du ciel austral. Le texte de Ruchamer est très confus et tout le passage très abrégé dans la traduction latine du chapitre 119 de Madrignano.

Pour éclaircir davantage ce qui a été exposé plus haut (t. IV, page 322, note) sur l'identité des plus belles étoiles du Centaure et de la Croix du Sud dans les catalogues modernes et dans celui de l'Almageste, je vais consigner ici des remarques

judicieuses que je dois à la bienveillance de mon savant ami M. Encke. Occupé, il y a de longues années, d'un mémoire sur la beauté du firmament austral et sur la jouissance que pouvaient en avoir, partiellement au moins, les anciens habitans des côtes de la Méditerranée, j'avais obtenu de M. Delambre des résultats numériques qu'il a depuis insérés dans le second volume de son *Histoire de l'Astronomie ancienne*. Comme Ptolémée illustrait les règnes d'Adrien et d'Antonin le Pieux (GRODDECK, *Initia hist. litt.* t. II, p. 139), toutes les réductions ont été faites pour l'année 120 de notre ère. Cette époque n'a d'ailleurs besoin d'aucune discussion, tant à cause de la lenteur des mouvemens, qu'à cause des doutes sur la question de savoir « si le catalogue appartient au temps même du grand astronome de Ptolémaïs. » DEL. t. II, p. 264.) Il ne s'agit dans ces calculs que de reconnaître les étoiles de l'ancien catalogue en les comparant aux catalogues actuels. « Si l'on réduit, dit M. Encke, α , β , γ et δ de la Croix du Sud à l'année 120, d'après le catalogue de Brisbane pour l'année 1825, on obtient, avec une obliquité de l'écliptique de $23^{\circ} 42' 20''$:

3 ^e grand. δ Crucis.	Long. $190^{\circ} 5'$	Lat. austr. $50^{\circ} 7'$
$2^{\circ} - \alpha$	$196^{\circ} 22'$	$52^{\circ} 31'$
$2^{\circ} - \gamma$	$191^{\circ} 6'$	$47^{\circ} 30'$
$2^{\circ} - \beta$	$196^{\circ} 4'$	$48^{\circ} 16'$

Le catalogue de Ptolémée offre des variantes considérables. Nous distinguerons entre le texte qu'a suivi l'abbé Montignot (*Etat des étoiles fixes au second siècle*, par Claude Ptolémée, 1787, p. 148), texte entièrement conforme, pour la constellation du Centaure, au texte de Halma (*Composition mathématique*, 1816, t. II, p. 80) et les résultats auxquels s'arrête M. Delambre (*Hist. de l'Astr. ancienne*, 1817, t. II, p. 282). Ce dernier a pris de différentes éditions, comme il l'avoue lui-même (p. 263), ce qui lui a paru s'éloigner le moins des catalogues modernes. De là les variantes leçons pour les étoiles n° 32, 33 et 34 du catalogue de Ptolémée.

D'APRÈS MONTIGNOT ET HALMA.					D'APRÈS DELAMBRE.				
N°.	CENTAURE.	GRAND.	LONGIT.	LATIT.	GRAND.	LONGIT.	LATIT.		
31	Coude du pied droit.	2	190° 0'	51° 10'	2	190° 0'	51° 10'		
32	Cheville du même p.	2	195 20	51 40	2	195 20	48 40		
33	Coude du p. gauche.	2	186 20	54 10	3	188 40	50 30		
34	Sabot du p. gauche.	4	191 10	55 20	2	194 0	53 0		

Si l'on suit strictement les chiffres de l'abbé Montignot et de Halma, on reconnaît, d'après la différence des longitudes et des latitudes, γ Crucis dans n° 51, et β dans n° 32, comme δ et α dans les n° 33 et 34. L'indication des *grandeurs* relatives est contraire à ces résultats, α étant nommé ainsi de quatrième, et δ de seconde grandeur; mais en

adoptant les leçons de Delambre, ce doute disparaît. Il est évident que l'historien de l'astronomie ancienne, en choisissant parmi les variantes des chiffres de Ptolémée, a été conduit par les déterminations des astronomes modernes. Les étoiles β , δ et α , telles qu'il les donne, s'accordent avec nos catalogues, et si dans le n° 32 il y a erreur de 3°, cette même différence doit se retrouver dans la latitude du n° 31. Quelles que soient d'ailleurs les discordances des chiffres dans les différens textes de Ptolémée, les dénominations mêmes des étoiles, c'est-à-dire leur position dans le corps du Centaure, nous rappellent que le sabot du pied gauche était probablement censé placé plus bas (ayant une déclinaison australe plus grande) que le coude du même pied, la cheville plus basse que le coude du pied droit. En admettant que pour les n° 33 et 54 il y ait eu erreur dans l'indication de l'intensité de la lumière (qu'on ait attribué à α la grandeur de δ), on retrouve, selon moi, les étoiles de la Croix du Sud de la manière suivante, dans l'ancienne constellation du Centaure :

N° 31 γ Crucis.

52 β

53 δ

34

Si à cause de l'indication de la grandeur on prenait n° 33 pour la belle étoile (α) au pied de la

Croix, il faudrait changer le chiffre des longitudes.»
Telles sont les observations de M. Encke.

Tandis qu'Eudoxe de Cnide (HIPPOCRATE in *Arati Phaen.* I, 5) croyait voir une étoile placée dans le pôle boréal même, on se plaignait, du temps de Pythéas et d'Hipparque (*Petav. Uran.* p. 179), de l'absence de toute étoile visible correspondant à l'axe de la terre. Quant au pôle sud, Hallay assure « qu'il est absolument dépourvu d'étoiles visibles à l'œil nu, et que l'étoile la plus voisine du pôle lui a paru la queue de l'Oiseau du Paradis, Apus. » Le Grand Nuage de Magellan dont les Grecs et les Romains n'ont jamais parlé, quoiqu'ils aient pu le voir dans leur traversée du détroit de Bab-el-Mandeb à la péninsule de l'Inde (STRABO, XVII, p. 798), est déjà mentionné par les Arabes. C'est à M. Ideler qu'on doit cette observation très-curieuse. « Au pied de Suhel (Canopus) se trouve située, dit Abdelrahman Sufi, une *tache blanche* que l'on n'aperçoit ni dans l'Irak (dans les environs de Bagdad), ni dans le Nedsched (l'Arabie boréale), mais qui est visible dans le Tehama (partie de l'Arabie heureuse), le long de la Mer Rouge¹. On

¹ En réduisant les étoiles placées dans le *Grand Nuage* (*Nubecula major*) à l'année 1000, on trouve que par l'effet de la réfraction, elle a pu raser l'horizon par les 18 à 19° de latitude nord, et qu'entre les paral-

l'appelle El Baker, le bœuf. » M. Ideler ajoute que ce bœuf est le Grand Nuage des astronomes modernes. (*Untersuch. über die Sternnamen*, 1809, p. 263). Un passage ¹ de Pigafetta (*il polo antartico*

lèles de 10°-12°, elle avait déjà été vue à quelques degrés de hauteur. Or, le Bella d'Aden, la partie la plus méridionale du Tehama, est par les 12° $\frac{1}{2}$ de latitude.

¹ Selon le texte de Pigafetta, conservé à la bibliothèque Ambrosienne de Milan, et renfermant le voyage entier, ce passage est un peu différent. Il porte : « Si vedono due gruppi di piccole stelle a foggia di due nebbiette alquanto fosche e poco fra loro distanti. In mezzo di queste nebbiette vi sono due stelle molto grandi e rilucenti, che hanno poco moto. Queste due stelle sono il polo antartico. » L'expression étrange de « nebbiette alquanto fosche, » *un peu obscures vers le centre*, pourrait d'abord faire penser aux sacs de charbon, mais le mot « amas de petites étoiles » lève tous les doutes. Les deux grandes étoiles placées entre les Nuages de Magellan sont sans doute γ et β de l'Hydre dont Vespuce a parlé aussi. (*Primo Viaggio intorno al Globo publ. da Carlo Amoretti*, 1800, p. 46.) Il est assez extraordinaire que Pigafetta ne parle de ces nebbiette qu'en débouquant du détroit de Magellan pour entrer dans la Mer du Sud, en janvier 1521. C'est alors aussi que son journal mentionne pour la première fois cette « Croce di 5 stelle lucidissime, placée vers l'ouest. » La croix était donc inclinée. D'après les figures d'étoiles que renferment les textes de Cadamosto dans Ramusio

non ha stella alcuna della sorte del polo artico, ma si veggon molte stelle congregate insieme, che sono come due nebule, un poco separate l'una dall'altra e un poco oscure nel mezzo; RAMUSIO, t. I, p. 355 C), et la dénomination de *Nuages de Magellan* donnée aux deux amas de nébuleuses de l'hémisphère austral, pourraient faire croire que l'attention des peuples occidentaux n'a été fixée sur cette région naturelle du ciel que depuis la cir-

(t. I, p. 107) et dans la *Collecção de Noticias para hist. e geogr. das Nações ultramarinas* (Lisboa, 1812, t. II, p. 57, cap. 39), on pourrait croire aussi que Cadamosto a voulu figurer la Croix du Sud à son coucher; mais dans les éditions de l'*Itinerarium Portugallensium*, fol. 23 b, et dans Grynæus (p. 58), on a figuré, au lieu d'une croix, une constellation entièrement semblable aux sept étoiles principales de la Petite-Ourse, dont on aurait retranché l'étoile polaire. Cadamosto, en effet, ne parle aucunement d'une croix, mais il nomme la constellation qu'il a vue, directement au sud, le Char du Sud (*Carro del ostro*). Il se trouvait alors sur les côtes d'Afrique 13° au nord de l'équateur, et « puisqu'il n'a point encore perdu de vue la polaire du nord, il ne peut voir, dit-il, la polaire du sud. » Serai-ent-ce des étoiles du Navire dont il aurait composé un char? Le nombre indiqué de six étoiles prouve qu'il n'est pas question de la Croix du Sud.

cumnavigation du globe par Magellan , Pigafetta et Sébastien del Cano (du 10 août 1519 au 6 septembre 1522). Lors même qu'on révoquerait en doute que deux des trois Canopus de Vespuce soient le *Grand* et le *Petit Nuage*, ces mêmes groupes de nébuleuses n'en auraient pas moins été décrits sept ans avant le retour de la *Nao Victoria*, en 1515, simultanément par le voyageur florentin Andrea Corsali dans son expédition à Cochîn dans l'Inde, et par ce même Anghiera auquel nous devons aussi l'indication (*Ocean. Dec. I, lib. IX, p. 96*) des *sacs de charbon* du ciel austral. « Lorsque, dit Corsali, nous eûmes traversé l'équateur et atteint, près du Cap de Bonne Espérance, les 57° sud, nous vîmes deux nuages de grandeur assez considérable (*due nugolette di ragione vol grandezza*) qui, dans leur mouvement circulaire, montaient et descendaient régulièrement. Il reste une étoile entre ces deux nuages qui, avec eux, tourne à 11° de distance autour du pôle. » (RAMUSIO, t. I, p. 177 E.) D'après le dessin que Corsali ajoute à sa lettre adressée au duc Giuliano de' Medici, cette étoile du milieu me paraît β de l'*Hydre*. Pierre Martyr d'Anghiera (Dec. III, lib. I, p. 217) offre une description plus remarquable encore : « *Assecuti sunt Portugallenses alterius poli gradum quintum quinquagesimum amplius; ubi punctum (polum?) circumeuntes quasdam nubeculas licet in-*

tueri, veluti in lactea via sparsos fulgores per universum cœli globum intra ejus spatii latitudinem. » Ce passage des *Océaniques*, malgré la haute latitude australe dont il fait mention, n'a pu être écrit qu'entre les années 1514 et 1516, comme je puis le prouver par les dates que l'auteur rapporte Dec. II, lib. X, p. 204, et Dec. III, lib. X, p. 232. Il ne me paraissait pas sans intérêt pour l'histoire de l'astrognosie de l'hémisphère austral, de recueillir des faits qui ont été long-temps condamnés à l'oubli. Les *Nuages de Magellan* (*Nubeculæ major et minor*) portent aussi et avec le même droit, chez les navigateurs hollandais, le nom de *Nuages du Cap*, non à cause de la constellation voisine et très-moderne de la *Montagne de la Table* (Tafelberg), mais à cause d'un phénomène météorologique commun à toutes les hautes cimes de montagnes. Marco Polo, dans ce qui nous reste de ses écrits, ne parle pas des étoiles du ciel austral; mais le cardinal Zurla (*Dissert.* t. I, p. 184) rapporte que Pietro Abano se vante « d'avoir appris de la bouche de Polo même que celui-ci (sans doute dans le voyage à la *Giava minore*, en 1285) vit *Polum antarcticum a terra elevatum quantitate lanceæ militis longæ*. L'expression est très-naïve.

NOTE B. (Voyez p. 172.)

VOYAGE PORTUGAIS FAIT AUX FRAIS DE
NUNO ET CHRISTOVAL DE HARO A TRA-
VERS LE DÉTROIT DE MAGELLAN.

Pour rappeler à l'attention de ceux qui s'intéressent à l'histoire de la géographie maritime, combien les opuscules du commencement du seizième siècle conservés dans quelques grandes bibliothèques méritent d'être tirés de l'oubli, je vais donner ici l'extrait d'une Relation de voyage au détroit de Magellan, *sans date et sans indication du lieu d'impression*. Cet exemple prouvera en même temps que sans compter les *expéditions clandestines* entreprises au détriment du fisc, il en a existé d'autres dont les grandes collections de voyages et les ouvrages que nous consultons généralement pour la chronologie des découvertes géographiques, ne font aucune mention. Je commencerai par donner la traduction des passages les plus importants de cette *Copia der Newen Zeytung auss Presillig Landt* (Copie de la nouvelle la plus récente du pays du Brésil), opuscule allemand, petit in-4°, de trois feuillets, que possède la bibliothèque royale de Dresde et dont je dois la communication à l'ex-

trême obligeance de M. Falkenstein, savant conservateur de ce riche dépôt.

« Apprenez aussi que le 12^e jour du mois d'octobre (l'année n'est nulle part indiquée) il est revenu ici (probablement à Lisbonne) un navire du Brésil, à cause du manque de vivres (*umb geprech der victualia.*) Ce navire avait été armé par *Nono* (Nuno) et *Chistophe de Haro*, en compagnie avec d'autres (négocians). Il y a eu deux de ces vaisseaux destinés à décrire et à reconnaître le Brésil (*zu beschreiben und zu erfahren das Presilig landt*), avec la permission du roi de Portugal. Ils ont effectivement décrit une étendue de côtes de six à sept cents lieues dont on n'a rien su auparavant. Ils sont arrivés au Cap de Bonne Espérance, qui est une pointe prolongée dans l'Océan, très-semblable au *Nort Assril*, et encore un degré plus loin¹. Étant venu à 40° de hauteur (de latitude australe), ils ont trouvé le Brésil (terminé) par une pointe qui

¹ Le passage allemand est assez obscur à cause du *Nort Assril*, qui est sans doute un mot défiguré par une faute typographique. Voici ce passage en entier :

• Und da sie kommen sein ad Capode Bona Sperantza, das ist ein spitz oder ort, so in das meer get, gleich der Nort Assril und noch ein grad höher oder weyter, und do sie in solche clima oder gegent kommen seyn nemlich in vierzig grad hoch, haben sie..... •

se prolonge (aussi) dans la mer, et ils ont navigué autour de cette pointe (*calfo* pour *cabo*) et trouvé la position (*syt* pour *sitio*) des lieux comme dans le midi de l'Europe, le tout dirigé de l'est à l'ouest. C'est comme si l'on passait le détroit de Gibraltar (*scritta de Gibilterra*) pour aller au levant le long de la côte de Barbarie. Lorsqu'ils ont fait près de 60 lieues pour tourner le Cap, ils ont retrouvé la terre ferme de l'autre côté et se sont dirigés vers le nord-ouest; mais la tempête est devenue tellement forte qu'ils n'ont pu avancer. Poussés par la tramontane ou le vent du nord, ils ont rebroussé chemin et sont retournés vers le pays du Presill (Brésil). Le pilote qui a conduit ce vaisseau est mon ami intime : c'est le plus célèbre des pilotes qu'a le roi de Portugal. Il a fait plusieurs voyages dans l'Inde et il m'a assuré que, selon son compte, il ne peut y avoir que 600 lieues au plus de distance depuis ce cap près du Brésil qu'on doit appeler le commencement du Brésil jusqu'à Malaqua (les îles Moluques?) : il dit aussi que, sous peu, dans le commerce des épices, le roi de Portugal tirera grand secours de cette (nouvelle) route pour aller de Lisbonne à Malaqua et pour en revenir. Il trouve que la terre du Brésil tourne (se prolonge) vers Malaqua. Revenus vers la côte du Brésil, nos voyageurs ont découvert plusieurs belles rivières et des ports d'un facile accès et un pays d'autant plus

peuplé qu'on se rapproche du Cap. Les habitans sont d'un bon naturel, sans lois, sans rois, n'obéissant qu'aux plus anciens d'entre eux. Ils sont toujours en guerre, mais ils ne se mangent pas les uns les autres, comme au Brésil : ils tuent seulement les prisonniers et ne leur font pas grâce. Leur langue diffère de celle du Brésil inférieur. Il existe sur cette même côte un souvenir de S. Thomas, et les habitans ont voulu montrer aux Portugais, dans l'intérieur des terres, la trace du pied (de l'apôtre), et rapportent qu'on y trouve des croix. Quand ils parlent de S. Thomas, ils disent que c'est le *petit Dieu*, mais qu'il en existe un plus grand. Il ne faut pas s'étonner qu'ils aient connaissance de S. Thomas, car il est avéré que le corps de S. Thomas repose au-delà de Malaqua, sur la côte Siramatl, dans le golfe de Celon (Ceylan). Aussi ont-ils l'habitude (à l'extrémité méridionale du Brésil) de donner à leurs enfans le nom de S. Thomas. Il y a de hautes montagnes dans l'intérieur de ce pays, et ils disent avoir appris que quelques cimes restent toujours couvertes de neiges. » (Ici suit une longue et confuse énumération de la qualité des diverses fourrures que les navigateurs ont acquises dans les ports de la côte nouvellement découverte. Ce sont des peaux de lions, de léopards (jaguars), de lynx, de petits animaux semblables aux genettes, de martes, de castors et de loutres. On ne reconnaît rien dans

cette description qui rappelle des peaux de guanacos.)

« Le vaisseau principal (*der haubtmann*), qui est resté au-delà et n'est point encore arrivé, doit, à ce qu'ils assurent, porter une bonne cargaison de ces fourrures. — Le pays offre aussi beaucoup de fruits très-différens des nôtres et de la *Caña fistola* (de grandes *Arundinacées*?), de la grosseur du bras, une épice qui brûle la langue et se trouve renfermée en petits¹ grains dans une gousse (*Capsicum baccatum*, *Ahi*?), du miel, de la cire, des gommes semblables au *gloret*(?). Les habitans manquent de fer et donnent, comme au Brésil, tout ce qu'ils possèdent pour acquérir une hache. Vous apprendrez aussi avec plaisir que les voyageurs annoncent avoir obtenu, à 200 lieues de distance du Cap, du côté de l'Europe (vers l'est), à l'embouchure d'une rivière, des notions de beaucoup d'argent, d'or et de cuivre que renferme l'intérieur du pays. On assure même que le commandant de l'autre navire portera au roi de Portugal une ha-

¹ Les grains sont cependant comparés à des pois, *arbays*. « Si haben auch in land ein sort Specerei, prent auff der zungen wie pfeffer, noch resser, wechst in ainem schelflein mit vil körnlein darinnen. Ist das gran (*grano*) oder korn zu gleicher weyss als gross als ein arbayas. »

che en argent. Les haches des naturels ne sont généralement que de pierre. Ils portent aussi un métal de la couleur du laiton qui ne prend pas de rouille : on ignore ce que c'est que ce métal, peut-être de l'or de bas aloi. Ils ont entendu parler d'un peuple montagnard riche en armures d'or faites de planches d'or très-minces. Les combattans en portent sur la poitrine et au front. Le capitaine amène avec lui un habitant de ce pays qui a absolument voulu voir le roi de Portugal, et lui dire qu'il est en état de lui procurer tant d'or et d'argent que les navires auront de la peine à s'en charger. Les habitans de cette côte ont raconté que de temps en temps ils y voient arriver d'autres vaisseaux dont l'équipage porte des habits semblables aux nôtres et qui ont presque tous la barbe rouge (blonde). Les Portugais croient, d'après ces signes, que ce sont des Français : ils prétendent même que ce sont des *Gezyner* (Zigeuner ? Bohémiens ?) ¹ qui naviguent vers Malaqua ; car il est connu qu'à Malaqua on fait un meilleur commerce d'argent et de cuivre que dans notre pays. Voilà tout ce que portent les nouvelles les plus récentes. Le navire (qui est déjà arrivé) est chargé, dans les entre-

¹ « Und wollen die Ersamen (?) Portugaleser (*d'honorables Portugais*) sagen es seien Gezyner, so gen Malaqua navigieren. »

ponts (*undter der Coperta*), de bois de brésil ; au-dessus (sur le pont) se trouvent les garçons et les filles achetés à peu de frais par les Portugais, car un grand nombre se sont embarqués de bonne volonté. Le peuple là-bas s' imagine follement envoyer ses enfans à la terre promise. On dit aussi que les habitans arrivent jusqu'à l'âge de 140 ans. »

J'observerai d'abord que l'opuscule allemand, orné sur le titre d'une gravure en bois qui représente un port de mer et deux îlots rocheux, est certainement traduit de l'italien et non du portugais, comme on pourrait le supposer. Les mots de *sito*, *grano*, *coperta*, *Gibilterra*, *speranza* le prouvent directement. On aurait dit en portugais *cuberta*, *estreito de Gibraltar*, *Cabo da boa Esperanza*. Nous avons déjà fait voir plus haut que c'est dans les villes de commerce de l'Italie qu'on imprimait surtout, à la fin du 15^e et au commencement du 16^e siècle, cette multitude de livrets ou de petites notices relatives aux découvertes de Colomb, de Vespuce, de Gama et de Magellan, dont un petit nombre est parvenu jusqu'à nous. Mais quel est ce voyage ordonné par le gouvernement de Portugal pour reconnaître les côtes de l'extrémité la plus méridionale du Nouveau Monde ? Le récit n'indique aucune année : on ne trouve d'autres noms propres que ceux de *Nuno* et *Christovão de Haro*. Ces noms fixent cependant une époque,

vraisemblablement celle qui succède de près au voyage de Magellan. Déjà dans l'abrégé de la Relation de Maximilien Transylvanus (secrétaire de l'empereur Charles Quint), qu'a publié Ramusio¹, Christophe de Haro est mentionné « comme oncle de la femme du secrétaire, faisant le commerce de la Chine (des *Sinas*) et arrivant, conjointement avec Magellan, pour offrir ses services à l'Espagne. » Les nombreux documens² qui ont été publiés en 1837 à Madrid sur les expéditions de Magellan et de Loaysa, offrent de plus amples notions sur le personnage qui doit fixer notre attention. La maison de commerce de Christobal de Haro et de ses deux frères, était établie à Anvers : elle fournissait, comme jadis celles de Berardi et de Marchioni à Séville et à Lisbonne, des fonds pour de grandes entreprises mercantiles ou des voyages de découvertes. Nous pouvons suivre Christobal de Haro de 1517, où il avait traité avec le Portugal pour envoyer des navires à la côte de Guinée, jusqu'en 1525 ou 1527, où il résida à la Corogne comme un membre de la junte chargée de la *Contratacion de*

¹ T. I, p. 347 *b*, où Haro par erreur est nommé Christoforo *Hara*; de plus Haro n'arrivait à Séville qu'en juillet 1519, tandis que Magellan y avait déjà paru en octobre 1517.

² Nav. t. IV, p. XXXIII, XLVIII, LXXV, LXXVIII, 153, 155, 182, 222, 239, 247 et 255.

especeria. Haro se plaignant comme Magellan des prétendues *injustices* de la cour de Lisbonne, prit une part si active au « projet du détroit, » qu'il offrit d'avancer à lui seul tous les frais de l'armement. La cour d'Espagne ne voulut pas accepter des offres si généreuses en apparence, mais Haro finit par s'engager pour la cinquième partie des frais de l'expédition, ou pour 4000 ducats. Aussi au retour de la fameuse *nao Victoria*, toute la cargaison de cloux de girofle lui fut remise. Lorsqu'on se rappelle le vif ressentiment que la cour de Portugal conserva de la déloyauté de Magellan, on a de la peine à concevoir comment Christobal de Haro, si intimement lié avec lui, a pu obtenir plus tard la faveur dont parle l'opuscule que je fais connaître dans cette note. On ne peut admettre que le voyage portugais ait *précédé* l'expédition de Magellan. Dans ce cas ce dernier aurait su par Haro où se trouve le passage à l'Océan Pacifique; il n'aurait pas divulgué ce secret important dès le commencement de ses négociations en Espagne, mais il en aurait fait son profit plus tard. Cependant nous le voyons incertain pendant tout le cours de l'expédition et chercher avec anxiété le passage à la Mer du Sud depuis le Cap Sainte-Marie (lat. 34° 40'), résolu d'avancer¹ jusqu'aux 75° sud dans le cas où ses

¹ Voyez t. II, p. 20, 21, et Nav. t. IV, p. XXXVII.

vœux ne seraient pas accomplis plus tôt. Si donc notre voyage problématique, comme tout l'annonce, est postérieur¹ à celui de Magellan, comment une vive rancune du gouvernement portugais ne s'est-elle pas manifestée contre Christobal de Haro, tandis que nous voyons l'astronome Ruy Falero arrêté en 1520 dans le village portugais d'Oytero, où il s'était imprudemment rendu pour voir ses parens ? Haro et Falero avaient été également dénoncés au roi Emanuel par un de ses agens de Séville, Sebastien Alvarez, chargé de corrompre² Magellan

¹ Avant que Magellan eût mis à la voile (le 10 août 1519), trois autres expéditions avaient été projetées. La cour d'Espagne voulut faire suivre l'expédition de Magellan par une escadre de quatre navires, pour laquelle Haro seul devait fournir les fonds. Cette cour promit en outre à l'astronome, Ruy Falero, dont la folie ne paraissait que simulée, et qui s'était querellé rudement avec Magellan, une expédition particulière « aux îles des Epices. » D'un autre côté, le gouvernement portugais avait l'intention d'envoyer des navires à l'embouchure du Rio de la Plata, pour empêcher Magellan d'avancer de là plus loin vers le sud. (NAV. t. IV, p. LV, LXXVIII et 155.) Ces trois projets ne furent point exécutés : ils n'ont rien de commun avec le voyage dont nous cherchons à établir la date.

² NAV. t. IV, Doc. XV, p. 153. Les basses intrigues de police diplomatique auxquelles je fais allusion, se

pour le faire se désister d'un projet si dangereux pour les intérêts du commerce des Portugais. Doit-on admettre qu'un fournisseur de fonds ait trouvé plus facilement des moyens de rentrer dans la grâce de la cour de Lisbonne que cet astronome Falero qui vendait la longitude aux marins et des horoscopes aux courtisans? Pour fixer les limites extrêmes entre lesquelles doit tomber le voyage problématique, on peut admettre avec quelque probabilité qu'il a été postérieur à l'expédition de Frai Garcia de Loaysa (1525) et antérieur à l'année 1540.

Le soupçon indiqué dans l'opuscule de Dresde sur l'arrivée des vaisseaux français sur les côtes méridionales du Brésil, ne peut conduire à aucune époque fixe, car ces incursions eurent lieu dès l'année 1516, où le capitaine Christophe Jaquez livra déjà un combat à des étrangers¹. Ce capitaine,

jouaient, en 1519, dans une hôtellerie (*posada*) qu'habitait Magellan; c'est d'une manière toute semblable qu'un personnage plus important qu'Alvarez, le ministre portugais Juan Mendez de Vasconcelos, avait essayé de corrompre à Logroño, en 1512, Juan Diaz de Solis, lors d'une expédition projetée à la Mer du Sud, qui ne fut exécutée qu'en 1515. (NAV. t. III, p. 127. Voyez aussi t. I, p. 321.)

¹ Voyez plus haut la note 1, p. 148.

chargé très-anciennement¹ par la cour du soin de reconnaître les côtes et d'examiner les sondages, serait-il « ce pilote le plus habile qu'a le roi de Portugal, » dont parle la notice ? Un document des archives de Séville qui a rapport à des marins de la flotte de Loaysa détenus à Pernambuco, prouve du moins que Christobal Jaquez commandait encore en 1528 sur les côtes du Brésil, donc neuf ans après l'expédition de Magellan et trois ans après celle de Loaysa. On peut être surpris de ce mot de *Gezyner* qui est entièrement étranger à l'idiome allemand, et jeté dans la phrase suivante : « Les Portugais (et même les plus honorables, *ersame*, parmi eux) reconnaissent des Français dans ces étrangers qui portent des habits comme nous et qui font des incursions sur ces côtes (pour enlever des fourrures ou du bois de brésil). » Ces Portugais, continue le texte allemand, les prennent « pour des *Gezyner*, à cause du trafic qu'ils font avec des métaux. » Ce mot *Gezyner* paraît une faute typographique pour *Zigeuner* (*Zygener*?), *cigani* en portugais, *gitani* en espagnol, *zingari* en italien. Mais que faire de Bohémiens qui naviguent et de Bohémiens français ? Comment l'idée de l'échange de métaux rappelle-t-elle les *Zigeuner* ?

La *Zeytung auss Presillig Landt* peut encore

¹ *Cor. braz.* t. I, p. 44.

donner lieu à quelques observations géographiques qui ne sont pas dépourvues d'intérêt. Quoique le passage d'une mer à l'autre, au moyen d'un détroit semblable au détroit de Gibraltar, soit clairement indiqué dans cet opuscule, l'auteur se sert en même temps de l'expression d'un cap qui s'avance, et cette considération semble le conduire à comparer les deux extrémités de l'Afrique et du Nouveau Continent. Il donne même un peu confusément le nom de Cap de Bonne Espérance à un cap de l'Amérique méridionale et aucune des anciennes cartes ne nous éclaire jusqu'ici sur ce point. Nous voyons seulement, par la carte de Juan de la Cosa, que le nom *Cabo de Bien Espera* se présentait aussi en Amérique au nord de l'équateur, à l'esprit de Colomb, là où l'extrémité d'une terre lui donnait la certitude d'un prochain succès. L'île de Cuba (t. IV, p. 251), regardée comme partie d'un continent, nous offre l'exemple de cette combinaison d'idées, là où elle semblait se rapprocher le plus « des états (asiatiques) du *Grand Khan*. » Des analogies de configuration entre l'Amérique et l'Afrique avaient, comme je l'ai fait remarquer (t. I, p. 328-353), influé sur la confiance avec laquelle on cherchait un passage à la mer découverte par Balboa, les côtes se prolongeant, depuis le Cap Frio, constamment du N. E. au S. O. Ce passage pouvait avoir lieu ou en doublant un cap, ou en naviguant à travers un

détroit. L'existence d'un détroit fut même admise par les navigateurs arabes (t. I, 540) au nord du Cap de Bonne Espérance (*Cabo di Diab*), comme le prouve la carte de Fra Mauro tracée dans les années 1457 et 1459. Il est de même très-curieux de voir comment, jusqu'à la fin du 16^e siècle, les opinions sur la véritable forme de l'extrémité de l'Amérique étaient embrouillées. Le père Acosta, dans son *Historia natural y moral de las Indias* (lib. III, cap. 10), après avoir fait allusion au célèbre poète Ercilla qui admettait que quelque grande révolution de la nature avait refermé ¹ le détroit que tra-

¹ Acosta fait allusion au passage si connu de l'*Araucana*. Canto I, oct. 8 et 9 :

Y estos dos anchos mares que pretenden
Pasando de sus terminos juntarse,
Baten las rocas y sus olas tienden ;
Mas es les empedido el allegarse :
Por esta parte al fin la tierra hienden
Y pueden por aqui comunicarse.
Magellanes, Señor, fue el primer hombre
Que abriendo este camino le dió nombre.

Por falta de pilotos, ó en cubierta
Causa quizá importante y no sabida
Esta secreta senda descubierta,
Quedó para nosotros escondida
Ora sea yerro de la altura cierta,
Ora que alguna islotea removida

versa Magellan, ajoute les réflexions suivantes : « Il existe encore parmi nous (ceci est écrit en 1589) des personnes qui prétendent qu'il n'y a pas de détroit du tout, mais que la terre ferme se termine brusquement, et qu'au-delà ce qui suit ne sont que des îles¹ : mais je tiens pour certain que des deux côtés du passage il y a de la terre ferme et que l'on ne sait pas jusqu'où s'étend la terre vers le sud. » Acosta croyait donc que la Terre de Feu était le commencement d'un grand continent aus-

Del tempestuoso mar y viento airado

Encallando en la boca la ha cerrado;

On a observé avec raison que ces doutes sur la permanence du détroit de Magellan étaient d'autant plus extraordinaires dans la bouche de don Alonso de Ercilla (Acosta le nomme Arcila), que cet homme valeureux s'était avancé, en 1558, sous les ordres de son général, Garcia Hurtado de Mendoza, sur la côte patagonique occidentale bien au-delà de Chiloe, jusqu'au sud du Desaguadero de Ancudbox, et que dans la même année, l'expédition de Ladrillero avait traversé le détroit. (NAV. t. IV, p. XIV.) L'histoire de la littérature de tous les temps est remplie de ces contradictions si difficiles à résoudre.

¹ Cette opinion qu'Acosta regarde comme erronée, est conforme aux derniers relèvemens du capitaine King ; car ce que jadis on appelait la *Terre de Feu*, n'est qu'un archipel d'îles.

tral, supposition dont l'erreur semblait cependant déjà réfutée par l'escadre de Loaysa dont un des vaisseaux, la *caravela S. Lesmes*, commandé par Francisco de Hoces, avait vu que « la terre finissait¹ par les 55° de latitude australe. »

L'aveu du pilote, que le roi de Portugal pourra tirer beaucoup de profit, par le commerce des épices, de cette route que les vaisseaux de Haro avaient tentée, est bien digne d'attention. L'idée est présentée comme neuve, et les mots : *Sie finden das das landt von Presill hinumb get byss gen Malaqua*, dénotent la persuasion que la Terre de Feu se prolonge comme une grande terre australe vers l'Asie ou vers le grand archipel de l'Inde. Cette persuasion est déjà combattue comme un préjugé vulgaire, par Maximilien Transylvanus, l'historien de l'expédition de Magellan. Il fait entendre qu'on opposait alors à la possibilité d'une

¹ *Viage al Estrecho de Magellanes*, 1788, p. 204. Nav. t. V, p. 28 et 404. *L'acabamiento de tierra* dont parle le journal d'Urdaneta, n'était-il que le cap du Bon Succès, à l'ouest de l'île des Etats, comme l'assure M. de Fleurieu? Je traiterai cette question dans un autre endroit, en examinant la mappemonde des éditions de Grynæus de 1532 et 1555, sur laquelle l'Amérique termine en pointe sans qu'il y ait trace d'un détroit ou d'une île adjacente.

navigation libre à travers l'océan Pacifique, « cette continuité du continent découvert par les Espagnols (*tierra firme qui era tan perpetua y sin fin*), séparant ¹ les mers de l'orient et de l'occident. » Quant à l'expression problématique de *Nort Assril* que l'on trouve au commencement de l'opuscule de Dresde, un savant profondément versé dans l'étude des monumens les plus anciens de la langue allemande, M. de Hagen, croit que dans *Nort* on retrouve *ort* (aiguille, cap), et que l'on aurait dû imprimer « *gleich dem ort Affric*, » semblable à la pointe d'Afrique. Tout l'opuscule fourmille de fautes typographiques. La tradition de S. Thomas, qui n'est que le petit Dieu (*der kleyne Got*), semble être venue des Grandes Indes au Nouveau Monde. Les Portugais ont voulu retrouver dans le dernier ce qu'en Asie ils avaient appris des chrétiens de S. Thomas. (Voyez plus haut, p. 83.) Il en est de même des traces ou empreintes du pied de l'apôtre, empreintes qui appartiennent, dans les deux continens, à Buddha, à Quetzalcoatl ou à Bochica. J'ai vu dans plusieurs parties de l'Amérique de ces prétendues empreintes de pieds attribués à de saints personnages et que les naturels montrent avec un mystérieux intérêt. Ces personnages qui primitivement étaient connus sous différens noms,

¹ NAV. t. V, p. 255.

d'après la nature des localités et des idiomes, appartenaient à des mythes indigènes. Le christianisme a seulement changé les dénominations, et dans l'esprit des naturels, les mythes de différens âges se confondent d'une manière étrange. D'ailleurs « l'habitude de donner aux enfans le nom de S. Thomas, » se trouve aussi mentionnée dans l'*Opusculum geographicum* de Schoner (1533), comme nous l'avons vu plus haut (p. 172). « *Anthropophagi brasilienses liberis Thomæ nomen imponunt.* »

« Les montagnes qui ne perdent jamais leurs neiges » ne sont vraisemblablement pas celles qui bordent, sur quelques points, le détroit. Plus au nord, les habitans de la Patagonie orientale font, à travers les canaux et les *esteres* qu'ils remontent, des incursions vers l'ouest : ils peuvent par conséquent avoir notion des neiges perpétuelles de la Cordillère des Andes qui appartient à la Patagonie occidentale. C'est de là aussi qu'étaient venues sans doute ces nouvelles de « minerais d'or et d'argent » que promet « un des indigènes amenés par le capitaine. » Solis avait eu des échantillons de ces métaux à l'embouchure de l'immense rivière qui reçut d'abord son nom, et plus tard celui de Rio de la Plata (t. I, 322). « Les hommes qui atteignent l'âge de 140 ans » sont un ornement oratoire du style de cette époque. C'est ce chiffre aussi auquel s'arrête

Pigafetta ¹ en parlant des Brésiliens. Nous avons vu plus haut (p. 25) que Vespuce les fait vivre 150 ans « à cause de la beauté du climat et de la *constance* des vents d'est. »

L'opuscule de Dresde qui a été l'objet de cette note, est joint à un autre opuscule d'un type très-semblable, mais bien antérieur de date, portant le titre d'*Histoire de terres découvertes par les Portugais dans l'Inde, le pays de Maures et le levant* (*Geschichte kurtzlich durch die Portugalien in India, Motenland und anderen erdtrich des auffganges, etc.*) envoyée par le roi Emanuel au cardinal-archevêque de Porto et rédigée par l'habileté (*kunstreichkeit*) du docteur Pierre-Alfonse Malheiro, six feuilles petit in-4, en allemand, sans lieu d'impression. On voit à la seconde page que la rédaction est de l'année 1508. L'histoire commence par la prise de Quiloa sur la côte de Zanguebar, par ce même Francisco de Almeida, dont l'expédition partit de Lisbonne en 1505, et qui déjà en 1493 avait été destinée à visiter les îles nouvellement découvertes par Christophe Colomb, pour examiner si elles ne se trouvaient pas situées en-deçà de la première démarcation papale. (BARROS, Dec. I, lib. III, cap. 11; lib. VIII, cap. 5.) Les deux opuscules allemands très-rares que je

¹ *Primo Viaggio intorno al globo*, p. 17.

viens de faire connaître appartiennent à cette classe de publications éphémères par lesquelles les nouvelles des découvertes se répandaient en Italie, en Belgique et en Allemagne, et dont malheureusement un si petit nombre est parvenu jusqu'à nous. (Voyez t. IV, p. 65-77.) Il en existe plusieurs dans nos bibliothèques qui n'ont jamais été sérieusement examinés.

NOTE C. (Voyez p. 223.)

LETTRE DE M. RANKE A M. DE HUMBOLDT
SUR LA CORRESPONDANCE SIMULTANÉE
DE VESPUCE AVEC SODERINI ET LORENZO
DI PIERFRANCESCO DE' MEDICI.

« Il ne me paraît aucunement douteux que le membre de la famille de Médicis auquel une partie des lettres de Vespuce est adressée, soit Lorenzo di Pierfrancesco de' Medici, né en 1463, mort en 1503. Cette identité de personnes est prouvée non seulement par les argumens indiqués par Bandini (*Vita di Vespucci*, p. LIV), mais surtout par l'opuscule allemand imprimé en 1505 que vous avez trouvé à la bibliothèque de Dresde (voyez plus haut, p. 6) et dans lequel le nom de Lorenzo Pierfrancesco est inscrit à la première page. Ce personnage appartenait à la ligne cadette des Médicis qui ne prenait aucune part au pouvoir exercé par la ligne aînée. Lorsque, après le décès de Laurent le Magnifique en 1492, Pierre de Médicis prit les rênes du gouvernement de Florence, il éloigna de lui ses cousins de la branche cadette, qui d'ail-

leurs étaient aussi riches que la branche aînée. Une rivalité haineuse fut la suite de quelques injures et de l'inconséquence de caractère du nouveau chef. L'opposition de la branche cadette se manifesta surtout lors de l'invasion de Charles VIII, quand Pierre de Médicis s'allia au roi de Naples, tandis que ses cousins entraient en négociations avec la France et accueillaient les ambassadeurs de cette puissance. Pendant que les victoires et les succès de Charles VIII excitaient à Florence un grand mécontentement parmi le peuple, la branche cadette des Médicis et surtout Lorenzo di Pierfrancesco favorisaient ces mouvemens. L'histoire moderne offre de nombreux exemples de ces haines dans une même famille régnante : les partisans de Pierfrancesco adoptaient le nom de *Popolani*.

« La famille des Soderini était comptée depuis long-temps parmi les adhérens du parti Médicis de la branche aînée. Parmi les citoyens florentins, il n'y en a pas un seul qui ait rendu des services plus signalés au père et au grand-père de Pierre Médicis que Tommaso Soderini ; mais Pierre Médicis oubliâ ces services. Les enfans de Tommaso, Pagol-Antonio, Francesco et Pietro se virent négligés et traités avec dédain. C'est pour ce motif que bientôt ils firent cause commune avec la branche cadette des Médicis, trempèrent dans la révolution du 9 novembre 1494, qui chassa la branche aînée, et

prirent une part active au régime républicain qui fut la suite de ces mouvemens populaires. Il est vrai que plus tard il y eut quelques légers différends entre les Soderini et les *Popolani* (la branche cadette des Médicis) : on assure que Lorenzo di Pierfrancesco ne vit pas avec plaisir, en 1502, la nomination de Pietro Soderini, fils de Tommaso, comme gonfalonier de Florence ; mais dans l'ensemble de leurs intérêts politiques, les Soderini et les Médicis de la branche cadette restaient unis.

« Il y a plus encore : on peut prouver que les Vespucci même appartenaient au parti républicain de Florence. Guido Antonio Vespuccio, dont parle Bandini (p. XVI) était intimement mêlé aux mouvemens de ce parti. Il siégeait d'abord après l'expulsion de Pierre de Médicis, en 1494, parmi les 20 *accoppiatori* du premier magistrat, conjointement avec Lorenzo di Pierfrancesco. (NERLI, *Commentari de' fatti civili di Firenze*, p. 59.) Il fut même dans la suite gonfalonier ou chef suprême. La liaison politique des Vespucci avec la branche cadette des Médicis est encore confirmée par une lettre que Pierre Vespucci écrivit en 1494 de Pistoja (BANDINI, p. XV) à Lorenzo de' Médici. Ce Lorenzo est très-probablement Lorenzo di Pierfrancesco, le même auquel Amérie Vespuce adressa une partie de ses lettres pendant une longue absence d'Italie.

Il n'y a rien que de très-naturel dans cette liaison du navigateur avec le parti républicain de Florence. Même *Francesco Lotti*, que mentionne Vespucce dans la relation du second voyage¹ et par lequel il veut envoyer à Lorenzo di Pierfrancesco une mappe-monde, était, en 1529, membre d'une administration toute ennemie des Médicis de la branche aînée. Le titre de *Magnifico* donné quelquefois par Vespucce à Lorenzo di Pierfrancesco, n'a rien d'étrange : on pouvait en gratifier la branche cadette à cause de son importance dans les affaires d'État, et parce que toujours, et sans aucune contestation, on l'avait accordé à la branche aînée. Lorenzo di Pierfrancesco est mort en 1563, mais si l'on examine avec soin la fin de la lettre que Vespucce lui adresse, en rendant compte de sa troisième expédition, on ne trouve rien qui fasse supposer que cette

¹ « Ho accordato, Magnifico Lorenzo, mandarvi due figure della descrizione del mondo fatte e ordinate de mi propia mano e sapere. E sarà una carta in figura piana e un Apamundo in corpo sperico il quale intendo di mandarvi per la via di mare per un Francesco Lotti nostro Fiorentino che si trova qui. » (BAND. p. 85. CANOVAI, p. 68. Voyez aussi t. IV, p. 170.) En citant les textes, je me suis toujours imposé la loi de ne pas changer l'orthographe et les anciennes formes de style.

lettre soit postérieure à la quatrième expédition, à celle qui se termina en juin 1504. Je pense que vous avez parfaitement résolu cette difficulté chronologique qui avait arrêté Bandini. »



100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

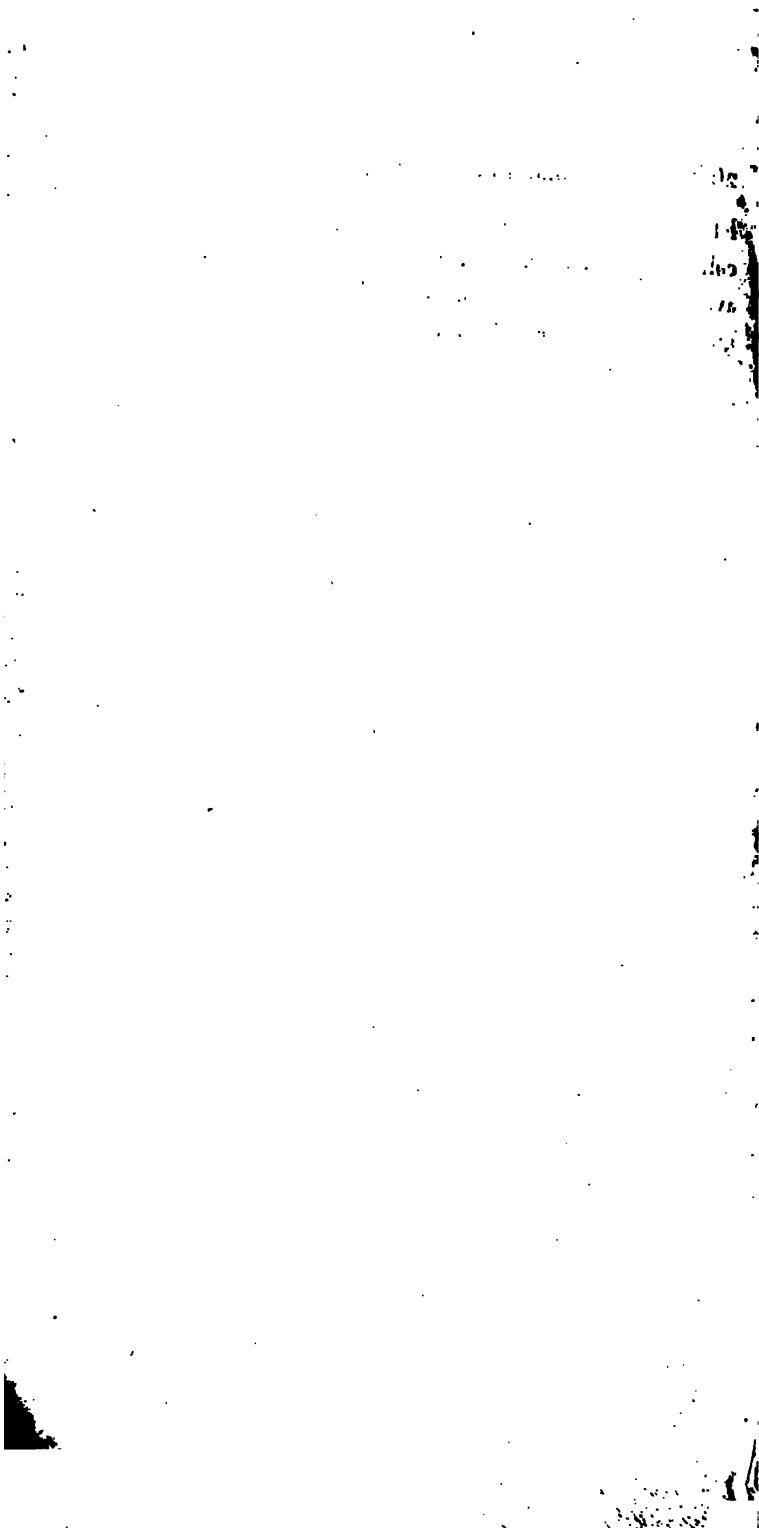
100

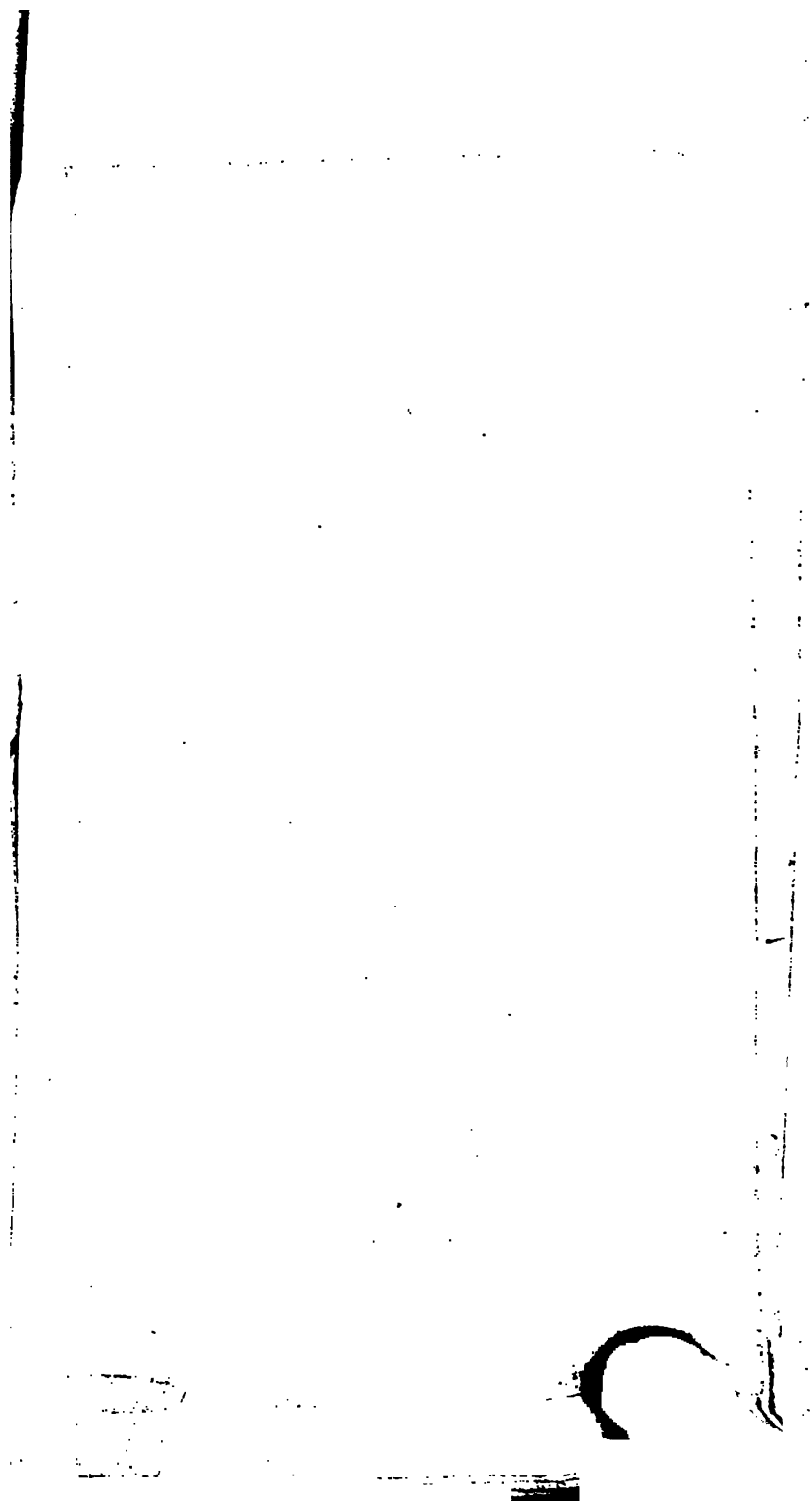
100

100

100







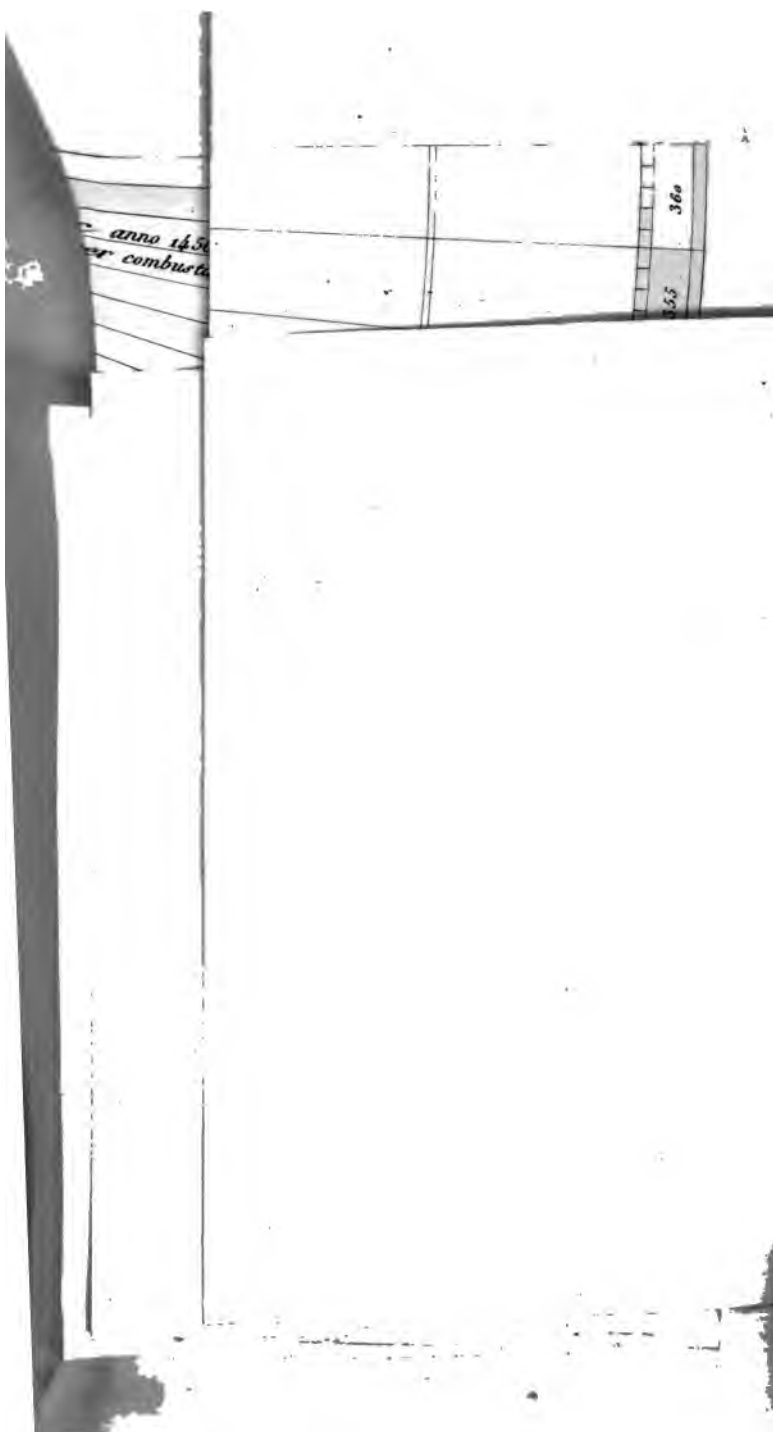




MAR OCEANO SI



CA POR PORTUGA





7



